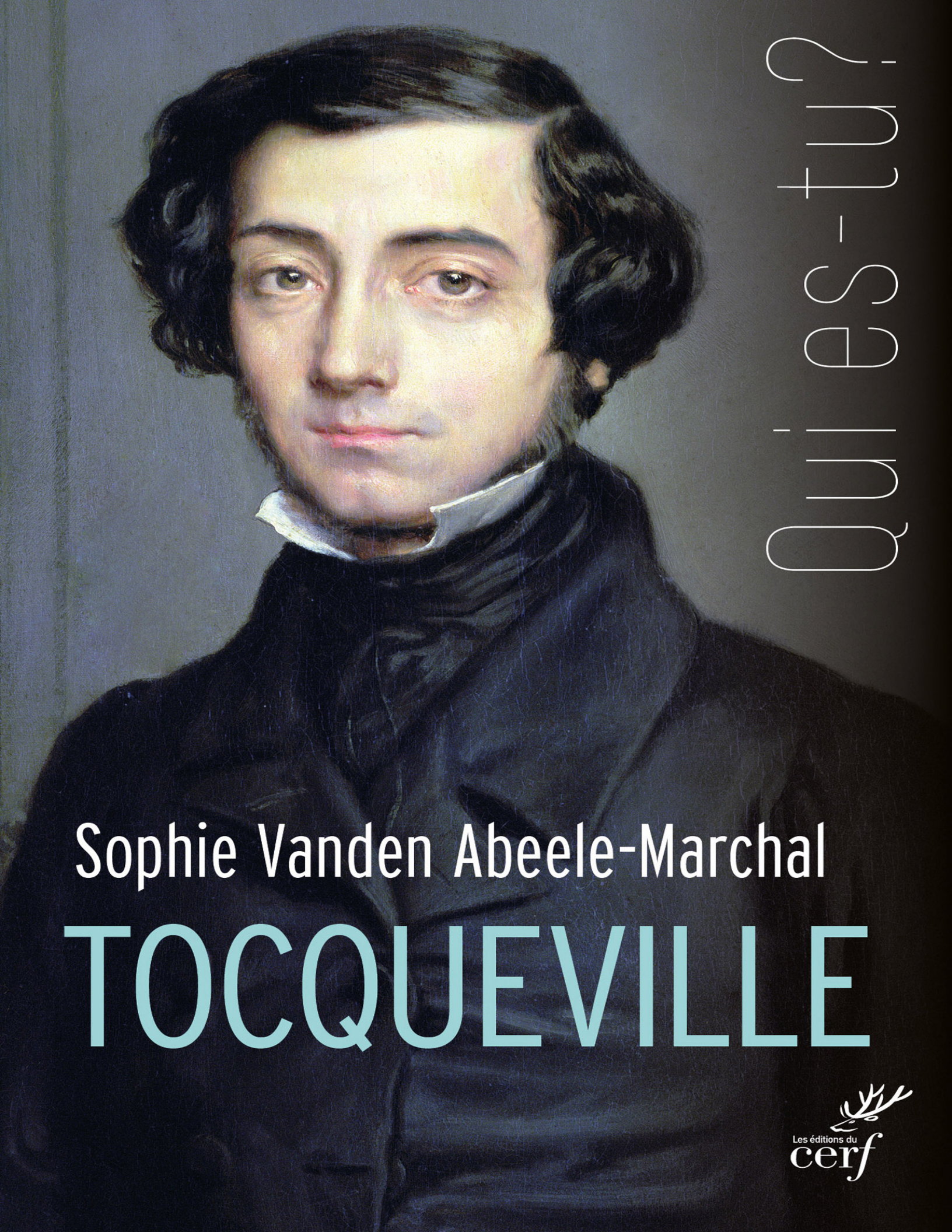

Qui es-tu ?

Sophie Vanden Abeele-Marchal

TOCQUEVILLE

Les éditions du cerf

Dans la même collection
« Qui es-tu ? »

Pierre LYRAUD, *Pascal*, 2023
Christophe BOURIAU, *Kant*, 2022
Jean-François PRADEAU, *Héraclite*, 2022
Boris DONNÉ, *Molière*, 2022
Ariel SUHAMY, *Spinoza*, 2020
Ugo BATINI, *Schopenhauer*, 2020
Guillaume TONNING, *Nietzsche*, 2020
Jean-François PRADEAU, *Plotin*, 2019
Luc BRISSON, *Platon*, 2017

******ebook converter DEMO Watermarks*******

SOPHIE VANDEN ABEELE-MARCHAL

TOCQUEVILLE

Qui es-tu ?

LES ÉDITIONS DU CERF

******ebook converter DEMO Watermarks*******

Collection dirigée
par
CATHERINE GOLLIAU

© *Les Éditions du Cerf*, 2023

www.editionsducerf.fr
24, rue des Tanneries
75013 Paris

EAN 978-2-204-14970-9

Ce document numérique a été réalisé par Nord Compo.

******ebook converter DEMO Watermarks*******

À Françoise Mélonio

******ebook converter DEMO Watermarks*******

TABLE DES MATIÈRES

Dans la même collection « Qui es-tu ? »

Titre

Copyright

Dédicace

Introduction

I. « L'éducation des révolutions »

II. L'héritier

Formation

Esprit de famille

Esprit de propriété

III. L'« Aristocrate vaincu et convaincu que son vainqueur avait raison »

Origines intellectuelles de l'émancipation

Le choc de 1830

L'« homme du pays » en temps démocratique

Marie ou le choix d'un mariage d'inclination

IV. Le voyageur

L'Amérique

L'Angleterre

L'Algérie

******ebook converter DEMO Watermarks*******

V. L’écrivain

Tocqueville à sa table

De la démocratie en Amérique I, 1835

De la démocratie en Amérique, II, 1840

VI. L’homme politique

À l’Institut

1839-1848 : « conserver nos libertés plutôt que les augmenter »

1848-1852 : « et voici la Révolution française qui recommence, car c’est toujours la même »

L’Ancien Régime et la Révolution

VII. La fin

Épilogue

Chronologie

Sources bibliographiques

Œuvres des Tocqueville

Sur Tocqueville

Les éditions du Cerf

******ebook converter DEMO Watermarks*******

Introduction

« Ah ça ! mais il paraît que vous avez fait un chef-d'œuvre ? »

Nous sommes en mars 1835. La scène se passe dans la librairie du 9, rue Saint-Germain-des-Prés, parquetée, emplie de livres de haut en bas et qui doit ressembler à l'une de celles que décrit Balzac dans *Illusions perdues* : d'un côté, l'un des plus grands éditeurs de l'époque, qui a la main sur la librairie française et fait alors le succès des meilleurs auteurs romantiques contemporains, Charles Gosselin, tout sourire, les lèvres plissées d'une commissure un peu ironique ; de l'autre, Alexis de Tocqueville, un jeune trentenaire que ses amis décrivent petit, frêle et réservé, un peu maladif déjà en dépit du voyage qu'il vient de faire outre-atlantique et dont il a rapporté la matière vive de ce texte, *De la démocratie en Amérique*.

Un chef-d'œuvre, ce petit livre à couverture jaune sur un sujet sérieux de littérature politique ? Pour Gosselin, c'est un fait qui lève les doutes qu'il a eus : trois mois après la publication, il suffit de lire la presse, de passer dans les salons où l'on s'arrache l'auteur et, surtout, le premier tirage épuisé, de comptabiliser les ventes qui dépassent de loin ses prévisions les plus optimistes. Et pour Tocqueville ? Sans doute, autour de lui, pense-t-on que « pour un coup d'essai, c'est un coup de maître ». Mais il sait bien que, malgré sa jeunesse, ce n'est pas un coup d'essai. Deux ans auparavant, il a cosigné avec son ami Gustave de Beaumont un premier ouvrage sur *Le Système pénitentiaire aux États-Unis*, qui leur a valu l'estime des cercles

******ebook converter DEMO Watermarks*******

informés avec un prix académique. Et puis *La Démocratie en Amérique* est tout le contraire d'un essai rapidement pensé. Pour écrire ce livre qui synthétise ce que son expérience américaine lui a fait comprendre des mouvements sociopolitiques du siècle, il s'est cloîtré pendant des mois chez ses parents, rue de Verneuil, dans une petite chambre. Là, dans le silence et la solitude, il s'est recueilli pour écrire un livre qui, de fait, ne ressemble à aucun autre : un livre sans modèle qu'il a véritablement tiré de lui-même, dans lequel il a exposé le plus profond et le plus original de sa pensée sur la lente transformation de la société française, cet irrésistible avènement de la démocratie, à ses yeux aussi légitime que dangereux.

Ce livre va devenir le pivot de toute son œuvre dont les présupposés théoriques alimenteront la pensée de sa vie entière, hantée par le cycle révolutionnaire qui, en France, depuis 1789, alimente une instabilité critique. Il va infuser ses autres ouvrages, la seconde partie de *La Démocratie*, qui paraîtra en 1840, et *L'Ancien Régime et la Révolution* en 1856 ; mais aussi ses *Souvenirs*, posthumes, rédigés à partir de 1850, ses articles de presse, ses rapports parlementaires, ses notes de voyage ou de lecture, ses discours, et son abondante correspondance qui commente l'actualité en interrogeant sans relâche ses thèses et ses intuitions. L'œuvre et la vie se mêleront inextricablement. Né sous l'Empire en 1805, mort sous le Second Empire en 1859, poussé par les événements à s'interroger sur la manière dont le despotisme peut naître de la démocratie, Alexis de Tocqueville va consacrer son existence et sa carrière à rechercher comment associer, dans une démocratie équilibrée, l'égalité et la liberté. Infatigable brasseur d'archives, grand lecteur, voyageur – en Amérique, mais aussi en Grande-Bretagne, en Algérie, en Allemagne et en Suisse –, il étudie et participe au fonctionnement concret du système électif, au niveau local comme conseiller général, au niveau national comme député à la Chambre sous la monarchie de Juillet, puis à l'Assemblée constituante en 1848 et à

******ebook converter DEMO Watermarks*******

l’Assemblée législative en 1849, sans parler de son bref passage à la tête du ministère des Affaires étrangères en 1849 ni de sa carrière d’académicien.

Une vie consacrée à élucider et à pratiquer, sans concession, ce qu’il a pensé dès 1835. Une vie qui, par là même, mérite d’être examinée de plus près si l’on veut comprendre, non seulement la genèse, mais encore le sens profond de son œuvre qui demeure, presque deux siècles plus tard, l’un des incontournables classiques de la pensée politique occidentale.

******ebook converter DEMO Watermarks*******

I.

« L'ÉDUCATION DES RÉVOLUTIONS »

******ebook converter DEMO Watermarks*******

> À chaque pas, je rencontrais des fous furieux qui portaient des têtes au bout des piques et poussaient des cris atroces. Dans la rue Saint-Honoré, en face du passage des Feuillants, gisaient dans le ruisseau douze cadavres nus dont la peau était percée d'une quantité incroyable de coups de piques. C'était une patrouille royaliste […] qui avait été égorgée dans cet endroit. Je suivis le passage des Feuillants jusqu'à la porte de la salle où siégeait l'Assemblée nationale. Là je demandai aux gardes nationaux de service ce qu'était devenu le Roi, ils me répondirent qu'il était en sûreté avec sa famille au sein de l'Assemblée. Le Roi s'était livré à ses ennemis, ses fidèles serviteurs n'avaient d'autre parti à prendre que de tâcher d'échapper le plus vite possible au spectacle d'horreur que présentait la capitale. […] Le soir la ville fut couverte d'une fumée noire, décoration digne de ce jour d'horreur et de crimes et tous les quartiers étaient infectés par une affreuse odeur. Le peuple avait fait un monceau immense de cadavres et s'amusait à les brûler.

L'homme qui court ainsi à travers Paris, fuyant les Tuileries où il a espéré pouvoir être utile au Roi, est Hervé Clérel de Tocqueville (1772-1856), le père d'Alexis. Nous sommes le 10 août 1792, deuxième grande journée révolutionnaire. Il a vingt ans. Orphelin de père et de mère, il s'est préparé au métier des armes avant que n'éclate la Révolution. Il rentre de Bruxelles qu'il avait rejointe pour intégrer l'armée des princes.

******ebook converter DEMO Watermarks*******

C’est pressé par ses fils que, de 1834 à 1840, Hervé de Tocqueville a rédigé ses *Mémoires* en trois denses cahiers qu’Alexis a précautionneusement numérotés. S’il a derrière lui, à cette époque, une brillante carrière dans l’administration, il s’en est fallu de peu qu’il ne succombât aux violences de la Terreur, comme le raconte son récit, mise en forme haletante d’un roman familial écrit à l’encre d’une histoire nationale fracturée et ensanglantée. Le Dix-Août a en effet ouvert l’une des phases les plus traumatiques de ce qu’Alexis appellera « le long drame de la Révolution française ». Hervé de Tocqueville ne va pas tarder à en prendre la mesure. Un temps réfugié en Picardie avec son précepteur et ami, l’abbé Louis Lesueur, prêtre réfractaire – celui-là même auquel il confiera l’éducation de ses propres fils –, ce sont des engagements matrimoniaux qui, en janvier 1793, au lendemain de la mort de Louis XVI, le font revenir à Paris. « Nous avons tous reçu l’éducation des révolutions », écrira Alexis près de soixante ans plus tard, le 27 juillet 1851 : « nous savons qu’il faut y vivre comme le soldat en campagne, que la chance d’être tué le lendemain n’empêche pas de songer la veille aux soucis de son dîner et de son coucher, et même à l’occasion de se distraire. »

Un mariage d’importance a été arrangé pour Hervé, riche héritier d’une lignée de seigneurs qui, du pays de Caux au Cotentin, portent le nom de Clérel de Tocqueville depuis deux siècles, et comptent parmi leurs ancêtres un compagnon de Guillaume le Conquérant à la bataille d’Hastings – « Tout cela, il faut bien vous l’avouer, *chatouille de mon cœur l’orgueilleuse faiblesse* et fait naître parfois en moi des mouvements d’un enthousiasme puéril dont je suis honteux après », confiera Alexis en 1828. Le 12 mars 1793, Hervé épouse donc Louise Madeleine Marguerite Le Peletier de Rosanbo (1772-1836). Le gentilhomme normand issu de la noblesse d’épée s’allie ainsi à l’aristocratie des familles de grande robe, proches de la Cour. Louise est en effet la petite-fille de Malesherbes, l’homme qui, comme le notera Alexis, « après avoir défendu le peuple devant le roi Louis XVI, a

******ebook converter DEMO Watermarks*******

défendu le roi Louis XVI devant le peuple. C'est un double exemple que je n'ai point oublié et que je n'oublierai jamais ». De fait, racontent les *Mémoires* d'Hervé, la figure est aussi imposante que l'homme est bienveillant : protecteur des Encyclopédistes, président de la cour des aides attaché à la défense des libertés, l'ancien ministre se fera l'avocat de son roi devant la Convention avant de se retirer dans son château du Loiret.

« Cependant la Terreur que la Convention voulait faire peser sur la France s'étendait chaque jour », raconte Hervé de Tocqueville : « le temps des meurtres populaires était fini, celui des assassinats juridiques a[vait] commencé ». Le 17 décembre 1793, son beau-père est arrêté au nom de la Convention : il est accusé d'avoir mené la protestation du Parlement de Paris contre sa dissolution. Deux jours après, c'est au tour de la famille entière d'être incarcérée à Paris où, après quelques péripéties, elle est réunie à la prison de Port-Libre, dans l'ancien couvent de Port-Royal. La suite est tragique. Le 20 avril 1794, on exécute le président Rosanbo ; le 21, Malesherbes, ses filles et le frère de Chateaubriand, son gendre, sont « appelés au greffe », selon la formule fatale. Quinze jours plus tard, c'est au tour de la sœur de Malesherbes, la vieille madame de Sénozan, d'être guillotinée : elle a soixante-quinze ans.

Hervé, dont les cheveux ont prématurément blanchi, Louise et Le Peletier, son beau-frère, ne devront leur salut qu'à la chute de Robespierre, le 9 thermidor : leur jugement avait été fixé au 12. Après dix mois d'incarcération, ils sont libérés : « Nous étions entrés à neuf dans cette maison de douleur, et nous n'en sortions que quatre. Nos parents, nos amis, avaient disparu, et les débris de deux familles n'avaient plus pour chef qu'un jeune homme de vingt-deux ans qui connaissait peu le monde et ne possédait que l'expérience du malheur. »

« Mon père n'était pas seulement le chef de notre famille, il a toujours été le plus intéressé et le meilleur ami de chacun de ses fils », écrit Alexis le 23 août 1856, quelques jours après la mort d'Hervé. Il rend hommage à ce

******ebook converter DEMO Watermarks*******

père qui n'a eu de cesse de reconstituer le patrimoine familial à partir de ce que son oncle Chateaubriand appelle, dans les *Mémoires d'outre-tombe*, des « héritages d'échafaud ». Alexis dit là toute l'importance de cette figure paternelle : il la montre, dans sa posture aristocratique, empreinte de sollicitude, de bonté et de force. Dans une lettre à son frère Édouard datée du 2 septembre 1840, Alexis décrit l'« organisation » passionnée et fiévreuse qu'il doit à son père : « C'est cette inquiétude d'esprit, cette impatience dévorante, ce besoin de sensations vives et répétées qui se trouve chez notre père à un degré souvent un peu puéril ». Animé d'une force idéaliste toujours insatisfaite qui lui fait « aspirer à un absolu et à un complet qui n'existent point », il a lui aussi appris à « vivre dans l'émotion et le mouvement », ainsi qu'il le reconnaît souvent dans sa correspondance. Avec « une nature aussi démesurément inquiète et agitée que la mienne, y déplore-t-il, la paix n'est point mon affaire, ni le repos mon loisir ».

Très tôt, comme il le confie à son ami Eugène Stöffels en 1831, il a oscillé entre les deux postulations de la pensée et de l'action, de l'immobilité et du mouvement, ne parvenant à « concevoir que deux genres de vie, les voyages lointains ou le coin du feu » :

> Quand je suis agité, errant, l'idée de la tranquillité intérieure charme mon imagination. Rentré dans des habitudes régulières, l'uniformité de l'existence me tue, je me sens saisi par une inexprimable inquiétude de cœur. Il me faut de l'agitation morale ou physique, dussé-je l'acheter au péril de ma vie. Le besoin des émotions devient irrésistible, et je me ronge intérieurement, si je ne puis le satisfaire.

Et de conclure :

******ebook converter DEMO Watermarks*******

> Je suis sans cesse pour moi un problème insoluble. J'ai la tête froide et l'esprit raisonneur, calculateur même ; et, à côté de cela, se trouvent des passions ardentes qui m'entraînent sans me convaincre.

C'est ce qu'il décrit encore avec lucidité à sa future épouse en août 1834 :

> Je ne serai jamais heureux, Marie, cela est certain. Rien n'est d'accord en moi. Avec des moyens bornés et incomplets, j'ai des désirs immenses ; avec une santé délicate, un besoin inexprimable d'activité et d'émotion ; avec le goût du bien, des passions qui m'en écartent. Avec assez de raison pour voir ce qu'il faudrait désirer, assez de folie pour désirer le contraire.

Plus tard, en 1843, alors qu'il siège à la Chambre des députés, l'impuissance qu'il y ressent le pousse à s'interroger : « la fièvre politique est-elle nécessaire à mon tempérament moral ? Je suis porté à le croire ; et cependant elle me fait souvent péniblement souffrir. » De fait, confie-t-il à la même époque, « la vue d'un combat m'excite toujours, quelque petit que soit le prix de la victoire, et la raison, qui suffit pour me rendre immobile, est impuissante à me rendre calme. La raison a toujours été pour moi une cage qui m'empêche de bien agir, mais non de grincer des dents derrière les barreaux ».

Ce type de passions individuelles s'inscrit dans la dynamique collective du siècle telle que Tocqueville ne va pas cesser de l'analyser, de la *Démocratie en Amérique* à *L'Ancien Régime et la Révolution*. Le recours à l'image du mouvement lui fournit un principe explicatif caractéristique de la réflexion politique contemporaine. Le siècle est en mouvement sous l'impulsion de cette « révolution irrésistible qui marche depuis tant de siècles à travers tous les obstacles, et qu'on voit aujourd'hui s'avancer au

******ebook converter DEMO Watermarks*******

milieu des ruines qu'elle a faites », écrit-il dans l'introduction de la première partie de la *Démocratie en Amérique*. Et ce mouvement est, selon lui, la marque de la société « démocratique » nouvelle dont il a vu les contours dans la jeune Amérique, où les habitants ont épousé cette mobilité moderne qui se diffuse dans tous les domaines. Comme il le raconte à son ami Ernest de Chabrol dans une lettre du 9 juin 1831, il y constate qu'« un Américain prend, quitte, reprend dix états dans sa vie ; il change sans cesse de domicile et forme continuellement de nouvelles entreprises. […] Le changement, d'ailleurs, lui paraît l'état naturel de l'homme, et comment en serait-il autrement ? Tout remue sans cesse autour de lui ; les lois, les opinions, les fonctionnaires publics, les fortunes ; la terre elle-même ici change tous les jours de face. Au milieu de ce mouvement universel qui l'entoure, l'Américain ne saurait rester immobile ». Et il complétera en 1835, dans la *Démocratie en Amérique* : « pour un Américain, la vie entière se passe comme une partie de jeu, un temps de révolution, un jour de bataille » (II, 10).

Au fil de ses travaux, le fils d'Hervé va repérer dans son propre pays une dynamique similaire ; et il va constater qu'elle est à l'œuvre depuis plusieurs siècles, jusqu'à l'époque contemporaine où elle s'accompagne d'éruptions révolutionnaires récurrentes. « Cette vérité sort de terre de tous côtés, dès qu'on creuse l'ancien sol », remarquera-t-il en 1853 en parcourant des archives d'Ancien Régime pour comprendre, en historien, le mouvement général de cette société révolutionnée et révolutionnaire. L'élan fondateur de 1789, inaugurant « un grand drame qui n'est pas près de finir », aura continué à façonner « une société mouvante, qui a été remuée par sept grandes révolutions en moins de soixante ans, sans compter une multitude de petits ébranlements secondaires », note-t-il à la même époque dans ses *Souvenirs* (I, 5). Après avoir cherché comme député à en défendre « le véritable et grand esprit », cette Révolution, il entreprend à la fin de sa vie de la peindre, lorsqu'il projette d'écrire la deuxième partie de *L'Ancien*

******ebook converter DEMO Watermarks*******

Régime et la Révolution qui va rester inachevée : il se la représente alors, à son origine, comme une « émotion » au sens étymologique du terme. Transport dans un autre ordre du monde, elle est ainsi principe de rupture, autant que d'ébranlement et d'effervescence ; force d'enthousiasme et d'inspiration, véritable foi nouvelle, elle relève du cœur et de ses insufflations les plus passionnées. Elle est « cette émotion d'une si grande partie de notre espèce, cette attente, cette espérance, cette ardeur de tant de millions de nos semblables, cette ouverture de cieux nouveaux qui semblent se faire au-dessus de toutes les têtes », s'enthousiasme-t-il en effet en 1856.

Fils de la révolution de 1789, Tocqueville n'a cessé de répéter combien il a aimé la liberté et haï toute « forme de tyrannie capricieuse », que ce soit « sous l'empire de la démocratie pure ou du pouvoir absolu d'un seul », car « là où quelqu'un, peuple ou prince, peut tout ce qu'il veut, là est l'oppression », selon une formule de 1858. Cette liberté, il a appris à en apprécier la nature, les formes et les exigences. En voyageant en 1831 à travers l'Amérique, il l'a vue « répandre dans tout le corps social une activité, une force, une énergie qui n'existe jamais sans elle et qui enfante des merveilles ». En Angleterre, quatre ans plus tard, découvrant la vitalité industrielle du pays, il a analysé les conditions de « l'esprit de liberté » : « pour être libre, il faut savoir concevoir une entreprise difficile et y persévérer, avoir l'usage d'agir par soi-même ; pour vivre libre, il faut s'habituer à une existence pleine d'agitation et de péril ; veiller sans cesse et porter à chaque instant un œil inquiet autour de soi : la liberté est à ce prix. » Et au fond, peu importe le type de régime politique si l'exercice de cette liberté, individuelle et collective, est assuré : « je n'ai pas de tradition, je n'ai point de parti, je n'ai point de cause si ce n'est celle de la liberté et de la dignité humaine ».

Après avoir vu l'Amérique, à l'aube de la monarchie de Juillet, il aura été capable de s'affranchir du légitimisme familial et de « rompre avec une partie de [s]a famille, avec de chères affections et de précieux souvenirs

******ebook converter DEMO Watermarks*******

pour embrasser la cause et les effets de 1789 », raconte-t-il dans une lettre du 13 novembre 1845. Il aura toujours été ébloui par l'œuvre réformatrice de l'Assemblée nationale constituante née à l'été 1789, lorsque « les Français furent assez fiers de leur cause et d'eux-mêmes pour croire qu'ils pouvaient être égaux dans la liberté », selon la formule de *L'Ancien Régime et la Révolution*. Admirateur de ce gigantesque moment de l'histoire française contemporaine, il ne se sera pour autant jamais départi d'une horreur des mouvements populaires – c'est un trait de génération autant qu'un héritage paternel. « Embrasser la cause générale de la liberté » n'a pas apuré chez lui la crainte de l'esprit fratricide, « cette sorte de religion révolutionnaire que nos baïonnettes et nos canons ne détruiront pas », commente-t-il au lendemain du déchaînement de violence qui, en juin 1848, a suivi la révolution de Février. Et cette crainte a fait de lui un « révolutionnaire » bien particulier, comme il l'écrit le 7 septembre 1852 à son ancien collègue à l'Assemblée constituante, Pierre Freslon, alors qu'il compulse les archives pour son prochain livre :

> Vous ririez si vous voyiez un homme qui a tant écrit sur la démocratie, entouré de feudistes et plié sur de vieux terriers ou autres registres poudreux […]. L'ennui que cette étude me cause, se joignant à toutes les raisons que j'avais de ne pas aimer l'Ancien Régime, achève de faire de moi un véritable révolutionnaire ; quoique ma manière d'être révolutionnaire n'ait pas été précisément celle qu'ont mise en usage ceux qui ont détruit la grande masure de notre ancienne société.

Sa « manière d'être révolutionnaire » a consisté à ne jamais confondre l'esprit démocratique et cet esprit révolutionnaire à l'égard duquel il a nourri « une haine profonde », comme il l'avoue dès 1836. Aussi s'est-il revendiqué, dans l'agitation qui a précédé le coup d'État de Louis-Napoléon

******ebook converter DEMO Watermarks*******

Bonaparte le 2 décembre 1851, « de ceux qui soutiennent les lois de leur pays et non de ceux qui les renversent ». Cette conduite a invariablement guidé toute sa vie politique depuis sa première élection à la Chambre en 1839 : « entré dans la vie publique avec les idées libérales et constitutionnelles », il a voulu être un député soucieux de « faire vivre la liberté régulière », pour reprendre une formule de 1857. S'il a choisi de siéger à gauche dans l'hémicycle, il a voulu y représenter une forme bien particulière d'opposition, « libérale mais non révolutionnaire ».

Les répliques révolutionnaires n'ont jamais cessé de l'inquiéter, pour autant elles n'ont pu ébranler ses convictions : « parce que je ne vois pas l'horizon nouveau qui [doit] s'élever, je ne crois pas aux ténèbres », a-t-il continué d'affirmer par un idéalisme qui pondère le providentialisme dont il a pu faire preuve. Tocqueville est toujours demeuré « réellement persuadé qu'au-delà de cet horizon où s'arrêtent nos regards se trouve quelque chose d'infiniment meilleur que ce que nous voyons ». Ces lignes datent du Second Empire, lorsque celui que Hugo a appelé « Napoléon le Petit » incarnait tout ce que Tocqueville abhorrait – et qui le conduisit à mettre fin à sa carrière politique. S'il n'a pas eu de mots assez durs contre l'homme, « un aventurier entouré d'autres aventuriers », « le plus pauvre usurpateur qui se soit jamais présenté à la face d'une grande nation » ; s'il a conspué ce régime qui faisait une société « fatiguée, énervée, à moitié pourrie », il a refusé de considérer celle-ci comme « caduque : elle est malade, mais elle a une constitution vigoureuse ».

C'est pourtant à partir de 1848, lorsqu'il voit « la révolution française qui recommence », selon la formule des *Souvenirs*, que se trouvent formulées ses interrogations les plus angoissées. S'il s'est tôt demandé quand viendrait la fin de la Révolution, celle-ci ne lui a jamais paru plus improbable. Sa plume emprunte alors plus fréquemment la métaphore toute romantique de l'océan, qui traduit le sentiment de l'instabilité radicale du siècle. Préférée à celle, classiquement progressiste, du fleuve qui part d'un

******ebook converter DEMO Watermarks*******

point et coule en s'accroissant pour arriver à son embouchure, elle dit la violence de ses doutes face à une histoire contemporaine qui malmène l'idéal réformateur hérité des Lumières :

> J'ai pensé assez longtemps, écrit-il au lendemain des émeutes sanglantes de juin 1848, que nous parcourions encore une mer orageuse, au bout de laquelle était le port. C'était une erreur. Nous sommes sur une mer orageuse, sans rivage ; ou du moins le rivage est si loin, si inconnu que notre vie, et celle peut-être de ceux qui nous suivront, se passera avant de le rencontrer et de s'y établir.

La même image reprend la même inquiétude en avril 1850, seize mois après l'élection qui a porté le neveu de Napoléon à la présidence de la République :

> L'avenir est noir comme le fond d'un four […]. Ce qui est clair pour moi, c'est qu'on s'est trompé depuis soixante ans en croyant voir le bout de la Révolution. On a cru la Révolution finie au 18 Brumaire, on l'a crue finie en 1814 ; j'ai pensé moi-même en 1830 qu'elle pouvait être finie en voyant que la démocratie, après avoir détruit tous les privilèges, en était arrivée à n'avoir plus devant elle que le privilège si ancien et si nécessaire de la propriété. J'ai pensé que comme l'océan elle avait enfin trouvé son rivage. Erreur ! Il est évident aujourd'hui que le flot continue à marcher, que la mer monte ; que non seulement nous n'avons pas vu la fin de l'immense révolution qui a commencé avant nous, mais que l'enfant qui naît aujourd'hui ne la verra vraisemblablement pas plus.

À Anastasie de Circourt, il écrit encore deux mois plus tard :

******ebook converter DEMO Watermarks*******

> Je ne comprends ni comment ceci peut durer ni comment ceci peut finir. Je me vois sans boussole, sans voiles et sans rames sur une mer dont je n'aperçois nulle part le rivage et, fatigué de m'agiter en vain, je me couche au fond du bateau et j'attends l'avenir.

De la *Démocratie en Amérique* à *L'Ancien Régime et la Révolution*, Tocqueville pose au fond toujours la même question sous des formes différentes. « Où allons-nous ? », demande en 1835 le penseur de la démocratie moderne. « Quel fut le véritable sens, quel a été le véritable caractère, quels sont les effets permanents de cette révolution étrange et terrible ? », s'interroge en 1856 l'historien de la société française qui, au même moment, dans ses *Souvenirs*, construit à la première personne le récit de 1848 et de ses conséquences. Si Tocqueville a eu une certitude, c'est qu'il avait devant lui un mouvement de fond immense, inédit, imprévisible autant qu'irrésistible, qui imposait la « dissolution » de l'ancienne société ; c'est que le XIX^e^ siècle donnait à vivre l'un de ces moments de crise radicale qui battent en brèche tous les repères et rendent caducs tous les schémas explicatifs, l'un de ces moments qui ne sont « ni le jour ni la nuit », comme le peint Alfred de Musset dans la *Confession d'un enfant du siècle*.

Tocqueville aura été un penseur de la crise, un penseur de la transition entre deux états de société, « entre le passé et l'avenir » : « le monde qui s'élève », écrit-il en 1840 dans la deuxième partie de la *Démocratie en Amérique* (IV, 8), « est encore à moitié engagé sous les débris du monde qui tombe et, au milieu de l'immense confusion que présentent les affaires humaines, nul ne saurait dire ce qui restera debout des anciennes mœurs, et ce qui achèvera d'en disparaître ». Une lettre à son frère Hippolyte formule cette idée dès 1831 : « le fait le plus clair, c'est que nous vivons dans une époque de transition. Mais allons-nous à la liberté, marchons-nous au despotisme ? » C'est cette façon de porter un regard aigu et neuf sur la transition démocratique, qui suscitera des interprétations variées de son

******ebook converter DEMO Watermarks*******

œuvre, tantôt conservatrices tantôt progressistes ; de même que, pour son plus grand agacement, elle permettra à ses adversaires politiques de le représenter en légitimiste affublé d'un masque libéral :

> Je me suis réjoui, écrit-il en 1837 pour commenter la réception de la première partie de la *Démocratie en Amérique*, en voyant les différentes physionomies qu'on me donne suivant les passions politiques de celui qui me cite. C'est une collection de portraits que j'aime à réunir. Jusqu'à présent, je n'en ai point encore trouvé qui ressemblât complètement à ma vraie figure. On veut absolument faire de moi un homme de parti et je ne le suis point ; on me donne des passions et je n'ai que des opinions, ou plutôt je n'ai qu'une passion, l'amour de la liberté et de la dignité humaine. Toutes les formes gouvernementales ne sont à mes yeux que des moyens plus ou moins parfaits de satisfaire cette sainte et légitime passion de l'homme. On me donne alternativement des préjugés démocratiques ou aristocratiques ; j'aurais peut-être eu des uns ou des autres, si j'étais né dans un autre siècle et dans un autre pays. Mais le hasard de ma naissance m'a rendu fort aisé de me défendre des uns et des autres. Je suis venu au monde à la fin d'une longue Révolution qui, après avoir détruit l'état ancien, n'avait rien créé de durable. L'aristocratie était déjà malade quand j'ai commencé à vivre et la Démocratie n'existait point encore ; mon instinct ne pouvait donc m'entraîner aveuglément ni vers l'une ni vers l'autre. J'habitais un pays qui pendant quarante ans avait essayé un peu de tout sans s'arrêter définitivement à rien, je n'étais donc pas facile en fait d'illusions politiques.

******ebook converter DEMO Watermarks*******

II.

L’HÉRITIER

******ebook converter DEMO Watermarks*******

Alexis de Tocqueville a vu le jour le 29 juillet 1805, à Paris, rue de la Ville-l'Évêque, dans un hôtel particulier proche de la Madeleine. Il est le dernier d'une fratrie de trois : son frère aîné, Hippolyte, est né en 1797 ; Édouard, trois ans après. Jusqu'à la fin de l'Empire, leur père a organisé la vie de famille selon un calendrier très aristocratique : au rythme des saisons, on se partage entre le faubourg Saint-Germain dans la capitale et le château de Verneuil-sur-Seine, à une vingtaine de kilomètres. Depuis le mois de septembre 1804, le père d'Alexis est maire de Verneuil. Il a sans doute été choisi comme nombre de fonctionnaires issus de la noblesse à qui l'on s'est fié pour leur ancrage local et leur instruction. Dix ans durant, Hervé fera ses armes d'administrateur dans cette fonction. Il n'y a de sa part aucun ralliement à l'Empire. Quand l'occasion s'en présente, sans faire d'opposition ouverte, il marque sa position : en 1813, alors que la retraite de Russie a laissé exsangue la Grande Armée et que la menace de coalition de la Grande-Bretagne avec la Russie, l'Autriche et la Prusse rend plus massives les levées d'hommes, il marie treize garçons « à la sauvette » pour leur permettre d'échapper à la conscription – réaction de fait assez répandue puisque cette année-là le nombre de mariages a augmenté d'un tiers. À la chute de l'Empereur, l'année suivante, dès le 30 mars 1814, il se met en route avec ses fils au milieu des armées en mouvement : il vient à Paris participer aux manifestations royalistes et, en compagnie d'Hippolyte, il intègre la garde à cheval chargée d'escorter le comte d'Artois, le futur Charles X. Ses deux aînés, suivant le modèle ancestral de service, ne vont

******ebook converter DEMO Watermarks*******

d'ailleurs pas tarder à entamer une carrière militaire dans les régiments de la monarchie restaurée.

Tout au long de son enfance, les parents d'Alexis ont cultivé un esprit de famille qui, fondé sur la transmission, s'enracine dans les traditions d'alliances propres à l'ancienne noblesse, et alimente un loyalisme héréditaire à l'égard de la famille royale. Conscient du devoir de mémoire qui lui a été ainsi imposé, Alexis devra se justifier, auprès de son très légitimiste oncle maternel Louis de Rosanbo, d'être « resté aux affaires » après la révolution de Juillet et surtout d'être devenu député sous des couleurs libérales : « sans doute, lui écrit-il en 1839, peu après sa victoire électorale, ma position n'est pas celle de tout le monde. Je dois au sang dont je suis sorti de ne jamais cacher le profond respect que m'inspirent les princes malheureux de la maison de Bourbon, de ne point accuser leurs actes tandis qu'ils gouvernent, de les défendre quand ils sont en butte à d'injustes attaques ».

On a raison de souligner que sa famille n'a pas échappé aux controverses idéologiques soulevées par l'élan révolutionnaire : la ligne fermement adoptée par ses parents n'en est que plus claire et elle dessine bien le milieu dans lequel il a grandi. Certains cousins ont embrassé le parti de la révolution : Michel Le Peletier de Saint-Fargeau y a laissé une vie que les Jacobins inscriront dans la légende des martyrs de la République ; Félix, son frère, sera robespierriste en 1793 puis babouviste trois ans plus tard – il adoptera les enfants de Gracchus Babeuf après la mort de celui-ci en 1797 et se fera son éditeur posthume. D'autres vont rejoindre l'Empire comme Le Peletier d'Aunay qui, auditeur au Conseil d'État en 1806 puis préfet, devient l'une des figures de l'opposition libérale sous la Restauration. Dans la branche paternelle, la famille de Damas sert les Bourbons avec éclat et en tire une grande influence. Quant à Hervé, que l'on décrira comme « l'un des préfets les plus réactionnaires de la Restauration », il se fait reconnaître le titre de comte en 1823 ; six ans plus tard, alors qu'il est membre de la

******ebook converter DEMO Watermarks*******

Chambre du roi, on pensera à lui pour le ministère de la Marine. Sa pensée, hantée par la Révolution, empreinte d'un libéralisme aristocratique, n'en évolue pas moins à la fin de sa vie : en 1847, il publie une *Histoire philosophique du règne de Louis XV*, racontant comment le mépris absolutiste pour les aspirations libérales de la noblesse devait achever l'Ancien Régime.

Préfet fidèle à la monarchie restaurée des Bourbons, il sera un administrateur zélé qui termina sa carrière dans la très prestigieuse préfecture de la Seine-et-Oise, ouvrant à Versailles l'hôtel de la préfecture à de fastueuses réceptions. Sa rigueur ne l'empêche nullement d'entretenir des rapports très affectueux avec ses fils, comme Alexis le rapporte avec émotion le 18 juin 1856, quelques jours après sa disparition :

> Vous voyiez son aménité, sa douceur ; ces qualités qui frappaient les étrangers se tournaient pour ses fils en une indulgence sans bornes, en une tendresse de mère ; dans une préoccupation incessante et délicate de tout ce qui pouvait nous toucher. Sa sensibilité au lieu de s'affaiblir n'avait cessé de croître avec les années ; ce que je n'ai vu qu'en lui. Il avait toujours été bon ; mais en vieillissant il était devenu le meilleur des hommes.

Les rapports avec sa mère sont plus complexes. Tôt sujette à des crises nerveuses, comme son époux avait pu s'en apercevoir dès le lendemain de leur mariage, traumatisée par le souvenir de la prison de Port-Libre, elle en était restée profondément marquée. Elle allait rester, jusqu'à sa mort en 1836, confinée dans l'atmosphère dévote et réactionnaire où ont vécu repliées sur elles-mêmes ces familles nobles représentées par le parti légitimiste. À ses côtés, le petit Alexis s'est imprégné des valeurs aristocratiques, comme il le racontera beaucoup plus tard, en 1857 :

******ebook converter DEMO Watermarks*******

> Je me rappelle aujourd'hui comme si j'y étais encore, un certain soir, dans un château qu'habitait alors mon père, et où une fête de famille avait réuni à nous un grand nombre de nos proches parents. Ma mère qui avait une voix douce et pénétrante se mit à chanter un air fameux dans nos troubles civils et dont les paroles se rapportaient aux malheurs du roi Louis XVI et à sa mort. Quand elle s'arrêta, tout le monde pleurait non sur tant de misères individuelles qu'on avait souffertes, pas même sur tant de parents qu'on avait perdus dans la guerre civile et sur l'échafaud, mais sur le sort de cet homme mort plus de quinze ans auparavant et que la plupart de ceux qui versaient des larmes sur lui n'avaient jamais vu. Mais cet homme avait été le roi.

On imagine les sentiments de Louise lorsque son fils Alexis prêtera serment à Louis-Philippe, fils de ce Philippe Égalité qui, à la Convention, avait voté le 15 janvier 1793 la mort de son cousin Louis XVI. À partir de 1817, Louise renonce à suivre son époux dans les préfectures où il est nommé. Elle choisit de vivre à Paris où elle veille sur Alexis les premières années. C'est à cette époque que commence ce que celui-ci, à sa mort en 1836, appellera ses « vingt ans de misères » : plus les années passent, plus la santé de sa mère décline, et dès la fin des années 1820 elle demeure alitée. On a suggéré que ses fils lui durent la fragilité de leur santé, et Alexis, cette anxiété dépressive qui le conduit à se décrire, dans une lettre de 1842, « mélancolique et noir ».

L'abbé Louis Lesueur (1751-1831) est un autre personnage clef qui permet de saisir l'environnement idéologique et affectif de cette enfance. Précepteur d'Hervé dès 1781, il est resté jusqu'à sa mort attaché à ses fils, avec une préférence pour Alexis auquel il prédisait une destinée brillante. Il semble lui avoir donné les rudiments d'une instruction qui le prépara au lycée. Lesueur partageait avec Louise de Tocqueville des convictions

******ebook converter DEMO Watermarks*******

royalistes sans nuance, comme il l'exprime en 1822, à propos des libéraux, dans un texte presque halluciné :

> Toute l'Europe est infestée de cette race maudite, Il faut inventer des moyens pour arrêter la contagion. Il devrait y avoir un lazaret dans les mers de Sibérie dans lequel on renfermerait les chefs des pestiférés ; on les y astreindrait à une quarantaine non pas de jours mais d'années. Je suis convaincu qu'il n'en reviendrait pas un. Ils s'entr'empoisonneraient, s'entretueraient, s'entremangeraient… Je les embarquerais au milieu de la nuit sur un vapeur tout prêt à les recevoir et à les conduire à leur destination. S'il survenait une bonne tempête, cela abrégerait le voyage… Les requins qu'on dit très friands de pourriture feraient un très bon repas de cette cargaison infecte et les pauvres requins en mourraient…

Mais ces outrances n'empêchent nullement Alexis de lui rester profondément attaché. À sa mort en 1831, il en parlera comme d'un homme qui fut le soutien de son enfance et l'ami de toute sa vie : « J'aimais notre bon vieil ami comme notre père ; il en avait toujours partagé les soins, les inquiétudes, la tendresse, et cependant il ne tenait à nous que par le seul fait de sa volonté. » Et dans une autre lettre : « C'est sur ses genoux que nous avons appris à discerner le bien du mal ; c'est lui qui a commencé pour nous cette première éducation de l'enfance dont on se ressent toute sa vie et qui a fait de nous sinon des hommes distingués du moins d'honnêtes gens. »

Formation

******ebook converter DEMO Watermarks*******

Si, pour le dire comme Victor Hugo, le XIX^e^ siècle « a posé la question de Dieu », il a en même temps posé celle de l'instruction. Depuis la déclaration de Condorcet en 1792 sur l'éducation populaire – auquel répondit le cousin des Tocqueville, Michel Le Peletier –, en passant par la fondation par Napoléon de l'Université, on n'a cessé de penser l'organisation de l'enseignement et sa liberté. De la première loi Guizot en 1833 à la loi Falloux de 1850, la Chambre a résonné sous la monarchie de Juillet de débats aussi récurrents qu'intenses : Alexis, député, y prendra largement part en 1844 – il défendra la liberté d'enseignement et le droit « imprescriptible » à l'instruction, la diffusion des Lumières marchant à ses yeux de pair avec l'égalisation des conditions. Dans la lignée de Condorcet et de Benjamin Constant, il sera toujours hostile à toute forme de monopole, de l'Église comme de l'État, se posant néanmoins en défenseur du « foyer principal des études », l'Université, des écoles de laquelle il revendiquera être « lui-même sorti ».

Hervé de Tocqueville, d'ailleurs, s'est lui aussi intéressé à la question. Attentif à l'instruction primaire, il a, dès 1818, subventionné une école mutuelle, innovation pédagogique venue d'Angleterre et favorisée par les sociétés philanthropiques du début du siècle. S'il a engagé ses deux fils aînés dans des carrières militaires, il a suivi une autre piste quand il s'est agi d'Alexis puisqu'il l'a poussé à poursuivre des études. Sous l'Ancien Régime, déjà, la destinée des cadets n'était pas celle des aînés. Pour Alexis allait s'ajouter une forme particulière de transmission, dans laquelle entrait un calcul de stratégie sociale et politique. D'une part, Hervé servait dans une carrière de fonctionnaire public et, jusqu'à ce qu'il fût nommé pair, ambitionnait sans doute une fonction parlementaire à laquelle il avait pu vouloir préparer son troisième fils. D'autre part, Louise était issue d'une grande famille de la haute noblesse de robe.

Alexis refusera de faire carrière dans l'administration où, comme il s'en confiera à son neveu Hubert de Tocqueville, « pour réussir, il fallait montrer

******ebook converter DEMO Watermarks*******

beaucoup de souplesse et d'obséquiosité vis-à-vis de ceux qui vous commandaient, beaucoup de duplicité et de violence envers ceux que vous commandiez vous-même ». Mais il se plaira, jeune homme, à mettre son parcours professionnel sous l'égide de l'illustre homme d'État que fut son arrière-grand-père, Malesherbes. Et, en 1829, lorsqu'il envisagera une carrière dans la magistrature, il déclarera sans détours : « C'est l'homme politique qu'il faut former en nous. »

Après avoir été confié aux bons soins de l'abbé Lesueur à Paris, Alexis rejoint son père dans sa préfecture de Metz, en avril 1820. Élève au collège royal de la ville, il obtient brillamment son baccalauréat à l'été 1823. Alors que son ami et cousin Louis de Kergorlay (1804-1880), polytechnicien et élève de l'École d'application de l'artillerie de Metz, insiste pour le voir suivre sa voie dans l'armée, Alexis, de retour à Paris, entame les trois ans nécessaires pour compléter une licence de droit. Suspecté d'être un foyer de libéralisme, l'enseignement du droit est alors encadré par des ordonnances de 1822 qui ont accompagné une reprise en main conservatrice de l'Université. Tout est fait pour que « les étudiants n'y reçoivent que des connaissances positives et usuelles », en vue de former de simples praticiens. Rien qui puisse passionner Tocqueville, dont la réaction est semblable à celle de Balzac ou de Flaubert : « le droit […] me dégoûtait en théorie », explique-t-il à son cousin en 1827, alors qu'il vient d'achever son cursus et de soutenir ses deux thèses, en français et en latin. Il s'inscrit au barreau de Paris à une époque où l'avocature constitue, selon la formule du juriste libéral Cormenin, « la matrice la plus commune de l'orateur parlementaire ». Mais il n'est décidément pas fait pour être avocat, d'autant que la tradition familiale l'entraîne ailleurs, en attendant d'atteindre l'âge requis – quarante ans jusqu'en 1830 – pour tenter une élection à la Chambre. Grâce à l'intervention de son père, il entame donc une carrière de magistrat, sous l'égide de ses illustres ascendants Rosanbo et Malesherbes.

******ebook converter DEMO Watermarks*******

Le 5 avril 1827, il est nommé quatrième juge auditeur au tribunal de Versailles.

Surnuméraire, il y entre dans un corps de stagiaires qui, pour être en attente d'un poste rémunéré, n'en sont pas moins très sollicités. Tout en s'effrayant de devenir une « machine à droit », Alexis y acquiert une véritable connaissance interne de la législation – on a évalué qu'en 1828 il s'attèle, comme procureur, à plus de soixante affaires, soit qu'il en prépare les audiences, soit qu'il participe aux conférences. Il traite d'affaires civiles ou correctionnelles, aborde des sujets aussi différents que les successions, les manifestations de rue, la question du duel ou celle des indemnités des émigrés : autant d'aperçus, sous des angles variés, de la difficulté de la Restauration à trouver une assise, à « en finir avec le passé » comme le proclame la Charte, dans un pays où les haines s'attisent contre le régime à mesure que la liberté intellectuelle échauffe les esprits. Même s'il s'y ennuie, la culture qu'acquiert Tocqueville dans ces fonctions est fondamentale : elle explique ses futures méthodes de travail en lui faisant appréhender l'histoire contemporaine au prisme des procédures administratives et juridiques ; elle l'initie en somme au travail des archives grâce à ce qu'il appellera son « habitude des paperasses ».

Il est vrai qu'il se révèle un homme de dossier. Il a, en effet, plusieurs fois souligné dès cette époque combien l'art oratoire lui était difficile :

> En art oratoire, analyse-t-il en octobre 1829, je me crois une vraie infériorité ou du moins un mérite si ordinaire et si vulgaire que la carrière a peu d'attrait pour moi et que je la laisserais si elle n'était utile. Je raisonne bien quand j'ai eu le temps de classer mes idées, mais je ne les classe pas subitement. Exceptés deux ou trois points de mon âme qui sont accessibles à des passions vives, tous les autres ne vibrent point. Je suis donc froid dans presque toutes les circonstances. Je manque de cette admirable faculté […] de rendre

******ebook converter DEMO Watermarks*******

> avec chaleur une idée, un raisonnement comme un sentiment. Il en résulte que j'agis peu sur la volonté de l'auditeur. Je remuerais peut-être quelquefois les âmes en politique, parce que les passions politiques agitent si vivement la mienne que je me sens, à la lettre, un autre homme quand je les éprouve ; mais dans le cours ordinaire de la vie, ce n'est pas la même chose, je vous le jure.

Physiquement, il est sans aucun doute désavantagé par sa petite taille d'un peu plus d'un mètre soixante, et par sa myopie ; extérieurement, il se décrit lui-même « glacial » et « peu entrant ».

À Versailles, son entourage correspond à son milieu familial, aristocratique et conservateur. Tocqueville y fait une rencontre décisive parmi les substituts du procureur, celle de Gustave de Beaumont (1802-1866). Il la décrit comme un coup de foudre, affirmant que leur amitié est « née toute vieille entre [eux] ». Louant ensemble un appartement lorsque le père d'Alexis quitte Versailles, ils complètent de conserve leur formation intellectuelle : ils apprennent l'anglais, l'économie politique et suivent à la Sorbonne les cours de l'historien François Guizot, assidûment fréquentés par toute une génération qui s'éveille comme eux à la pensée libérale. « Les mêmes études, les mêmes projets, les mêmes lieux nous rassemblent et peuvent nous rassembler pendant tout le cours de notre existence. Quelle circonstance rare et inappréciable ! Chacun de nous trouve en l'autre l'homme le plus à même de lui donner des conseils et le plus décidé à ne pas les lui épargner », se félicite Alexis dans une lettre du 8 mai 1830, alors que Beaumont, nommé substitut au parquet de la Seine, a quitté Versailles depuis huit mois. Et il a raison : leurs origines, leurs engagements et leurs parcours vont les unir au point que les caricaturistes nommeront leur duo « Tocqmont ». Gustave de la Bonninière de Beaumont est issu de l'une des plus vieilles familles de Touraine, et comme Tocqueville, il fait partie de la branche restée fidèle à la monarchie : son père est conseiller général ; son

******ebook converter DEMO Watermarks*******

oncle, préfet de la Restauration. Dans un texte de souvenirs paru en 1868 et intitulé *Allemands et Français*, le poète Henri Heine soulignera cette proximité : « Ces deux inséparables que nous voyons partout réunis dans leurs voyages, dans leurs publications, à la Chambre des députés, se complètent le mieux du monde. L'un, le penseur sévère, et l'autre, l'homme aux sentiments onctueux, vont ensemble comme le flacon au vinaigre et le flacon à l'huile. »

Esprit de famille

Au sortir des prisons de la Terreur, en 1794, Hervé, devenu chef de famille malgré son jeune âge, a reconstitué autant que possible le patrimoine ancestral. Tuteur de ses neveux Chateaubriand, il a cherché à leur faire reconnaître la propriété de Combourg. Pour les Rosanbo et les Malesherbes, sa belle-famille, comme pour les Tocqueville, il a manifesté la même ténacité, jusqu'à intercéder auprès de Joséphine, afin qu'à chacun des survivants restés en France ou émigrés puissent échoir les restes de ce que la Révolution avait dispersé. Dans cette activité, il rétablit sa propre fortune et en prépare la transmission. C'est ainsi qu'il constitue, sous la Restauration, ce qu'on appelle un majorat. Cette institution destinée à compléter le droit d'aînesse permettait de faire échapper au droit commun des successions des fonds de terres et de rentes pour en assurer la transmission intacte et incessible. Abolie par la Convention qui avait voulu l'égalité des partages et la circulation de tous les biens, elle avait été rétablie par Napoléon en 1806 lorsque celui-ci avait voulu fonder une noblesse. La Restauration ira dans le même sens, et Hervé obtiendra ce majorat établi pour une partie sur les terres du château de Tocqueville.

Les mariages de ses deux fils aînés témoignent de la logique patrimoniale qui est la sienne ; et leurs parcours idéologiques, aussi

******ebook converter DEMO Watermarks*******

contrastés soient-ils, portent le sceau de son conservatisme. Hippolyte entre dans une famille normande dont la noblesse peut rivaliser avec celle des Clérel de Tocqueville. Le frère aîné d'Alexis épouse en effet la fille de Charles-Georges de Saint-Rémy Érard de Beslile, baron de Saint-Pierre. Entre Saint-Pierre Église et Valognes, dans la péninsule du Cotentin, cette famille, autrefois liée à Nicolas Fouquet, le surintendant des finances de Louis XIV, a prospéré sous l'Ancien Régime depuis au moins deux siècles. Par sa grand-mère maternelle, Émilie (1805-1870), lorsqu'elle épouse Hippolyte, a hérité de l'imposant château de Nacqueville, où elle est née, à l'ouest de Cherbourg. D'abord légitimiste farouche, dont la presse de gauche fait « un modèle de carlisme », Hippolyte, après 1848, se rallie à la république et, avec l'appui de la gauche la plus radicale, est élu conseiller général, dans le canton de Beaumont-La Hague-Les Pieux, avant de rejoindre les rangs des partisans du Second Empire. Au grand agacement d'Alexis :

> Ces actes [publics], lui écrit-il, me sont aussi étrangers que tous les actes de ta vie depuis vingt ans. Je ne t'ai pas plus conseillé ceci que donner ta démission après juillet ; te faire chef du parti légitimiste dans notre province ; te jeter après dans les idées libérales avancées ; aller ensuite à Belgrave Square ; embrasser ensuite la République avec tant d'ardeur que j'ai eu bien de la peine, il y a moins de deux ans, à te faire voter la révision [de la constitution], qui eût, du moins sauvé la liberté.

Des soucis de santé ont tôt empêché le second frère d'Alexis, Édouard, de poursuivre la carrière militaire embrassée dès 1816. Il contracte à la fin de la Restauration un mariage qui, en lui apportant les avantages de la fortune, lui ouvre les portes de la Cour. Le 18 juin 1829, il épouse Alexandrine-Denise Ollivier (1803-1883). Elle est la fille d'un homme alors

******ebook converter DEMO Watermarks*******

très en vue. Petit-fils d'un épicier parisien, Auguste Charles Alexandre Ollivier (1772-1831) a développé une florissante activité de banque à partir du Directoire. Il est devenu en 1806 l'un des régents de la Banque de France. Sous la deuxième Restauration, il est à l'apogée de sa fortune et de son influence. Il a commencé en 1820 une carrière politique : député de la Seine, il a siégé au centre droit de la Chambre jusqu'à sa nomination à la pairie par Charles X. Il jouit d'entrées à la Cour grâce au mariage qu'il a fait sous la Révolution avec la fille d'armateurs normands du Havre, apparentés à l'aristocratie bretonne par le comte de Kersaint, le père de la très influente duchesse de Duras. Ses deux filles aînées ont épousé des magistrats appartenant à de vieilles familles de la noblesse de robe. Alexandrine apporte en dot à Édouard de Tocqueville un très beau domaine dans l'Oise, près de Compiègne, sur lequel s'étendent le château de Baugy et son parc de cent hectares. Profondément contre-révolutionnaire, Édouard accueillera comme une délivrance le coup d'État du Deux-Décembre. Le voyant poser sa candidature au Corps législatif, celui-ci réagit avec virulence. Son frère a « passé le Rubicon », « partisan du coup d'État avant même que ce coup d'État eût lieu » : « la ruine de la liberté, mon renoncement à la vie publique, l'abaissement de mon pays, l'exil de mes amis ou leur dispersion volontaire ne m'avaient pas, je crois, causé un sentiment aussi amer que cette profonde dissidence entre nous », conclut-il le 14 février 1852. Édouard sera sévèrement battu.

« Mes frères, par exemple, que d'ennuis particuliers leur conduite publique ne m'a-t-elle pas donnés ! », soupirera Alexis dans une lettre à Beaumont, datée du 22 janvier 1858. Sans enfant bien qu'il en ait « passionnément désiré », il aura pourtant toujours pensé, à la façon de son père, que « tout le bonheur de ce monde se trouve dans les affections de famille ».

******ebook converter DEMO Watermarks*******

Esprit de propriété

S’il ne nourrit pas les ambitions matrimoniales de ses frères, Alexis adopte la tradition aristocratique de propriété. Autour de 1834-1836, la santé de sa mère s’altère et il envisage de se marier : la question des patrimoines de chacun est soulevée entre père et fils. Des « arrangements de famille », selon sa propre formule, lui permettent alors d’obtenir, après divers échanges et tractations, le château de Tocqueville, près de Saint-Pierre Église, au nord-est du Cotentin, là où Hervé a passé sa petite enfance.

Quand il en devient propriétaire, le château, vieux de trois siècles, n’est plus habité depuis la mort de sa grand-mère paternelle en 1785. De sa toute première visite, Alexis a retiré l’impression mitigée d’« un lieu peu agréable » où pourtant il ne « se déplaît point » :

> Figurez-vous une vieille maison flanquée de deux tours où rien ne semble fait pour la commodité et encore moins pour l’agrément de l’œil, décrit-il en 1833. Des chambres obscures, de vastes cheminées qui donnent plus de froid que de chaud, des fauteuils où l’on tiendrait trois à l’aise, des murs humides et des corridors où le vent siffle aussi gaîment qu’il peut le faire dans une soirée d’automne. […] Ajoutez à cela un bouquet de bois que mon grand-père n’a pas vu naître, et que je ne verrai pas mourir, et une longue prairie que la mer termine à l’horizon et vous aurez tout : je me trompe, vous n’imaginez pas encore la tranquillité profonde qu’on goûte en ces lieux. Point de bruit de vie n’arrive jusqu’aux oreilles ; jamais, depuis des siècles, une voiture n’est entrée dans la cour du château. La raison en est simple. Aucun chemin praticable ne saurait y mener. On ne connaît à six lieues à la ronde que des sentiers boueux dont un homme à cheval ou à pied peut seul se tirer.

******ebook converter DEMO Watermarks*******

Ce qu'il appelle « l'esprit de propriété » qui l'attache à ce domaine s'y confond avec une double mémoire, ancestrale et affective. Et celle-ci s'enracine en lui lentement, comme le soulignent nombre de lettres écrites sous le Second Empire, alors que les événements l'ont forcé à quitter la vie publique et que, comme il l'explique à Abel Villemain, son collègue à l'Académie, il vient s'y « calfeutrer contre la politique ». Non seulement, écrit-il en 1858, « une longue expérience [lui] a appris que Tocqueville est le lieu du monde où le temps passe pour [lui] de la manière la plus douce et la plus agréable ». Mais, alors qu'il refusait vingt ans auparavant de « [se] condamner à mener une vie de pomme de terre », il a appris à aimer la campagne : « devenu, non l'homme des lois, mais l'homme des prairies et des guérets », il se plaît à de longues marches et sait apprécier « quelle belle horreur est une tempête du nord-ouest sur les bords de notre Océan, aux approches des équinoxes : le désordre de la nature, l'ébranlement des plus solides demeures de l'homme, la course effarée des grands oiseaux dans le ciel ». Et de se prendre également à « la vie agricole » : « [elle] force, il est vrai, l'âme de se resserrer souvent dans l'espace de petits intérêts matériels mais elle la calme, elle la régularise et la prépare ainsi à s'étendre sans peine et avec vigueur dans la sphère des idées générales ». Car il y a organisé son temps : « auteur jusqu'à midi, paysan de midi jusqu'au soir », comme il se décrit en 1857. « Je me suis remis sérieusement à mon livre, écrit-il au même moment, et je bâtis une magnifique étable à cochons. » Plus sérieusement, il a expliqué l'année précédente : « Je m'attache de plus en plus à mes landes et à mes grands champs, à mon océan surtout et à ses plages sérieuses et je sens que je ne suis heureux que là. Mais là, même pour être heureux, il faut que quelque grande occupation anime mon esprit et que je n'aperçoive, pour ainsi dire, qu'à travers des idées les beautés matérielles qui m'environnent » – c'est là qu'il va travailler à ses *Souvenirs* et à *L'Ancien Régime et la Révolution*.

******ebook converter DEMO Watermarks*******

Compulsant en 1857 les archives du château, il détaille ses émotions dans une lettre à son neveu, Hubert, l'un des fils d'Édouard :

> J'ai rencontré pendant près de quatre cents ans la lignée de nos pères, les retrouvant toujours à Tocqueville et leur histoire mêlée à celle de la population qui m'entoure. Il y a un certain charme à fouler ainsi la terre qu'ont habitée les aïeux et à vivre au milieu de gens dont toutes les origines se mêlent ainsi aux nôtres. […] J'ai eu aussi la curiosité de jeter un regard sur les vieux actes de baptêmes et de mariages de la paroisse ; ils existent en partie jusqu'au XVI^e^ siècle. Je remarquais en faisant cette lecture que, il y a trois cents ans, nous servions de parrains à un très grand nombre d'habitants du village.

À cette époque, Tocqueville voit également se refléter dans « la vieille masure de [sa] famille » l'image de son épouse Marie. Car celle-ci a toujours veillé aux aménagements du château ; elle a administré les terres avec rigueur, constance et efficacité ; ils y ont partagé le même goût pour les chiens ; ils y ont reçu leurs amis les plus chers. Comme il le lui écrit dès 1840, « Tocqueville et [elle] sont devenus inséparables » : « j'ai soif de Tocqueville, renchérit-il deux ans plus tard ; de notre solitude, de notre tête-à-tête, de tout enfin ce qui fait le fondement réel de mon bonheur dans ce monde ». Plus les années avancent, plus dense se fait la symbolique du lieu ; et c'est à Marie qu'il en fait la confidence à la fin de sa vie :

> Nous ne serons point remplacés, je me le dis souvent avec tristesse… Nous faisons partie d'un monde qui s'en va. Une vieille famille dans une vieille demeure de ses pères, encore entourée d'un respect traditionnel et environnée de souvenirs chers à elle et à la population qui l'environne, ce sont là des débris d'une société qui

******ebook converter DEMO Watermarks*******

tombe en poudre et qui bientôt ne laissera point de traces. Heureux ceux qui peuvent lier dans leurs pensées le passé, le présent et l’avenir.

******ebook converter DEMO Watermarks*******

III.

L'« ARISTOCRATE VAINCU ET CONVAINCU QUE SON VAINQUEUR AVAIT RAISON »

******ebook converter DEMO Watermarks*******

Tradition, enracinement et nostalgie : sociologiquement ou affectivement, Alexis de Tocqueville semble donc se situer, avec son père, du côté d'une aristocratie à laquelle le rattachent sa famille et son héritage. Mais il est aussi un enfant du siècle qui a reçu l'« éducation des révolutions ». Né en 1805, il n'a connu celle de 1789 qu'à travers les paroles et les souvenirs tragiques de ses parents. En revanche, il va vivre, dans l'étourdissement vertigineux des « Trois Glorieuses » de juillet 1830, la chute du roi Charles X et des Bourbons, qui pensaient être remontés définitivement sur le trône de Saint Louis. Il va la vivre, et la penser.

Origines intellectuelles de l'émancipation

Dans les dernières années de la Restauration, à son entrée dans la vie active, Tocqueville se réclame de ce qu'on appellera la « légitimité » après la révolution de Juillet. Mais la pente de son caractère, la carrière de ses idées et les circonstances politiques vont l'entraîner vers d'autres voies et d'autres formes d'expression. Il sait très vite, d'abord, qu'il ne restera pas dans la magistrature où il ne parvient pas à se faire titulariser. Et le mouvement lui devient nécessaire : « la monotonie de Versailles me tuait », confiera-t-il de New York à une cousine. C'est un trait de caractère qu'il

******ebook converter DEMO Watermarks*******

soulignera en 1844 : « J'ai besoin de reculer l'horizon, de voir de nouveaux pays, de nouveaux hommes, de nouvelles mœurs. »

Son évolution intellectuelle l'engageait dès longtemps à rompre avec les « vérités démontrées » de son milieu et à devenir cet « aristocrate vaincu et convaincu que son vainqueur avait raison », comme le lui écrira François Guizot (1787-1874), le puissant historien de la civilisation qui, en Sorbonne, l'a initié au libéralisme sous la Restauration avant de devenir l'homme fort de la monarchie de Juillet. Tocqueville s'en est ouvert dans plusieurs lettres, qui éclairent la manière dont se sont progressivement érodés les fondements de l'héritage idéologique qui était le sien. Pendant ses années à Metz, l'adolescent découvre dans la bibliothèque de son père la philosophie des Lumières. Il en analyse plus tard la nature dans *L'Ancien Régime et la Révolution* : « cette sorte de politique abstraite et littéraire », conçue par des hommes de lettres passionnés de théorie, a été élaborée « à la seule lumière de la raison », et elle a porté « sur l'origine des sociétés, sur la nature essentielle des gouvernements ou sur les droits primordiaux du genre humain » (III, 1). Ainsi le jeune Alexis découvre-t-il la façon dont cette philosophie avait « déposé dans l'esprit de nos pères tous ces germes de nouveautés d'où sont écloses soudainement tant d'institutions politiques et de lois civiles, inconnues à leurs devanciers », comme il l'explique dans un discours académique de 1852. Voltaire, Montesquieu, Buffon et Rousseau lui ont appris que l'autorité et la tradition ne sont pas irrévocables ; que chaque individu, rendu à l'autonomie de sa pensée, a le pouvoir de s'autodéterminer comme il a celui de se situer dans une histoire collective dont il peut appréhender, par sa propre expérience, les origines et les lois.

À seize ans, dans un moment de crise spirituelle qu'il a présenté comme un « tremblement de terre », il a également renoncé aux « ressources de la religion », inaccordables avec le mystère intérieur du sentiment religieux et de ses manifestations : « Non que je sois, grâce à Dieu, ni matérialiste ni

******ebook converter DEMO Watermarks*******

antichrétien, expliquera-t-il à son frère Édouard en 1840. Mais les vérités générales auxquelles je crois se présentent à mon esprit sous une forme si abstraite et à travers un si épais nuage, que mon âme ne peut les prendre pour point de vue » – « la religion n'est donc qu'une forme particulière de l'espérance, et elle est aussi naturelle au cœur humain que l'espérance elle-même », synthétise la première partie de la *Démocratie en Amérique* (II, 9). Pour autant, le doute n'aura jamais quitté Tocqueville : « Si vous connaissez une recette pour croire, pour Dieu ! donnez-la-moi, écrira-t-il à son ami Corcelle en août 1850. Mais que peut la volonté sur les libres démarches de l'esprit ? S'il ne suffisait que de vouloir pour croire, il y a longtemps que je serais dévot ; ou plutôt je l'aurais toujours été, car le doute m'a toujours paru le plus insupportable des maux de ce monde. »

En 1839, à l'occasion d'une distribution de prix au collège de Valognes, il livre une profession de foi sur les mérites de cet homme libre et éclairé auquel il dit s'être identifié depuis son adolescence :

> À quoi pensez-vous que je sois redevable de la position honorable et élevée que ce pays m'a faite ? Je ne la dois pas à ma fortune, elle est médiocre. Je ne la dois pas non plus à mes privilèges de naissance. Il y a longtemps que tous les privilèges de naissance sont à jamais détruits. À quoi la dois-je donc ? À l'étude. À la recherche sincère de la vérité et au courage de la dire. […] Ce qui m'a fait parvenir où je suis, c'est l'effort continu de la volonté dirigée vers l'acquisition des connaissances humaines.

Traduction circonstancielle somme toute du principe de souveraineté individuelle qu'il a énoncé trois ans plus tôt dans l'*Essai sur l'état social et politique de la France depuis 1789*, écrit à l'initiative du penseur britannique du libéralisme, John Stuart Mill :

******ebook converter DEMO Watermarks*******

> D'après la notion moderne, la notion démocratique, et, j'ose le dire, la notion juste de la liberté, chaque homme, étant présumé avoir reçu de la nature les lumières nécessaires pour se conduire, apporte en naissant un droit imprescriptible à vivre indépendant de ses semblables en tout ce qui n'a rapport qu'à lui-même, et à régler comme il l'entend sa propre destinée.

De fait, dès l'époque de ses études parisiennes, Tocqueville a commencé à envisager le fait que la société française était engagée sans retour dans ce processus de transformation égalitaire qui allait occuper le cœur de ses travaux. Une lettre de 1834 retrace son itinéraire : « Il y a bientôt dix ans que j'ai conçu la plupart des idées que je t'exposais tout à l'heure. Comme elles ne m'étaient pas agréables, je les ai retournées de tous les côtés avant de les admettre. Je n'ai été en Amérique que pour éclaircir mes doutes. » Ce qui fait le fond des « idées » qui ont germé en lui, c'est le postulat qu'en analysant le fait social français à partir des principes libéraux de 1789, comme les cours de Guizot le lui ont appris quelques années plus tôt, on voit apparaître de siècle en siècle une dynamique historique qui emporte l'édifice sociopolitique dans le basculement progressif d'un état aristocratique vers un état démocratique. En 1835, l'introduction du premier volume de la *Démocratie en Amérique* datera l'origine du phénomène, catalysé par 1789 : « Si, à partir du XI^e^ siècle, vous examinez ce qui se passe en France de cinquante en cinquante années, au bout de chacune de ces périodes vous ne manquerez point d'apercevoir qu'une double révolution s'est opérée dans l'état de la société. Le noble aura baissé dans l'échelle sociale, le roturier se sera élevé ; l'un descend, l'autre monte. Chaque demi-siècle les rapproche, et bientôt ils vont se toucher. » Instituée le 26 août 1789 par l'article 6 de la Déclaration des droits de l'homme et du citoyen, l'égalité civile, « irrésistible », est aussi devenue irréversible. En transformant les représentations de chacun dans la société, en engendrant

******ebook converter DEMO Watermarks*******

des mécanismes inédits de concurrence et de coopération, elle a modifié les mœurs, suscité de nouvelles normes collectives. Comme le reconnaît dès 1820 l'un des grands orateurs de la Restauration, Hercule de Serre, il faut bien admettre que « la démocratie coule à pleins bords » dans la société française du XIX^e^ siècle. Ainsi, pour Tocqueville, devint-il légitime d'« aimer », contre toute tradition, « l'égalité par instinct et par raison ».

Le choc de 1830

La révolution de juillet 1830, qui allait lui imposer un repositionnement politique et accélérer son départ en Amérique, a rectifié le regard qu'il portait sur la monarchie restaurée en 1814. Elle a étayé sa conviction de la réalité de l'avènement du paradigme égalitaire et a contribué à le rallier à la cause démocratique. Elle a en effet entamé la fidélité proprement aristocratique qui l'attachait à la dynastie des Bourbons : cette « sorte de constance de lévrier » n'était plus qu'une « tradition d'aveuglement et de sacrifice » à laquelle tout indiquait qu'il était temps de renoncer, comme le revendiquait au même moment Alfred de Vigny qui, venant du même milieu qu'Alexis, allait suivre une évolution idéologique similaire. « J'avais ressenti jusqu'à la fin dans Charles X un reste d'affection héréditaire, mais ce roi tombait pour avoir violé des droits qui m'étaient chers », racontera Tocqueville dans ses *Souvenirs*. En attendant, il a suivi attentivement l'enchaînement qui conduisit au piteux départ pour l'exil du frère de Louis XVI, le 31 juillet 1830.

Dès le mois d'août de l'année précédente, il a bien analysé ce qui, par la politique royale, était remis en jeu. Pendant les vacances d'une Chambre dominée par une majorité libérale, Charles X avait nommé l'ultraroyaliste Polignac aux affaires étrangères, faisant de lui le chef d'un gouvernement qui basculait ainsi du côté de la réaction. Après une lutte sourde contre la

******ebook converter DEMO Watermarks*******

représentation nationale, ce coup d'éclat traduisait la radicalisation de l'interprétation royale des institutions mises en place par la Charte constitutionnelle, et le glissement d'une monarchie limitée vers une royauté absolue. La presse d'opposition y vit bafoué l'héritage de la Révolution : selon le *Journal des débats*, le ministère Polignac c'était « la cour avec ses vieilles rancunes, l'émigration avec ses préjugés, le sacerdoce avec sa haine de la liberté ». Et Tocqueville de commenter avec une lucidité prémonitoire dès les premiers signes de dénégation de la volonté nationale : « Les voilà lancés dans le système des coups d'État, des lois par ordonnances, c'est-à-dire la question posée entre le pouvoir royal et le pouvoir populaire, une lutte engagée en champ clos, une partie où, dans mon opinion, le pouvoir populaire ne joue que son présent et où le pouvoir royal jouera son présent et son avenir. »

Cet avenir, Charles X, aussi entêté qu'il est âgé, en décalage profond avec la réalité postrévolutionnaire, va définitivement le compromettre. Il répond à la défiance de la Chambre par une dissolution. Puis, devant la très large victoire de l'opposition, il décide, comme le prévoyait Tocqueville, de gouverner par ordonnances. Perçues comme un véritable défi constitutionnel, celles qu'il signe le 25 juillet suffisent à mettre le feu aux poudres – « se mettre au-dessus de la Charte c'est vouloir se faire précipiter du trône », a noté Alexis dès le début du mois de mai. Le 28 juillet, Paris hérissé de barricades échappe au régime. Le 2 août, Charles X, en fuite, abdique au profit de son petit-fils, le duc de Bordeaux : âgé de onze ans, celui-ci devient Henri V. Mais, pour prendre de vitesse les républicains et endiguer les risques d'anarchie que leur retour fait craindre, un petit groupe de députés libéraux menés entre autres par Adolphe Thiers, improvise un changement dynastique qui, sans ratification populaire, porte sur le trône le cousin du Roi, Louis-Philippe d'Orléans, descendant du second fils de Louis XIII. Alors que les « légitimistes » crient à l'usurpation, la chute de la branche aînée de la maison Bourbon est actée avec la proclamation de la

******ebook converter DEMO Watermarks*******

monarchie de Juillet. Louis-Philippe, acceptant une nouvelle charte constitutionnelle, devient le « roi des Français », un « roi-citoyen » qui reconnaît à la nation les libertés de 1789.

Armé d'un fusil de la garde nationale, Tocqueville a assisté, à Paris et à Versailles, aux « journées de Juillet ». Ce spectacle de guerre civile a marqué ses vingt-cinq ans : « Qu'il y a des moments où il est dur de vivre ! Ce sang de Paris, ces cris de tocsin, tout cela me poursuit sans cesse », écrit-il le 30 juillet.

> Je ne croyais pas ressentir aussi vivement des impressions de cette espèce au milieu des horreurs qui m'entourent. […] Ah ! le souvenir de ces deux malheureux jours ne sortira jamais de ma mémoire. [V]oir des Français s'égorger à plaisir, entendre des cris de fureur et de désespoir poussés dans la même langue, et ces pauvres soldats, ces malheureux, qui sacrifiaient leur vie pour le soutien d'une opinion qu'ils ne partagent point et pour défendre un homme qui eût dû mourir pour eux !

Sur le plan politique, tout est dit : « Quant aux Bourbons, ils se sont conduits comme des lâches et ne méritent point la millième partie du sang qui vient de couler pour leur querelle. » Le constat devient irrémédiable lorsque, le lendemain, il voit passer à la barrière de Saint-Cloud le convoi de la monarchie déchue : « Le roi, les enfants de France, les ministres sont dans des voitures entourées de gardes du corps. Eh bien ! le croirez-vous, les écussons des voitures royales sont cachés par des plaques de boue », s'est-il indigné auprès de son ami Blosseville qui, de son côté, a noté l'accent « de douleur et de résignation » d'Alexis.

Au nom des « doctrines d'ordre et de liberté » plus puissantes que celles de la « légitimité » selon une de ses formules de 1832, il accepte cette

******ebook converter DEMO Watermarks*******

nouvelle monarchie constitutionnelle, avec ses fondements libéraux, et espère une stabilité que rien pourtant ne laisse augurer :

> Les classes moyennes ont fait la révolution. Dieu veuille qu'elles ne s'en repentent pas bientôt. Déjà les classes inférieures les traitent de nouvelle aristocratie. Les journaux soufflent le feu. Le peuple, étant devenu une puissance, cherche à avoir ses flatteurs. Les classes moyennes parviendront-elles à s'organiser pour résister au mouvement qui les pousse ? Auront-elles assez d'esprit de conduite pour sentir les dangers actuels de leur position et savoir s'unir pour y remédier ?

Lorsqu'il se lancera dans la course parlementaire en 1837, il reconnaîtra, dans une lettre à son cousin Mathieu Molé, franc soutien de Louis-Philippe, avoir « vu la révolution de Juillet avec regret ». Pour autant, ajoute-t-il, « je ne suis pas disposé à faire une nouvelle révolution pour détruire l'œuvre de celle-là ; et quoique j'eusse une grande estime, et un véritable respect pour la légitimité, je ne veux pas essayer de rétablir, par le désordre, un principe dont le plus grand mérite à mes yeux était d'empêcher le désordre. »

C'est à l'éclosion d'un « monde tout nouveau » qu'il lui semble assister, comme il le racontera dans ses *Souvenirs*. « Tout ce qui restait de l'Ancien Régime fut détruit » par cette révolution qui, selon lui, consacrait les changements que 1789 avait instaurés dans les mœurs et les équilibres sociaux : de tous les privilèges, il n'allait rester que celui de la propriété, tandis que tombaient l'hérédité royale et le droit monarchique. Ainsi se terminait la « première période de nos révolutions ». La victoire de la bourgeoisie ne mettait pas un point final au mouvement révolutionnaire : contrairement à ce que professait Guizot, celui-ci allait se poursuivre, parce que ce qui le caractérisait était le « développement graduel de l'égalité des

******ebook converter DEMO Watermarks*******

conditions » : « Pense-t-on qu'après avoir détruit la féodalité et vaincu les rois, la démocratie reculera devant les bourgeois et les riches ? », écrit-il dans l'introduction de la première *Démocratie*.

Au lendemain du changement de régime, la question se pose de son avenir personnel. Tandis que ses oncles Chateaubriand et Rosanbo renoncent à leurs titres de pair, que son cousin Kergorlay démissionne de l'armée et qu'Hervé de Tocqueville, nommé par Charles X, se voit retirer son siège à la Chambre haute, Alexis prend une décision difficile. Conserver son poste à Versailles lui impose, comme à tout fonctionnaire, de prêter serment au nouveau régime. Sur les conseils pragmatiques de son père, de son frère aîné et de Gustave de Beaumont, il s'exécute. C'est une déchirure personnelle mais une nécessité collective, explique-t-il le 17 août, le lendemain de la prestation de serment, qui lui semble alors compter « au nombre des plus malheureux jours de [s]a vie » : « Tout l'orgueil que j'ai reçu en partage se révolte en moi, et cependant je n'ai pas manqué à mon devoir ; j'ai même fait ce que je devais à mon pays qui ne peut trouver son salut que dans la domination qui s'élève en nous sauvant de l'anarchie. » Le poids du passé est terrible : c'est celui de 1793 et de la Terreur républicaine, de la guerre intérieure et de la guerre extérieure ; c'est aussi celui de l'occupation étrangère qui a suivi l'Empire : « L'amour de l'indépendance de notre cher pays, de sa grandeur au dehors est le seul sentiment qui fasse encore vibrer mon âme […] La pensée de donner un coup de sabre pour la France, si les étrangers voulaient une troisième fois envahir son territoire, est la seule qui me réveille au milieu du dégoût qui m'environne », écrit-il à son ami Charles Stöffels le 26 août 1830. Le ralliement à la monarchie de Juillet est amèrement rationnel : « Si Louis-Philippe était renversé, poursuit-il, ce ne serait pas au profit de Henri V, mais de la République et de l'anarchie. Ceux qui aiment leur pays doivent se rallier franchement au nouveau pouvoir qui s'élève, puisque seul maintenant il peut sauver la France d'elle-même. Je méprise le nouveau roi, je crois son droit au trône

******ebook converter DEMO Watermarks*******

plus que douteux, et cependant je le soutiendrai avec plus de fermeté, je le pense, que ceux qui lui ont aplani les voies et qui ne tarderont pas à être ses maîtres ou ses ennemis. »

Les dix-huit années du règne de Louis-Philippe ne feront que confirmer son mépris, très aristocratique. En 1856, huit ans après sa chute, le portrait qu'il brosse du « roi des Français » dans le premier chapitre de *L'Ancien Régime et la Révolution* est significatif. S'il n'en fait pas un « filou », « escamoteur de couronne » à la manière de son oncle Chateaubriand, il y décrit un auxiliaire de la bourgeoisie, flattant les penchants d'une société « énervée » par son appétit de jouissances ; au point d'avoir été, dans son histoire, « l'accident qui rendit la maladie mortelle » :

> Son esprit était distingué, mais resserré et gêné par le peu de hauteur et d'étendue de son âme. Éclairé, fin, souple et tenace ; tourné seulement vers l'utile et rempli d'un mépris si profond pour la vérité et d'une si grande incrédulité dans la vertu que ses lumières en étaient obscurcies, et que non seulement il ne voyait pas la beauté que montrent toujours le vrai et l'honnête, mais qu'il ne comprenait plus l'utilité qu'ils ont souvent ; connaissant profondément les hommes mais par leurs vices seulement ; incrédule en matière de religion comme le XVIII^e^ siècle et sceptique en politique comme le XIX^e^ ; sans croyance lui-même ; n'ayant nulle foi dans celle des autres ; aussi naturellement amateur du pouvoir et des courtisans malhonnêtes que s'il fût né réellement sur le trône ; d'une ambition qui n'était bornée que par la prudence, qui jamais ne se rassasiait ni ne s'emportait et qui toujours se tenait près de terre.

******ebook converter DEMO Watermarks*******

L’« homme du pays » en temps démocratique

C’est dans ce cadre incertain que se fixent les idées de Tocqueville. « J’ai pour les institutions démocratiques un goût de tête, mais je suis aristocratique par instinct », note-t-il autour de 1841. Sans doute faut-il se méfier de cette formule, mais le fait est qu’elle souligne une vraie dualité interne, entée sur une expérience familiale qui, toute sa vie, nourrit chez lui une « haine » de « la démagogie, [de] l’action désordonnée des masses, [de] leur intervention violente et mal éclairée dans les affaires, [des] passions envieuses des basses classes, [des] tendances irréligieuses ». Certains de ses choix personnels, comme son mariage ou nombre de ses amitiés de l’âge adulte, révèlent une sensibilité devenue à bien des égards démocratique. D’autres manifestent la persistance de la mémoire aristocratique, comme son attachement respectueux à sa famille et à ses traditions. En 1840, dans la seconde *Démocratie en Amérique*, une part de sa réflexion s’appliquera d’ailleurs à penser les combinaisons possibles, en régime égalitaire, entre les valeurs aristocratiques et les valeurs démocratiques, afin de maintenir l’équilibre, la liberté et la justice au sein d’une société passant dans le désordre d’un modèle à l’autre : tout en reconnaissant que « l’aristocratie n’existe plus désormais que dans l’histoire », il s’agira pour lui d’« apprendre à “moraliser” la démocratie en recourant à l’esprit de certaines qualités anciennes ».

« Le grand mérite de Tocqueville était d’avoir fait ses opinions lui-même », racontera dans ses *Mémoires* l’un de ses amis libéraux, Charles de Rémusat. « Élevé dans le giron du royalisme contre-révolutionnaire, il avait secoué le joug uniquement en observant son temps. Il était ainsi devenu non seulement libéral, mais démocrate, je veux dire convaincu que le monde allait appartenir à la démocratie ; c’était une grande preuve de force et d’indépendance d’esprit pour un arrière-petit-fils de Malesherbes. » Il en est

******ebook converter DEMO Watermarks*******

allé, de fait, chez lui, depuis son adolescence, d'une véritable conversion intellectuelle – et, comme l'explique Françoise Mélonio, « son retard sociologique devint de l'avance théorique ». Il s'est tôt approprié les idées d'héritage et de tradition pour parvenir à construire progressivement ce concept d'égalité, pivot de sa pensée, à partir duquel il a pu concevoir l'irréductible et nécessaire mouvement démocratique de l'histoire contemporaine. Ainsi, avec une clairvoyance et une honnêteté aussi audacieuses et intraitables l'une que l'autre, avec le souci d'« être sincère avec la démocratie », il s'est mis en état d'en comprendre les modes de fonctionnement, d'avertir des risques dans ses œuvres tout en s'y engageant, par l'action politique.

Lorsqu'il mène à Tocqueville une vie de châtelain qui visite les malades et qui, chaque semaine, fait pétrir le pain des pauvres, Alexis est bien conscient que, tout secourable qu'il se montre, les temps ont changé à jamais. C'est, il le sait pertinemment, par le biais de ses mandats électifs, qu'il aura, à partir de 1839, exercé une véritable influence sur son « pays ». Quand il reconnaît y jouir d'une considération de famille, il la renvoie à un passé révolu : elle est attachée au « souvenir de [s]a grand-mère qui, restée veuve fort jeune, a habité [le château], il y a cinquante ans, et dont la mémoire y est encore vive », comme il le raconte en juin 1837 à Pierre-Paul Royer-Collard, son aîné à la Chambre, grande figure parlementaire de la Restauration, avec lequel il va partager, des années durant, dans une correspondance suivie, un héritage doctrinal profondément libéral – malgré des divergences idéologiques dans les années 1840 et surtout un tournant dans sa propre pensée, il dira, à sa mort en 1845, l'avoir considéré « presque comme un père » : « Ce que j'ai jamais entendu dire de plus amer sur les vices de l'Ancien Régime, sur les folies et les ridicules des émigrés ou des ultras, c'est lui qui l'a dit, confiera-t-il en 1858. Mais fallait-il peindre la violence des goûts tyranniques, les passions désordonnées, les

******ebook converter DEMO Watermarks*******

folies sanguinaires et l'intolérance de ce qu'il appelait l'esprit révolutionnaire : c'était Tacite ».

Pour le temps présent, Tocqueville refuse tout ce qui peut ressembler à des marques extérieures de privilège, intensément conscient de ce qu'imposent les temps démocratiques. Deux épisodes sont à cet égard significatifs. Quasiment concomitants, ils n'interviennent pas à n'importe quel moment puisqu'ils se déroulent lorsque Tocqueville, candidat puis élu à l'Assemblée constituante, veut participer aux travaux préparatoires à la formation d'une deuxième république pour « vaincre la démagogie [socialiste] par la démocratie », selon une formule des *Souvenirs* (II, 5). Au début de 1849, un incident soulève l'indignation de celui pour qui préséances et titres aristocratiques sont définitivement obsolètes – il ne portera pas celui de comte, transmis par son père. Par tradition, sinon par piété, il a l'habitude d'assister à la messe dominicale sur le banc des châtelains situé dans le chœur de l'église. On raconte qu'il s'y fait encenser à part. « Pensez-vous, réagit-il à cette rumeur, dans une lettre à Clamorgam, son ami et agent électoral, qu'après m'être associé par la parole au grand mouvement qui égalise les hommes, j'aille réclamer le droit exclusif de me pavaner entre le bedeau et le chantre et de me faire enfumer comme un renard dans son terrier ? »

Preuve de la valeur symbolique du second épisode, antérieur d'un peu plus de dix mois, Alexis l'a raconté dans ses *Souvenirs* (II, 4). Nous sommes le jour de l'élection de la Constituante, le 24 avril 1848. Dans son département, il accomplit son devoir citoyen. Comme tous les électeurs de son village, pour aller voter, il s'aligne à la place que, dans l'ordre alphabétique, son nom lui assigne conformément aux principes démocratiques égalitaires qui excluent les rangs hiérarchiques d'Ancien Régime :

******ebook converter DEMO Watermarks*******

> La population m'avait toujours été bienveillante, mais je la trouvai cette fois affectueuse et jamais je ne fus entouré de plus de respect […]. Nous devions aller voter ensemble au bourg de Saint-Pierre [le chef-lieu de canton], éloigné d'une lieue de notre village. Le matin de l'élection, tous les électeurs, c'est-à-dire toute la population mâle au-dessus de vingt ans, se réunirent devant l'église. Tous ces hommes se mirent à la file deux par deux suivant l'ordre alphabétique ; je voulus marcher au rang que m'assignait mon nom ; car je savais que dans [les] pays et dans les temps démocratiques, il faut se faire mettre à la tête du peuple et ne pas s'y mettre soi-même. Au bout de la longue file venaient sur des chevaux de bât ou dans des charrettes, des infirmes ou des malades qui avaient voulu nous suivre. Nous ne laissions derrière nous que les enfants et les femmes ; nous étions en tout cent soixante-dix.

Arrivés sur place, « tous les votes furent donnés en même temps et j'ai lieu de penser qu'ils le furent presque tous au même candidat ». « On vous a tous porté dans notre poche », lui aurait confirmé l'un des paysans à l'issue du scrutin, le premier au suffrage universel depuis 1792. Les neuf dixièmes des voix exprimées dans le département venaient de se porter sur son nom.

Un mois plus tôt, à Cherbourg, où il s'était rendu malgré son peu de goût pour les banquets électoraux et leur « politique du verre à la main », il avait improvisé un discours remarqué qui avait confirmé dans les esprits l'autorité qu'il exerçait sur ce « pays » – député de Valognes à l'assemblée législative depuis 1839, conseiller général de la Manche depuis 1842, il est de fait parvenu à construire en neuf ans l'image d'un « notable rebaptisé par les principes de 1789 », selon l'expression d'André Jardin, l'un de ses meilleurs biographes. À la hauteur des défis de ce deuxième moment républicain de l'histoire nationale, une profonde émotion l'étreint chez lui,

******ebook converter DEMO Watermarks*******

dans son château, le soir même. L'élan de soutien qu'il a observé et son propre lyrisme démocratique, inhabituel, lui font mesurer ce qui est en jeu au sortir d'une monarchie constitutionnelle qui, dans ses dernières années, a exacerbé une forme primitive d'antiparlementarisme dénonçant, sur fond de crise sociale et de scandales politico-financiers, la dissolution de la volonté générale ou l'illégitimité de l'autorité des représentants. La relativité contingente, la labilité et la caducité propres au mandat représentatif viennent ainsi donner un sens particulier à l'acclamation de son nom dans ces temps démocratiques d'élection républicaine, c'est-à-dire dans ces temps de mobilité et non plus de tradition, de représentation et non plus de protection, d'abstraction des rapports et non plus de personnalisation des liens.

> Quand je me suis trouvé en face de ce lieu, le seul qui me soit cher dans ce monde, écrit-il à sa femme, je me suis senti un serrement de cœur extraordinaire et (ce que je n'oserai dire qu'à toi), j'ai pleuré comme un enfant… […] je suis tout à la fois effrayé et attendri en voyant l'espoir que toute cette population met en moi qui ne peux guère cependant sur sa destinée. Il semble que je tienne dans mes poches tout leur avenir ; et pourtant qui ne peut rien aujourd'hui pour l'avenir de personne dans ce grand jeu de hasard que joue la France ?

À l'avènement de la II^e^ République, Tocqueville est bel et bien un homme politique moderne, conscient des particularités comme des fragilités du système représentatif qui fait la base constitutionnelle de la démocratie telle que la France tente chaotiquement de l'expérimenter depuis soixante-neuf ans. Et c'est ainsi qu'au moment où un Guizot vaincu se retire de la scène politique en publiant son amertume dans un opuscule crépusculaire,

******ebook converter DEMO Watermarks*******

De la démocratie en 1848, qui renvoie un écho critique à l'œuvre de Tocqueville, celui-ci s'engage dans le travail de constituant.

Marie ou le choix d'un mariage d'inclination

Cette évolution personnelle, on en trouve une trace beaucoup plus précoce, et au moins aussi significative, sur le plan le plus intime qui soit : le choix de celle qui deviendra son épouse.

C'est autour de Noël 1828, à Versailles, que Tocqueville a entamé une liaison qui va le conduire au coup d'« audace » d'un mariage d'amour, sept ans plus tard, avec une femme absolument étrangère à son milieu. Non loin de la pièce d'eau des Suisses, rue d'Anjou, habite en effet une « voisine » anglaise, Marie Mottley, qui d'emblée le séduit par « le caractère le plus franc, le plus ouvert et le plus exempt de petites passions qu'[il] ai[t] jamais vu à une femme », comme il la décrit dans une lettre à Beaumont. « Il y a chez elle une vivacité de premiers mouvements et une bonté de cœur qui vous attachent malgré vous, poursuit-il. C'est tout à fait un être original et unique dans son espèce. Ajoutez à cela qu'elle est fort jolie, ce dont je n'étais pas sûr il n'y a pas longtemps, mais ce dont je suis certain depuis que mon frère me l'a dit. »

Marie Mottley est son aînée de six ans. Elle est née le 20 août 1799, au sud-est de l'Angleterre, dans une petite ville qui jouxte le port de Portsmouth. Issue d'une famille nombreuse de treize enfants, elle vit à Versailles avec sa tante depuis la fin de l'Empire et la mort de son oncle, qui s'était chargé de l'élever. De fortune modeste, elle est de condition bourgeoise. Son grand-père était libraire-imprimeur dans le Hampshire ; son père, chargé d'intendance dans des hôpitaux. Elle n'en est pas moins

******ebook converter DEMO Watermarks*******

cultivée, parle l'allemand et l'italien et saura fort bien s'entendre avec plusieurs des proches d'Alexis, comme Beaumont ou l'économiste William Nassau Senior. Mal acceptée par ses belles-sœurs, par Édouard ou Kergorlay, elle comptera un soutien dans la personne d'Hervé de Tocqueville, qui jouera un rôle dans l'arrangement du mariage, le 26 octobre 1835, dans l'aristocratique paroisse parisienne de Saint-Thomas-d'Aquin.

On ne sait en fait que peu de choses de Marie. Restent deux portraits et les quelque deux cents lettres que lui a écrites Alexis, empreintes d'un amour profond. Sa mémoire a pâti de l'animosité de sa belle-famille, relayée par certains des premiers biographes de son époux, qui n'ont pas hésité à lui attribuer mauvaise mine, dents jaunes et caractère aussi pingre que revêche. Alexis a pourtant exprimé la force de l'attachement qu'il éprouvait pour celle qu'il disait son « âme sœur » et à qui il a confié les clefs du château ancestral. Les lettres disent tôt la nature de sa passion, aussi impulsive que raisonnée :

> Je t'aime comme je n'ai jamais aimé de ma vie. Ma raison et mon cœur sont d'accord en t'adorant. Mon amour n'a pas été surpris ; tu l'as gagné peu à peu en te découvrant chaque jour davantage à moi. Tu l'as conquis, tu le possèdes tout entier ; tu règnes maintenant en maîtresse absolue sur mon âme. Je t'aime comme on n'aime point à seize ans, et je sens cependant en pensant à toi, à toutes les passions généreuses, tous ces nobles instincts, le détachement absolu de soi-même qui d'ordinaire n'accompagnent l'amour qu'à cet âge.

Lorsqu'il rencontre Marie, Tocqueville n'en est pourtant pas à ses débuts dans la carrière amoureuse. À Metz, des amours ancillaires auraient même donné naissance à une petite Louise Charlotte, dont son père s'est occupé. Initiée dans la même ville, une passion pour la fille de l'archiviste

******ebook converter DEMO Watermarks*******

de la préfecture a duré de 1822 à 1826. Mais c'est Marie, qui, au fil des années, est devenue « le port après les agitations de chaque jour ; le côté de l'horizon qui est toujours clair, quels que soient les nuages qui couvrent le reste », comme il le lui écrit en 1834.

À cette époque, les deux amants sont pourtant inquiets de leur avenir commun. Alors qu'Alexis s'embarque pour son second voyage en Angleterre au printemps 1835, Marie, brisée et malade, s'enfuit sans laisser d'adresse pour Boulogne-sur-Mer. Hervé de Tocqueville, faisant fi des préjugés sociaux, s'entremet et montre cette « préoccupation incessante et délicate de tout ce qui pouvait toucher ses fils » qu'Alexis lui reconnaîtra plus tard. Lui qui suit avec l'autorité de sa bienveillance l'évolution idéologique de son fils est sans doute également soucieux de la santé nerveuse de celui qu'il sait enclin à de violentes crises dépressives. De Londres, Alexis se décide à interrompre son séjour, à la mi-juin, pour prouver à Marie « combien il l'aime ». Le mariage aura lieu à son retour. Jamais Alexis ne regrettera ce que certains des siens lui ont présenté comme une mésalliance : « Il n'est pas de jour, écrit-il à Kergorlay, où je ne voie l'impossibilité absolue où j'étais de faire autrement et […] où je ne m'applaudisse d'avoir suivi mon instinct en dépit des obstacles. »

Il aura mesuré posément et avec lucidité la hauteur et le nombre de ces « obstacles » : Marie n'a ni fortune, ni naissance, et son âge obère la possibilité de la maternité. Pourtant le choix est sans équivoque, comme il l'explique à Camille d'Orglandes :

> Je pensai que j'étais un *loup-garou* qui n'aimait pas le grand monde ; je songeai que j'avais des goûts très simples et fort casaniers ; je réfléchis que je n'avais jamais pu concevoir que deux genres de vie, les voyages lointains ou le coin du feu ; je calculai enfin qu'avec mes habitudes et ma manière de penser je ne

******ebook converter DEMO Watermarks*******

> rencontrerais jamais rien qui pût servir d'équivalent à une femme qui me plairait et qu'une femme qui plaît n'est pas chose commune.

Même si Alexis va aimer Marie « inexprimablement », ce sera « souvent d'une manière bien singulière et bien bizarre » selon ses propres termes ; et la vie commune ne sera pas toujours facile – son caractère spleenétique et parfois injustement grondeur, comme il sait s'en excuser, nécessitera sans aucun doute bien de la patience.

Malgré la passion charnelle qui les réunit et pénètre de son souvenir les nuits solitaires qu'il passe à Paris pendant les sessions parlementaires, Alexis ne résiste pas à un tempérament qu'il reconnaît très ardent. Lui qui s'est livré pendant ses années de jeunesse à ce qu'il appelle « une vie tant soit peu aventureuse et désordonnée », s'interroge en 1843 : « Comment parviendrais-je à arrêter cette espèce de bouillonnement du sang que l'approche d'une femme quelle qu'elle soit me cause, comme il y a vingt ans ? » À Marie qui lui reproche ces ardeurs mal placées, il rétorque la différence entre « l'infidélité des mauvaises habitudes et l'infidélité du cœur ». En somme, il a les mœurs des hommes d'un siècle où le recours à la prostitution, de celle des pierreuses à celle des demi-mondaines, est une part ordinaire de la vie masculine.

Pour autant, Alexis est sincèrement malheureux de causer la moindre tristesse à celle qui « a fini par se loger dans tous les petits coins de son âme à ce point qu'elle se sent souffrante quand elle souffre elle-même ». Après treize ans de mariage, les lettres d'amour qu'il lui écrit restent, par-delà les disputes, les froissements et les réconciliations, pénétrées de la même ferveur :

> Il faut que je te répète de nouveau que je t'aime du plus profond de mon cœur. […] Car tu es ma consolation, mon appui, ma seule amie sur la terre ; quand je dis ma « seule » amie, je ne dis pas assez, je

******ebook converter DEMO Watermarks*******

> voudrais trouver un mot qui voulût dire cette tendresse, ce dévouement, cette délicatesse qu'on ne trouve que dans une amie, et ce courage, cette raison ferme et ce bon conseil qu'un ami seul à ce qu'on prétend peut présenter.

Pour avoir ainsi parié sur les bienfaits de l'abolition des barrières sociales et introduit une forme de démocratie au sein d'une famille qui y était peu préparée, Tocqueville aura lié sa vie à « la femme qui lui convenait le mieux ». Il se félicitera régulièrement de sa solidité, toujours secourable, dans les temps difficiles d'un siècle et d'un caractère tourmentés : « Tu ne peux te figurer, expliquera-t-il à Eugène Stöffels, son ami de collège messin, ce qu'elle est en temps de crise. Cette femme si douce devient alors ferme et énergique. Elle veille autour de moi sans que je m'en aperçoive. Elle adoucit, calme, fortifie mon âme au milieu des agitations qui la laissent sereine. »

******ebook converter DEMO Watermarks*******

IV.

LE VOYAGEUR

******ebook converter DEMO Watermarks*******

L’Amérique

Prêter serment à la monarchie de Juillet ne règle aucune des questions que se pose Tocqueville. Dès avant la révolution, le virage absolutiste de Charles X lui avait suggéré le voyage : « Dans le mouvement réactionnaire qui nous emporte, je serai renvoyé et placé de manière à ce que le dégoût me force de me retirer, quelle que soit ma résolution de rester », analyse-t-il dans une lettre à son ami de lycée Charles Stöffels. Et il poursuit : « Au milieu de tout cela […], je ressens avec un plaisir inexprimable que je n’ai ni femme ni enfants pour me planter comme un arbre dans un lieu plutôt que dans un autre. Aussi si je suis obligé de quitter ma carrière, et si rien ne me retient forcément en France, je suis décidé à fuir l’oisiveté de la vie privée et à reprendre pendant quelques années l’existence agitée du voyageur. Voilà longtemps que j’ai le plus grand désir de visiter l’Amérique du Nord. J’irai voir là ce qu’est une grande République. »

L’avènement de Louis-Philippe confirme la pertinence d’un tel éloignement. L’idée de prendre du recul, de se donner du temps et des moyens pour « sortir de la foule » s’affermit de mois en mois :

> À présent, calcule-t-il en octobre 1830, supposez que, sans cesser d’être magistrat et de faire courir mes droits d’ancienneté, je passe en Amérique ; quinze mois s’écoulent. Les partis se dessinent en

******ebook converter DEMO Watermarks*******

> France ; on voit clairement quel est celui qui est incompatible avec la grandeur et la tranquillité de son pays ; on revient donc avec une opinion nette et prononcée et libre de tout engagement avec qui que ce soit au monde. Les connaissances que vous avez acquises chez un peuple si célèbre achèvent de vous faire sortir de la foule. Vous savez ce que c'est au juste qu'une vaste république, pourquoi elle est praticable ici, impraticable là. Tous les points d'administration publique ont été successivement examinés. Vous vous sentez certes, en rentrant une force que vous n'aviez pas en sortant. Si le moment est favorable, une publication quelconque peut avertir le public de votre existence et fixer sur vous l'attention des partis.

Partir, c'est donc interrompre une carrière dont la médiocrité n'a d'égale que l'ennui qu'elle inspire. C'est aussi un moyen de se faire un nom pour se forger un destin politique. Et ce, par une enquête sur l'organisation de la société française – ce type de missions, ministérielles ou parlementaires, depuis le développement des sciences sociales au début du siècle précédent, va se multiplier et constituer un bon outil de carrière : le philosophe Victor Cousin, au même moment, part en Prusse préparer un rapport sur l'instruction publique qui inspirera la loi Guizot de 1833 et lui vaudra le ministère en 1840. Or, l'Amérique, pour le sujet qui va occuper Tocqueville, est le meilleur terrain qui soit : outre la fascination qu'elle exerce sur les esprits, l'éloignement géographique s'y conjugue à une distance historique et socio-culturelle propice à une réflexion fondée, comme il se doit dans ce type de travaux, sur une mise en perspective comparatiste.

Aux yeux de Tocqueville, l'Amérique est la terre des possibles, à bien des égards. C'est sans doute tout d'abord une idée familière, l'une de celles qu'il hérite d'une sociabilité baignée au siècle précédent dans l'enthousiasme des idéaux suscités par la guerre d'indépendance des

******ebook converter DEMO Watermarks*******

Insurgents américains contre la Grande-Bretagne. On y retrouve Malesherbes, qui avait encouragé Chateaubriand à partir en 1791. Par les Lamoignon, l'illustre arrière-grand-père était aussi l'oncle du marquis de La Luzerne, ministre de Louis XVI en Amérique, puis premier ambassadeur de France aux États-Unis. Chez les Tocqueville, par la suite, se côtoient des hommes attachés à la patrie de Washington, comme le baron Hyde de Neuville, lui aussi ambassadeur aux États-Unis entre 1816 et 1821 ; ou comme le futur cardinal de Cheverus, qui, missionnaire en Amérique dès 1795, avait été archevêque de Boston entre 1808 et 1823. Et il en est de même du côté de Gustave de Beaumont, qui va participer à l'aventure : La Fayette, le « héros des deux mondes », est un cousin, dont il épousera la petite-fille, Clémentine.

Analyser les conditions d'existence et de fonctionnement de cette « vaste république », c'est méditer un choix idéologique d'envergure. C'est en effet reconnaître la réalité du processus de transformation dans lequel la France est engagée – Tocqueville, qui l'a pourtant envisagé en 1824, ne part significativement pas en Angleterre sur la piste d'une monarchie parlementaire conforme aux modèles des libéraux doctrinaires. Faire ce voyage, c'est donc rompre avec la pensée dominante libérale. C'est rompre avec le conformisme des milieux légitimistes qui ne voient alors en l'Amérique que des mœurs frustes et un mode de gouvernement « en enfance ». C'est, sans y adhérer a priori, accepter d'interroger l'enthousiasme républicain qui fait des États-Unis une nation de précurseurs.

Choisir l'Amérique, c'est bien percevoir comment, sur des terres certes différentes et au fil d'une histoire certes originale, bien que liée à celles de l'Angleterre et de la France, elle offre un exemple contemporain de démocratie en développement. Depuis la Déclaration d'indépendance qui, en 1776, a proclamé l'égalité civile et politique et après l'adoption, onze ans plus tard, de la Constitution fédérale qui a définitivement associé

******ebook converter DEMO Watermarks*******

souveraineté populaire et régime républicain, de profondes mutations économiques et sociales n'ont cessé de transformer la jeune nation dirigée entre 1789 et 1797 par George Washington. Le modeste héros de l'indépendance est devenu le symbole d'une démocratie nouvelle conforme à l'esprit des temps, le type fascinant du grand homme moderne. Dès 1827, Chateaubriand en brosse le portrait dans son *Voyage en Amérique*. À partir de ses souvenirs du premier président américain « dans sa petite maison de Philadelphie », selon une formule des *Mémoires d'Outre-Tombe*, il en fait l'anti-Bonaparte : « Tous deux sortirent du sein de la démocratie : nés tous deux de la liberté, le premier lui fut fidèle, le second la trahit » ; et c'est pourquoi « la république de [l'un] subsiste ; l'empire de [l'autre] est détruit. »

Il est vrai que ni l'idée de démocratie, située à l'articulation du politique et du psychosociologique, ni celle de république ne sont encore stables à cette époque. La première est encore toute figée, par l'imaginaire scolaire, dans les « magnanimités de collège » qui, selon l'expression d'Alfred de Vigny, l'adossent aux exemples d'Athènes, de Rome ou de Sparte – en contrepoint desquels Benjamin Constant, en 1819, définira « la liberté des anciens » pour en montrer l'obsolescence et revendiquer celle des « modernes », adaptée aux conditions sociopolitiques de la société postrévolutionnaire. Quant à l'idée de république, elle suscite dans l'imaginaire contemporain les pires représentations : le souvenir sanglant de la Révolution la confond tantôt avec l'anarchie, tantôt avec la tyrannie jacobine ou le despotisme napoléonien qui en est sorti.

D'une certaine manière, partir vers le Nouveau Monde a consisté pour Tocqueville à suivre le conseil de Chateaubriand lorsque celui-ci, en 1827, invite ses lecteurs à renouveler l'exploration des États-Unis pour comprendre ce qu'il est advenu d'« une république d'un genre inconnu jusqu'alors, annonçant un changement dans l'esprit humain et dans l'ordre politique ». Tocqueville avait pu se montrer critique à l'égard de son oncle,

******ebook converter DEMO Watermarks*******

il n'en était pas moins l'un de ses lecteurs attentifs, appartenant à une génération qui, tout entière « chateaubrianisée », disait l'historienne Marie d'Agoult (1805-1876), ne pouvait échapper à « l'Enchanteur ». S'il n'était pas question pour lui d'en faire son modèle littéraire, comme c'était le cas par exemple de Hugo qui eût, dit-on, voulu « être Chateaubriand ou rien », il devait bien reconnaître la pertinence de ses intuitions. La république représentative moderne qui se développait aux États-Unis pouvait ainsi, à certaines conditions, dessiner un horizon plus cohérent avec la dynamique sociopolitique française que le type de monarchie auquel il avait tenu jusque-là. Dès le début du voyage, il allait confier à son ami Ernest de Chabrol son étonnement devant « une société formée de toutes les nations du monde », et dont le premier lien social est l'intérêt individuel alors que « le principe des républiques anciennes était le sacrifice […] au bien général » : « Nous sommes bien loin des républiques anciennes, il le faut avouer, et pourtant ce peuple-ci est républicain et je ne doute pas qu'il le soit longtemps encore. Et la république est pour lui le meilleur des gouvernements. » Et ceci, allait-il découvrir, parce que le peuple américain « a de la république jusque dans la moelle des os » :

> Nous autres Européens, nous croyons faire des républiques en organisant une grande assemblée politique, écrit-il en septembre 1831. La république au contraire est celui de tous les gouvernements qui résulte le plus de tout l'ensemble de la société. Voyez ce pays-ci ! La république est partout, dans les rues comme dans le Congrès. Qu'un objet embarrasse la voie publique, les voisins s'établiront sur-le-champ en corps délibérant ; ils nommeront une commission et remédieront au mal par leur force collective sagement dirigée. Qu'une cérémonie publique, un banquet ait lieu, vous verrez de même une réunion, une délibération,

******ebook converter DEMO Watermarks*******

et un pouvoir exécutif qui en surgira. L'idée d'une autorité préexistante à celle des intéressés n'existe dans la tête de personne.

Une justification officielle est donc trouvée à ce projet de voyage auquel souscrit Beaumont, en proie aux mêmes questionnements professionnels que son ami. Le « prétexte non politique mais qui [les] fera regarder comme méritant particulièrement l'intérêt du gouvernement » sera une enquête sur le système pénitentiaire américain, ses principes et ses mises en pratique. Les deux jeunes juristes réunissent sans difficulté une documentation, ayant l'occasion de visiter des prisons dans la préfecture de la Seine-et-Oise. Le système carcéral français, entre promiscuités et récidives endémiques, jouit d'une sinistre réputation qu'incarneront bientôt en littérature le pauvre Claude Gueux de Hugo et le terrible Vautrin de Balzac : « dans aucun pays le système pénitentiaire n'est aussi vicieux qu'en France », propre dans ses désordres à « faire gémir la morale et l'humanité », lira-t-on dans le texte final que les deux amis remettront au ministère.

Un premier rapport justifiant la demande d'une mission d'étude de dix-huit mois est donc bientôt rédigé, et transmis fin octobre 1830 au ministre de l'Intérieur. Les différences de coût du système américain, le moindre taux de récidive et la variété des choix en termes de régulation sociale convainquent d'autant plus de l'intérêt de la mission que l'Amérique semble déjà la terre des réformes pénitentiaires. L'avocat libéral Charles Lucas, avec lequel Tocqueville aura l'occasion de ferrailler, vient de publier à ce propos une synthèse en plusieurs volumes, *Du système pénitentiaire en Europe et aux États-Unis*, *ouvrage dédié aux Chambres*, qui lui a valu le célèbre prix Montyon. Il est vrai également que le sujet figure au centre des préoccupations les plus contemporaines. Depuis la prise de la Bastille, cette question a été au cœur des débats sur les formes de la société moderne. La Restauration, piquée de philanthropie, n'a pas été en reste sur ces matières, inséparables de la mise en cause de la peine de mort en faveur de laquelle

******ebook converter DEMO Watermarks*******

Hugo, en 1829, a composé le poignant récit du *Dernier Jour d'un condamné*.

L'ordre de mission est signé en février 1831. Pour être officielle, cette mission n'en est pas pour autant rémunérée : les deux familles viennent en aide aux voyageurs. Ils peuvent alors réunir les quelque soixante-dix lettres de recommandation qui leur permettront d'entrer dans les hautes sphères administratives, politiques et intellectuelles américaines – c'est ainsi que l'illustre romancier Fenimore Cooper, l'auteur du *Dernier des Mohicans* (1826), est averti du séjour des Français par La Fayette en personne. « Nous méditons de grands projets », écrit Beaumont à son père du bateau qui les conduit à Newport.

> Nous verrons l'Amérique ; en visitant ses prisons, nous visiterons ses habitants, ses villes, ses institutions, ses mœurs ; nous connaîtrons le mécanisme de son gouvernement républicain. Ce gouvernement n'est point connu en Europe. On en parle sans cesse, pour en faire de fausses comparaisons avec des pays qui ne lui ressemblent en rien. Ne serait-ce pas un bon livre que celui qui donnerait une idée exacte du peuple américain, exposerait largement son histoire, peindrait à grands traits son caractère, analyserait son état social et rectifierait tant d'opinions qui sont erronées sur ce point ?

Ainsi commence le plus célèbre des voyages d'étude que les deux amis vont entreprendre. Le 2 avril 1831, ils ont embarqué du Havre pour une navigation de cinq semaines – « la solitude du milieu de l'océan a quelque chose de formidable à voir », écrit Alexis à sa mère en lui racontant la traversée. L'émotion a été palpable lors des adieux. Elle va ressurgir dans les longues lettres de voyage que Tocqueville adressera régulièrement aux siens – épistolier fécond et brillant, il écrira souvent, aussi bien du pont

******ebook converter DEMO Watermarks*******

instable d'un bateau que perché dans un arbre au pied duquel Beaumont se sera installé pour dessiner le paysage. Par-delà le chagrin de la séparation, Tocqueville s'emplit ainsi d'un « sentiment de liberté et d'indépendance », « ce grand sentiment de liberté demi-sauvage qu'éprouve l'homme en plein voyage » et qu'il aimera retrouver dans ses différents périples.

Ce voyage d'étude et d'exploration va durer neuf mois et demi. Débarqués à Newport, dans le Rhode Island, le 9 mai 1831, Tocqueville et Beaumont repartiront de New York le 20 février suivant. Leur itinéraire va varier au gré des opportunités et des intempéries. Le parcours allie l'étude studieuse et les mondanités sur la côte Est à des expéditions aventureuses dans l'Ouest puis dans le Sud. On les voit tantôt sauter d'un bateau à vapeur à l'autre sans se soucier de leur plan de voyage, tantôt échouer sur un banc de sable, tantôt marcher trente-cinq kilomètres à pied dans la neige par moins quinze degrés parce que les fleuves Ohio et Mississipi sont exceptionnellement pris par les glaces, tantôt se perdre à cheval la nuit dans la forêt sauvage, tantôt manquer de se noyer dans la rivière Fox, tantôt soigner une pleurésie de Tocqueville dans une glaciale maison de pionniers, tantôt chercher le souvenir d'une lecture d'enfance dans une île du lac Oneida, faire face de nuit à un ours enchaîné, s'effrayer des serpents à sonnettes, chasser des oiseaux multicolores ou montrer à un chef indien leur fusil et lui demander une plume de sa coiffe…

Sur des bateaux à vapeur, en canot, en diligence, en carriole, à cheval ou à pied, ils parcourent de longues distances – 1 600 kilomètres d'une traite en douze jours pour remonter du Sud à la fin du voyage. Ils découvrent une perception nouvelle de l'espace grâce au développement des canaux fluviaux : « On a dans ce pays-ci, pour les distances un mépris incroyable, explique Alexis à sa mère, les immenses fleuves dont nous avons déjà aperçu quelques embouchures et les canaux qu'on a établis pour les faire communiquer permettent des voyages en faisant nuit et jour quatre lieues à

******ebook converter DEMO Watermarks*******

l'heure, le tout dans une superbe maison qui se donne la peine de marcher toute seule sans vous cahoter le moins du monde. »

Après avoir séjourné sept semaines à New York, ils partent vers l'Ouest : ils remontent l'Hudson jusqu'aux Grands Lacs, naviguant vers le nord à travers le futur État du Michigan, jusqu'aux limites des terres colonisées dans le Wisconsin. Après être passés par le Canada, ils prennent la direction de la Nouvelle-Angleterre : ils s'arrêtent dans les villes les plus importantes, à Boston, Philadelphie et Baltimore où ils rencontrent une élite descendant des Fédéralistes qui va les initier à la chose politique américaine. D'octobre 1831 à février 1832, ils descendent vers le sud jusqu'à la Nouvelle Orléans.

Le voyage d'étude proprement dit se déroule essentiellement à New York et dans la Nouvelle Angleterre, sur la côte Est. Les deux périples, l'un vers les Indiens, l'autre, vers l'Amérique esclavagiste, leur offrent surtout une image de la diversité d'un pays « extraordinaire », selon l'expression de la *Démocratie* : diversité raciale qui a tout pour inquiéter les deux amis, indignés par le sort des Indiens, révoltés par celui des Noirs ; diversité politique aussi puisque la démocratie « heureuse » de la côte Est se voit opposer la démocratie « sans limite » des pionniers de l'Ouest, que promeut, depuis son élection en 1829, le président Andrew Jackson, homme du peuple et chasseur d'Indiens. C'est réellement un monde original, changeant et composite qui s'étend sous leurs yeux : « les idées, les impressions, les visages se succèdent avec une inexprimable rapidité », note Alexis. « Heureusement, explique-t-il à son père, nous ne sommes pas gens à système ».

Les deux amis ont un triple but. Il s'agit d'abord, bien entendu, d'accomplir leur mission officielle, pour laquelle ils envoient régulièrement des rapports d'étape. Se donnant « à cœur joie du système pénitentiaire », jusqu'à « en avoir cent pieds par-dessus tête », ils visitent consciencieusement les prisons. Ils séjournent ainsi une semaine à Sing-

******ebook converter DEMO Watermarks*******

Sing où, sur les bords de l'Hudson, près de neuf cents prisonniers, sous la garde de moins d'une trentaine de gardiens armés, travaillent en silence le jour et sont à l'isolement la nuit. Dans la prison de Cherry Hill, ils découvrent comment l'isolement complet, pensé selon un modèle monacal influencé par la philanthropie des *quakers*, est censé favoriser la réflexion et partant la réforme intérieure des prisonniers. L'enquête est facile et fait apparaître l'absence de centralisation organisatrice : « Tous les bureaux comme tous les registres nous ont été ouverts, mais quant au gouvernement nous le cherchons encore. Il n'existe véritablement point. Il ne s'occupe que de ce qui a un rapport à l'ensemble de l'État, les localités arrangeant à elles toutes seules leurs affaires. C'est ainsi qu'ils ont rendu la république praticable. » Alexis se félicite : « Nous faisons sur les prisons un travail énorme. Sera-t-il utile ? Je l'ignore, mais je me flatte qu'il sera complet. » Les salons eux-mêmes bruissent du sujet de leur enquête, annoncée dès leur arrivée dans les journaux :

> Le fait est qu'il faut exactement une loupe pour nous apercevoir en France ; mais ces gens-ci nous considèrent avec un télescope […]. Aux États-Unis, on n'a ni guerres, ni pestes, ni littérature, ni éloquence, ni révolution, ni beaux-arts, peu de grands crimes, rien de ce qui réveille l'attention en Europe ; on jouit ici du plus insipide bonheur qu'on puisse imaginer ; […] on regarde l'exécution d'une belle prison comme la pyramide de Chéops, ni plus ni moins ; et par contrecoup, nous qui passons en quelque sorte pour le système pénitentiaire fait homme, quand on nous place à côté de la pyramide, nous sommes des espèces de géants. […] Dans toutes les sociétés où nous allons, la maîtresse de maison ou sa fille, à côté de laquelle on a bien soin de placer l'un de nous, croirait manquer de savoir-vivre si elle ne commençait pas par nous parler de pendus ou de verrous.

******ebook converter DEMO Watermarks*******

Dès leur départ, ce qui intéresse les deux voyageurs, c'est aussi l'étude de « tous les ressorts de cette vaste société américaine ». De fait, explique Alexis à son cousin Le Peletier au début du mois de juin, « tout en travaillant le système pénitentiaire américain, vous pouvez croire […] que nous jetons un regard de curiosité sur une multitude d'autres objets qui nous entourent ». Tout, jusque dans les plus simples manières américaines, est digne d'être observé pour « connaître le pays ». Dans la correspondance ou les notes de voyage, ces observations suscitent de savoureuses scènes de genre, portraits et paysages : Tocqueville décrit les mœurs des femmes, les habitudes alimentaires, la vie quotidienne des colons, les pratiques religieuses ou analyse les systèmes de la décentralisation administrative, de la propriété et des successions, parmi les multiples sujets qui retiennent son attention. Il raconte aussi bien un dîner de cérémonie new-yorkais qu'une soirée dans une *log house* de pionniers, aussi bien la fête nationale du 4 juillet qu'une procession de *quakers*.

Observer ainsi les mœurs, en saisir les origines et les constantes comme Tocqueville apprend à le faire, c'est chercher à comprendre le fait social américain. Il est à cet égard légitime que ses réflexions le portent à la connaissance des lois, à l'apprentissage des institutions et à la compréhension des rouages administratifs, bref à l'analyse de tout ce qui, dans les règles collectives, régit les mœurs individuelles de la même manière que celles-ci façonnent celles-là. Cette initiation au fonctionnement de la démocratie américaine, parallèle à l'observation empirique, se fait lentement, au rythme de nombreuses rencontres – parmi lesquelles celle de Francis Lieber, qui deviendra le premier professeur d'une chaire de sciences politiques à l'université de Columbia ; celle de l'ancien président John Quincy Adams ; celles de Jared Sparks, futur président d'Harvard, ou de John C. Spencer, l'un des rédacteurs de la constitution de l'État de New York. Les conversations sont associées à des lectures formatrices comme celle du *Fédéraliste*, cette série de textes datant de 1788, dans lesquels trois

******ebook converter DEMO Watermarks*******

des « Pères fondateurs » défendent les mérites de la Constitution fédérale adoptée un an plus tôt. À la fin du voyage, les deux amis assistent à des séances à la Chambre des représentants et au Sénat.

À l'étude se joint le pittoresque du voyage d'agrément. Il y a des lieux à ne pas manquer, comme les chutes du Niagara, dont le spectacle semble aux deux voyageurs plus grandiose que ce qu'en avait écrit Chateaubriand. Et puis, « revenir en France sans rapporter dans sa tête son sauvage et sa forêt vierge ! Il ne fallait pas y compter ! » Tocqueville raconte leurs efforts pour y parvenir dans un texte intitulé *Quinze jours dans le désert* :

> Une des choses qui piquaient le plus notre curiosité en venant en Amérique, c'était de parcourir les extrêmes limites de la civilisation européenne et même, si le temps nous le permettait, de visiter quelques-unes de ces tribus indiennes qui ont mieux aimé fuir dans les solitudes les plus sauvages que de se plier à ce que les Blancs appellent les délices de la vie sociale. Mais il est plus difficile qu'on ne croit de rencontrer aujourd'hui le désert.

Le point d'orgue est l'expédition vers le village de Saginaw, avant-poste de la civilisation fondé, dans le Michigan, par un trappeur en 1815. À Detroit, les deux amis ont eu bien de la peine à faire comprendre qu'ils « voulaient la *wilderness* et les sauvages » alors que « tous les Américains voulaient [leur] faire parcourir les plus belles routes et les plus anciens *settlements* ». Ils ont pourtant acheté « des coussins, une boussole, de l'eau-de-vie, du sucre, des munitions » et ils ont loué deux chevaux. A commencé alors une équipée dans la forêt sauvage. Guidés par deux Indiens, ils ont enfin vu « l'intérieur d'une forêt vierge ». L'expérience, radicalement inédite, est quasi mystique : « On dirait que le Créateur a pour un moment détourné sa face et que les forces de la nature sont paralysées », raconte Tocqueville.

******ebook converter DEMO Watermarks*******

Quant à la découverte des Indiens, elle détruit les illusions littéraires. Le spectacle d'une déportation de tribu achève de renvoyer une image terriblement négative du colonisateur américain : « Un peuple antique, le premier et le légitime maître du continent américain, fond chaque jour comme la neige aux rayons du soleil, et disparaît à vue d'œil de la surface de la terre. » Certains des Indiens que Tocqueville et Beaumont croisent, ivres, pieds nus, mal fagotés dans des habits européens, « leur chevelure sale, leur teint cuivre, leur figure extrêmement laide », sont « faibles et dépravés ». Si le pittoresque se rencontre encore, rien ne donne plus matière à l'idéalisation dont le roman de Chateaubriand, *Atala*, avait fourni l'archétype au début du siècle.

En somme, c'est pour partie le fusil à l'épaule, pour partie la plume à la main que les deux amis découvrent l'Amérique. La correspondance et les cahiers de voyage en témoignent et donnent une idée de la façon dont l'aventure et la réflexion s'organisent, se combinent pour « examiner scientifiquement et en détail » la société qui se donne à voir, sous de multiples aspects, plus bigarrés les uns que les autres au fil des expériences : « Chaque jour amène de nouvelles occupations et, si nous nous arrêtons un seul moment, la besogne s'accumule de telle manière qu'il faut renoncer à l'espérance de s'en acquitter jamais. Je ne saurai à quoi m'en tenir sur l'Amérique que lorsque je n'y serai plus ; il faut renoncer à rien approfondir quand on voit tant de choses, une impression chasse celle qui l'a précédée ; à peine reste-t-il quelques idées générales, quelques grands résultats, qui peuvent plus tard faire entendre les détails quand on aura le temps de les étudier. »

Une méthode de travail est mise au point. Il faut, comme l'explique Tocqueville en 1836 à Kergorlay qui part alors en Prusse, « faire causer autant que possible les hommes les uns sur les autres […], écouter tout le monde sans prendre parti pour personne ». Et puis il faut « écrire beaucoup » : « En écrivant, tu vois l'obscurité de tes idées ou de celle des

******ebook converter DEMO Watermarks*******

autres et tu remontes à la source. » Tout est donc soigneusement « écrit », consigné, raconté, annoté. Soucieux de n'oublier aucun détail, Alexis va jusqu'à demander à certains de ses correspondants de conserver les lettres qu'il leur adresse, dont parfois même il recopie certains passages en les rédigeant. Si, parmi ce que Tocqueville a ainsi écrit durant le voyage, deux courts manuscrits, *Quinze jours dans le désert* et *Voyage au lac Oneida*, s'apparentent à des récits de voyage, le reste se compose de notes de travail. L'ensemble est réparti en quatorze cahiers et quelques feuillets. Il est organisé en carnets chronologiques, consacrés principalement aux comptes rendus des entretiens, en cahiers portatifs, pour les impressions prises sur le vif, et en carnets alphabétiques, plus thématiques. Cet ensemble manifeste le souci de rassembler un matériau qui a très vite une double vocation, comme l'a montré Françoise Mélonio. Il y a certes l'enquête sur le système pénitentiaire ; il y a aussi une enquête qui transpose à la question politique les méthodes des enquêtes sociales développées depuis les Lumières.

Quand les lieux s'y prêtent, Tocqueville et Beaumont s'imposent un emploi du temps rigoureux. Alexis décrit pour sa mère celui de New York, dans la pension qu'ils habitent sur Broadway :

> Nous nous levons entre 5 et 6, et nous travaillons jusqu'à 8 ; à 8 heures, la cloche annonce le déjeuner. Tout le monde s'y rend ponctuellement. Après quoi nous sortons pour visiter quelques établissements ou nous aboucher avec quelques hommes intéressants. Nous revenons dîner à 3 heures ; à 5, nous rentrons ordinairement chez nous pour mettre nos notes en ordre jusqu'à 7, heure à laquelle nous allons dans le monde prendre le thé.

À son père, il explique la nature du travail qui le transforme en « machine à examen » :

******ebook converter DEMO Watermarks*******

> Nous sommes obligés de décomposer a priori la société, de rechercher de quels éléments elle se forme chez nous pour pouvoir faire d'utiles questions et ne rien oublier. Cette étude, très difficile, mais pleine d'attraits, nous fait percevoir une foule de détails qui se perdent dans la masse lorsqu'on n'a pas recours à l'analyse, et nous suggère une foule de remarques et d'idées pratiques auxquelles nous n'aurions jamais pensé. Le résultat de ce travail a déjà été une série de questions auxquelles nous sommes sans cesse occupés à répondre. Sachant précisément ce que nous voulons demander, les moindres conversations sont instructives, et nous pouvons dire qu'il n'y a pas d'homme, à quelque échelon qu'il se trouve, qui ne puisse nous apprendre quelque chose.

Ce type d'analyse est naturellement comparatiste. Tocqueville l'explique dans plusieurs lettres : pour comprendre l'Amérique, il faut connaître la France et travailler, comme il le fera dans la *Démocratie en Amérique*, en « partant soit de l'opposition soit de l'analogie de l'une […] pour donner une idée juste et intéressante de l'autre ». Il demande par exemple à son père de lui « décomposer le mot de "décentralisation" » lorsqu'il s'intéresse à « l'administration intérieure de chaque État et ensuite de l'Union tout entière » : « Rien ne me serait plus utile pour juger l'Amérique que de connaître la France. »

La variété des interlocuteurs, la densité de certaines conversations n'ont d'égale que la rapidité avec laquelle le voyage se déroule et que cette méthode tente de pallier : « Nous sommes entraînés, écrit-il à une cousine, par un courant au milieu duquel il est impossible de se fixer un seul instant. Pour un homme aussi distrait que je le suis, cette manière d'observer en courant ne vaut souvent rien ». Le découragement guette : « Je sens que dans ce moment-ci ma tête est un chaos où se place pêle-mêle une foule de notions contradictoires. Je me fatigue à chercher quelques points

******ebook converter DEMO Watermarks*******

parfaitement clairs et concluants, je n'en trouve pas. » Cependant, pour contrecarrer l'éparpillement et la stérilité, leur mode d'interview a fait d'eux les « questionneurs les plus impitoyables » : « Nous n'avons jamais le temps de faire arriver un homme à une idée par un chemin détourné. Il faut saisir à la volée une multitude de choses qui demanderaient un examen détaillé et passer d'un objet à un autre avec une rapidité dont je n'avais point d'idée. Aussi je ne suis pas parfaitement sûr de ne pas devenir fou avant de revenir en France. Le cerveau est ici dans une ébullition perpétuelle. »

Si Tocqueville, comme les commentateurs le soulignent, ne perçoit pas toujours le fond de certaines réalités contemporaines – notamment parce qu'il fraie dans un milieu essentiellement *whig*, libéral –, ses notes sont passionnantes pour ce qu'elles disent de son cheminement intellectuel et idéologique. Même s'il tente de se convaincre que « la république ne réussit qu'aux États-Unis », il y a chez lui un enthousiasme inattendu, et qu'il voudrait pouvoir réfréner, devant l'organisation d'un peuple qui est « un des plus heureux qu'il y ait au monde » :

> Les principes du gouvernement, écrit-il à son cousin, sont si simples, les conséquences s'en déduisent avec une régularité si parfaite, que l'esprit est subjugué et entraîné s'il n'y prend garde. Il faut faire un retour sur soi-même, lutter contre le courant pour apercevoir que ces institutions si simples et si logiques ne sauraient convenir à une grande nation qui a besoin d'un gouvernement intérieur fort et d'une politique extérieure fixe, qu'il n'est pas durable de sa nature, qu'il demande chez le peuple qui se le donne une longue habitude de la liberté, et une masse de vraies lumières qui ne peuvent s'acquérir que rarement et à la longue. Et après qu'on s'est dit tout cela, on en revient encore à dire que c'est cependant une belle chose et qu'il est à regretter que la constitution

******ebook converter DEMO Watermarks*******

morale et physique de l'homme lui défende de l'obtenir partout et pour toujours.

Peu à peu naissent sous sa plume les termes de la réflexion politique qui sont le prélude à la *Démocratie en Amérique*. Effacement de l'État, absence de la « vertu » dont Montesquieu avait fait le ressort des républiques, adaptabilité des individus aux changements, foi en la perfectibilité, rôle de la religion, capacité des classes moyennes à se gouverner et éducation politique, dogme de la souveraineté populaire, principe d'égalité, rapport à la propriété et droit successoral sont parmi les idées qui, les unes après les autres, concourent à expliquer la réussite de cette démocratie du Nouveau Monde. La question essentielle est évidemment de savoir jusqu'où peut se développer ce système démocratique « sans limite », dont les dysfonctionnements possibles sont patents et attisés par le populisme jacksonien, qui, entre autres, vise alors à étendre le droit de vote : « Un gouvernement entièrement démocratique est une machine si dangereuse que même en Amérique on a été obligé de prendre une foule de précautions contre les erreurs et les passions de la démocratie. L'institution des deux Chambres, le veto des gouverneurs, et bien sûr l'institution des juges… »

Quoi qu'il en soit, il se confirme, au fil de l'enquête, que le rapport des Américains à la chose publique et la structure de leur gouvernement sont bien des outils pour penser le destin de la France : « Ce qui est extrêmement curieux en Amérique c'est d'examiner les penchants et les instincts de la démocratie livrée à elle-même et de voir à quel état social elle conduit forcément la société qu'elle domine. Cette étude est particulièrement curieuse pour nous Français qui marchons peut-être vers le despotisme, peut-être vers la république, mais certainement vers une démocratie sans borne. »

Sur le chemin du retour, en février 1832, est suspendu le projet de voir l'Angleterre où, au XVII^{e} siècle, a débuté l'aventure démocratique

******ebook converter DEMO Watermarks*******

américaine : depuis le mois d'octobre précédent, le choléra venu de Russie frappe le pays. Comme il sévit en France où, durant le seul mois d'avril 1832, plus de douze mille Parisiens succombent à l'épidémie. Les deux amis se séparent : Beaumont rejoint les siens dans la Sarthe, Tocqueville ne tarde pas à quitter Paris pour la propriété des Ollivier à Saint-Germain-en-Laye. Pour achever leur mission, il leur faut terminer leur enquête. Entre mai et juin 1832, Tocqueville visite le bagne de Toulon où les prisonniers condamnés aux travaux forcés, soumis à des punitions corporelles, sont enchaînés la nuit sur d'anciennes galères. À Genève et Lausanne, il découvre des prisons modernes que les conditions de vie lui font qualifier de « bonbonnières », en observant au passage que « le but […] de la véritable philanthropie n'est point de rendre les prisonniers heureux mais meilleurs ». À Paris, les deux voyageurs visitent encore plusieurs prisons. Désormais chacun, à sa manière et à son rythme, s'attèle à la rédaction du rapport de la mission. Beaumont y travaille depuis mars et rédige le corps du texte, tandis que Tocqueville se charge des notes et des annexes, adoptant une position plus dilettante qui tient sans doute à une démarche intellectuelle plus abstraite.

Achevé en septembre 1832, le rapport, qui comprend six volumes de textes et documents, est remis le mois suivant au ministère. Imprimé à la fin de l'année pour être diffusé en 1833, *Du système pénitentiaire aux États-Unis et de son application en France* connaît un succès immédiat : les traductions se succèdent qui le donnent à lire en Angleterre, aux États-Unis et en Allemagne. Sans céder à la vision romantique du criminel qui, de Vidocq à Lacenaire, connaît une mode grandissante, les deux amis reprennent l'antienne philanthropique de la réforme des prisons, affirment leur préférence pour l'emprisonnement cellulaire sur l'enfermement collectif, et revendiquent la nécessité d'établir avant tout une protection efficace de la société.

******ebook converter DEMO Watermarks*******

Dès ce moment, l'expérience américaine et le travail d'observation qui en a préparé l'analyse vont se diffuser dans leurs travaux respectifs. Et leur apporter l'expertise, la visibilité et la carrière espérées. Outre la publication commune du rapport, chacun traduit à sa manière la substance de ce voyage. Beaumont écrit une analyse critique de la société américaine sous la forme d'un roman, *Marie ou de l'esclavage aux États-Unis : Tableau de mœurs américaines*, qui paraît en 1835, l'année de la publication de la première partie de *La Démocratie en Amérique* – et chacun des trois ouvrages se verra attribuer le prestigieux prix Montyon par l'Académie française. Alexis, devenu un spécialiste reconnu, est désormais consulté. Il donne encore deux rapports parlementaires sur la question pénitentiaire en 1840 et 1843 ; en août 1848, il préside, à l'Assemblée nationale constituante, la commission de réforme des prisons.

Le périple américain aura été le prélude à un long cheminement intellectuel et idéologique que perpétueront les voyages ultérieurs en Angleterre, en Algérie, en Suisse ou en Allemagne. Le voyageur qu'est Tocqueville n'est ni un touriste romantique amateur de collection à la manière de Stendhal, ni un voyageur du rêve intérieur comme Nerval, ni un explorateur nostalgique comme Chateaubriand : c'est un homme d'idées qui, dans le déplacement géographique entre les deux continents, a épousé le mouvement. Avant de l'appliquer à la chose politique et de le traduire en termes conceptuels. Il a saisi dans le voyage ce qui en est la substance : cet état intermédiaire, cet entre-deux disruptif qui, en procurant un double sentiment de liberté et d'étrangeté, modifie les rythmes et les perspectives, fait fouler d'autres sols en recherchant l'équilibre pratique approprié ; bref qui impose de s'adapter, de se préparer à la nouveauté et à son trouble, de reconnaître l'évidence, critique, de l'inédit.

À l'origine prétexte et échappatoire, exutoire sans doute aussi, le voyage en Amérique a très largement dépassé la perspective carriériste dans laquelle il avait été envisagé. Il est devenu la matrice d'une forme originale

******ebook converter DEMO Watermarks*******

de pensée et de rapport au monde. Tocqueville, de retour d'Amérique, n'est plus le légitimiste déçu de 1830. Il a achevé de reconnaître que rien n'était plus figé ni fixé dans le temps historique, dans l'ordre politique ni dans le monde des idées. Le chaotique mouvement du siècle s'est donné à voir par la traversée de cet océan dont les romantiques faisaient alors une métaphore puissante qui lui est devenue familière. Comme les jeunes gens de la *Confession d'un enfant du siècle* (1836), il a dû appréhender cet immense espace si symbolique, ce « je-ne-sais-quoi de vague et de flottant, une mer houleuse et pleine de naufrages, traversée de temps en temps par quelque blanche voile lointaine ou par quelque navire soufflant une lourde vapeur ». Le voyage en Amérique, déroutant, exaltant, a été cette expérience fondatrice grâce à laquelle Tocqueville a définitivement compris que, dans « ce siècle où un point d'interrogation se dresse à la fin de tout », selon une formule de Hugo dans la préface des *Chants du crépuscule* (1835), il en allait désormais de concevoir des repères appropriés à un état social moderne qui devait être analysé à partir de son instable et surprenante étrangeté. « Enfant du siècle » autant que des révolutions, il lui a ainsi été donné de voir, comme le décrit Musset, « le siècle présent […] qui sépare le passé de l'avenir, qui n'est ni l'un ni l'autre et qui ressemble à tous les deux à la fois et où l'on ne sait, à chaque pas que l'on fait, si l'on marche sur une semence ou sur un débris ».

Au fond, il a fait l'expérience bouleversante de « l'entre deux rives », pour reprendre la célèbre formule de la préface des *Mémoires d'outre-tombe*. Car le voyage a suscité une émotion profonde, celle de la découverte que, par rapport à la réalité politique et sociale « heureuse » de l'Amérique, celle de la France contemporaine était une transition abandonnée aux hasards des courants, entre deux espace-temps aussi peu engageants l'un que l'autre. « Placés au milieu d'un fleuve rapide, nous fixons obstinément les yeux vers quelques débris qu'on aperçoit encore sur le rivage, tandis que le courant nous entraîne et nous pousse à reculons vers des abîmes », avertit

******ebook converter DEMO Watermarks*******

l'introduction de la première *Démocratie en Amérique*, le montrant saisi d'une « sorte de terreur religieuse ». Du point de vue idéologique, le mouvement, comme principe de déplacement, de décentrement, est devenu l'outil conceptuel à partir duquel dépasser le connu et le préjugé pour envisager le rapport complexe, à la fois continu et discontinu, entre les continents, l'ancien et le nouveau, comme entre les états sociaux, l'aristocratique et le démocratique.

Voyage de formation, le voyage en Amérique a évidemment permis à Tocqueville de se donner les bases d'une méthode d'analyse du fait social démocratique, ce mode de vie, de pensée et d'organisation d'individus égaux tel que les Américains le mettaient en pratique dans tous les domaines, individuels et collectifs. Tout s'est passé comme si, au fil de ces quelque onze mois, s'était formé le moule dans lequel son système de représentation du politique s'est structuré ensuite, durant la gestation de *La Démocratie en Amérique* qui allait proclamer la nécessité d'une « science politique nouvelle » pour « un monde tout nouveau ». La découverte de l'Amérique aura été ainsi un moment d'intense acculturation démocratique. Elle a été une expérience de pensée et d'écriture au fil de laquelle il a méthodiquement cherché à « remonter à la source », selon une de ses formules. À partir de l'observation factuelle et de l'exploration documentaire, il s'agissait pour cet esprit déductif d'organiser thématiquement les données et, en partant des idées « décomposées a priori », de les leur confronter pour les appréhender dans une perspective heuristique. Ainsi prit forme une méthode d'analyse dialectique qui, tout en s'inscrivant dans un mode de pensée philosophique et historique contemporain, allait construire l'identité intellectuelle de Tocqueville.

L'Angleterre

******ebook converter DEMO Watermarks*******

Tocqueville, le plus souvent avec son ami Beaumont, va par la suite entreprendre plusieurs voyages d'étude. Il exploitera la méthode de travail mise au point en Amérique. Le même recours systématique à l'écriture sur place lui permettra des travaux d'observation et d'analyse ouvrant sur des publications, que ce soit des rapports ponctuels ou les œuvres magistrales de *La Démocratie en Amérique* et de *L'Ancien Régime et la Révolution*. Ainsi, année après année, se nourrira sa réflexion sur le monde contemporain et l'évolution de la société européenne vers la démocratie.

Dix-huit mois après l'Amérique, l'Angleterre constitue le premier terrain d'analyse. Le projet va se concrétiser en deux temps. À un séjour de six semaines durant l'été 1833 succédera un voyage d'un peu plus de quatre mois qui, à partir d'avril 1835, le conduira, depuis Londres, à travers l'ouest et le nord de l'Angleterre, jusqu'en Irlande. Les deux voyages diffèrent certes par la durée, les lieux visités et les circonstances. En 1833, Tocqueville est seul, à Londres où il se voit « errant comme un moucheron sur une meule de foin » à la recherche de relations utiles aux projets éditoriaux de Beaumont. La seconde fois, accompagné de son ami, il est désormais un auteur reconnu devant qui les portes s'ouvrent et qui va nouer des liens essentiels comme avec l'ancien disciple du penseur libéral Jeremy Bentham, John Stuart Mill. Pour autant, d'un voyage à l'autre, l'intérêt tout intellectuel du voyage est le même, et l'analyse s'aiguise.

Avec son système de monarchie parlementaire mis en place au XVII^e^ siècle à la suite de la « Glorieuse Révolution » de 1688, avec son régime représentatif et ses mœurs aristocratiques, ce pays suscite l'admiration des libéraux français, nombreux depuis la Restauration à faire le voyage pour célébrer « un pays qui réunit à la liberté civile une haute culture intellectuelle et une grande prépondérance politique », selon une formule du fils de Mme de Staël, dans ses *Lettres sur l'Angleterre* (1825). Si Tocqueville suit apparemment les traces de ces voyageurs lorsqu'en 1833 il assiste à une séance à la Chambre des lords, à un meeting électoral ou à

******ebook converter DEMO Watermarks*******

une réunion populaire en faveur des Polonais, il a d'emblée une approche personnelle.

L'Angleterre, terre aristocratique, écrira-t-il, est un pays complexe, bien différent du modèle français ancien dont il pensait retrouver les traces ; et surtout plus difficile à connaître que l'Amérique démocratique : « Ce sont des lignes qui se croisent, en tous sens, un labyrinthe dans lequel nous sommes complètement perdus », écrit-il à son père en concluant : « Je suis dans le brouillard. » Le modèle de fonctionnement anglais va d'ailleurs ajouter à la réflexion de Tocqueville un troisième terme dans le système comparatif qui, pour appréhender le passage d'un état social aristocratique à un état social démocratique, confronte au système américain le système français.

En 1833, l'équilibre politique et social de l'Angleterre semble menacé – il le paraîtra tout au long du siècle et ce n'est pas un hasard si c'est à Londres que sera publié, en 1848, le *Manifeste du parti communiste* de Marx et Engels. Agitation politique, protestations populaires, crise agraire, misère endémique de la nouvelle classe ouvrière donnent aux observateurs contemporains d'autant plus de signes de perturbation que le système électoral a dû, sous de vives pressions, être réformé pour devenir moins favorable à l'aristocratie rurale. « On prétend que [les Anglais] vont décidément entrer en révolution et qu'il faut se dépêcher de les voir tels qu'ils sont ! Je me hâte d'aller en Angleterre comme à la dernière représentation d'une belle pièce », écrit Tocqueville en préparant son voyage.

C'est dire ce qui l'attire. Il est alors plein de la réflexion qui le lancera bientôt dans l'écriture de la première partie de la *Démocratie en Amérique*. Au-delà de l'actualité immédiate, ses notes de voyage rendent bien compte qu'il poursuit son enquête sur les formes qui peuvent être celles de la société européenne à travers « le mouvement général imprimé à l'esprit humain dans tout le monde de nos jours ». Par un mode d'analyse

******ebook converter DEMO Watermarks*******

semblable à celui qu'il a adopté en Amérique, il observe le fonctionnement de la justice, des élections et de l'administration, sans oublier de s'interroger sur le rôle politique de la religion. Et s'il se pose inlassablement la question des rapports, dans les mœurs et les institutions, entre aristocratie et démocratie, c'est parce qu'il est d'emblée « frappé » par « l'extérieur aristocratique des mœurs anglaises », comme il l'écrit à Beaumont. Il en va, dans les circonstances contemporaines, de l'éventualité des « malheurs d'une grande révolution » auxquels l'altération sanglante de ces rapports a conduit la France.

L'Angleterre est un pays passionnant à observer de ce point de vue. « Le principe aristocratique a pénétré dans les mœurs » et s'est étendu au point de paraître inamovible jusque dans les classes moyennes parce que l'aristocratie, fondée non pas seulement sur la naissance mais sur la richesse, y est une classe ouverte, qui « se mêle à tout » et « est accessible à tous ». Pourtant « le siècle est éminemment démocratique » : il est certain que « l'avenir prochain de la société européenne » ne lui est pas favorable – car, quoi qu'on en ait, « la démocratie ressemble à la mer qui monte ; elle ne recule que pour revenir avec plus de force sur ses pas, et au bout d'un certain temps on aperçoit qu'au milieu de ses fluctuations elle n'a cessé de gagner du terrain ». Au fond, il s'agit de s'interroger sur les possibilités d'adaptation aux mouvements du siècle d'un tel système aristocratique dans lequel l'« excessive richesse » d'une classe masque d'une apparence de luxe « étourdissant » une misère profonde.

Quelle peut donc être l'évolution de l'Angleterre ? Certainement pas une révolution de type français, ce « changement violent et rapide de son état politique et social ». Mais une transformation progressive des rapports de force et des équilibres « avec un grand malaise sans doute, mais sans convulsion et sans guerre civile ». Car il y a des éléments de stabilité et de contrepoids dans cette société où, analyse-t-il, l'aristocratie « tombera moins rudement et plus lentement que l'aristocratie de France ». Malgré la

******ebook converter DEMO Watermarks*******

liberté de la presse et l'existence d'un « esprit de mécontentement du présent et la haine du passé », il n'y a dans l'opinion publique « aucune de ces grandes idées générales qui annoncent l'approche d'une subversion totale de l'ordre existant » – or, « quoi qu'on dise, ce sont les idées qui remuent le monde, et non d'aveugles besoins ».

L'ouverture sociale de la classe aristocratique en a si bien diffusé l'esprit que rien ne vient la contester : on ne ressent pas « cette haine violente et pleine d'envie qui anime en France les classes inférieures contre tout ce qui est au-dessus d'elles ». La classe moyenne aspire à une élévation qui lui est possible : tout bourgeois, susceptible de devenir un *gentleman*, « un homme bien élevé quelle que soit sa naissance », « est plein lui-même de préjugés aristocratiques. Il méprise pleinement le peuple ; il aime le bruit, l'importance territoriale, les équipages ; il vit dans l'espérance d'arriver à tout cela à son tour au moyen du vernis aristocratique dont il se couvre et en attendant il donne une livrée à son seul domestique qu'il appelle un laquais (*footman*) et parle de ses rapports avec le duc de…, et des liens très éloignés de famille qui le lient à tel autre noble Lord ». En somme, conclut Tocqueville, dans cette société profondément inégalitaire, « beaucoup d'Anglais préfèrent la chance de […] se procurer [le luxe et les jouissances de l'orgueil] dans leur entier, à celle d'établir autour d'eux une égalité universelle où rien ne vienne les humilier ». L'idée même d'attribuer le gouvernement ou quelque pouvoir au peuple est absente.

Si les éléments d'une contestation se font jour, sinon dans la société civile du moins dans la sphère politique, au sein même d'une aristocratie diverse et divisée dans ses chambres, la démocratie ne progresse pas en Angleterre comme elle l'a fait en France : la transformation de l'État politique et social, certes tout aussi « irrésistible », se fera d'une manière nécessairement différente. Au fond, il y a plusieurs manières d'entrer en démocratie : la violence de celle de la France, où elle « a renversé tout ce qui se trouvait sur son passage », lui est propre et ce sont les raisons de cette

******ebook converter DEMO Watermarks*******

particularité sur lesquelles Tocqueville sent peut-être déjà qu'il travaillera longtemps. La démocratie anglaise, à moins que les Lords ne l'y précipitent, ne devrait donc pas connaître de semblable tempête révolutionnaire.

Ce premier séjour de 1833 ouvre des pistes de réflexion qui seront fécondes. Peu de temps avant d'y repartir, Tocqueville écrit un « mémoire sur le paupérisme » pour la Société royale académique de Cherbourg dont il est correspondant. On y voit comment il a évalué pour l'Angleterre, alors à l'apogée de sa puissance économique, une question qui, depuis les grèves des canuts à Lyon en 1831 puis en 1834, inquiète la société française. Comme outre-Manche, le libéralisme économique et l'industrialisation font naître, à côté de grandes fortunes, une classe ouvrière en proie à une misère endémique. S'il ne verra qu'en 1835 l'Angleterre industrielle, ce que Tocqueville a perçu de l'Angleterre rurale lors de son premier voyage a préparé l'analyse en le faisant réfléchir au fléau structurel du paupérisme auquel fait face le peuple des campagnes :

> Traversez les campagnes de l'Angleterre, vous vous croirez transportés dans l'Éden de la civilisation moderne. Des routes magnifiquement entretenues, de fraîches et propres demeures, de gras troupeaux errant dans de riches prairies, des cultivateurs pleins de force et de santé, la richesse la plus éblouissante qu'en aucun pays du monde, la simple aisance plus ornée et plus recherchée qu'ailleurs ; partout l'aspect du soin, du bien-être et des loisirs ; un air de prospérité universelle qu'on croit respirer dans l'atmosphère elle-même et qui fait tressaillir le cœur à chaque pas : telle apparaît l'Angleterre aux premiers regards du voyageur. Pénétrez maintenant dans l'intérieur des communes ; examinez les registres des paroisses, et vous découvrirez avec un inexprimable étonnement que

******ebook converter DEMO Watermarks*******

> le sixième des habitants de ce florissant royaume vit aux dépens de la charité publique.

À l'avant-poste du « mouvement de la civilisation », l'Angleterre offre ainsi le spectacle paradoxal d'un pays où l'« air de prospérité universelle » n'empêche pas l'extension du paupérisme. On y voit « croître proportionnellement, d'une part, le nombre de ceux qui vivent dans l'aisance, et, de l'autre, le nombre de ceux qui ont recours pour vivre aux dons du public ». Et cela vient de loin, explique Tocqueville dans le mémoire de 1835, en « remontant à la source » comme il en a pris l'habitude. Depuis que le développement de l'agriculture a permis aux hommes de ne plus seulement chercher à assurer leur subsistance, ont été inventés des besoins inconnus : la quête de leur satisfaction a déplacé la population de la charrue à la navette et au marteau, elle a modifié les équilibres sociaux et créé des « misères nouvelles ». Et plus la civilisation progresse, plus cruels et plus nombreux sont les manques. Cette ambivalence inévitable du progrès collectif, il faut évidemment, poursuit-il, la prendre en compte telle qu'elle est et tenter d'en prévenir les effets pervers – c'est presque déjà la perspective dans laquelle sera analysée la marche vers la démocratie dans la *Démocratie en Amérique* :

> À mesure que le mouvement actuel de la civilisation se continuera, on verra croître les jouissances du plus grand nombre ; la société deviendra plus perfectionnée, plus savante ; l'existence sera plus aisée, plus douce, plus ornée, plus longue ; mais en même temps, sachons le prévoir, le nombre de ceux qui auront besoin de recourir à l'appui de leurs semblables pour recueillir une faible part de tous ces biens, le nombre de ceux-là s'accroîtra sans cesse. On pourra ralentir ce double mouvement ; les circonstances particulières dans lesquelles les différents peuples sont placés précipiteront ou

******ebook converter DEMO Watermarks*******

suspendront son cours ; mais il n'est donné à personne de l'arrêter. Hâtons-nous donc de chercher les moyens d'atténuer les maux inévitables qu'il est déjà facile de prévoir.

Quels seraient ces moyens ? Si en 1837, dans un « deuxième article sur le paupérisme » resté inexploité, Tocqueville évalue les risques et les bénéfices de l'encouragement à l'économie que proposent les caisses d'épargne en Angleterre et en France, ce qu'il a vu de l'exercice de la « loi sur les pauvres » lui a montré la difficulté de la réponse. Depuis le XVII^e^ siècle, l'Angleterre expérimente un système de charité publique, venu pallier l'insuffisance de l'ancienne charité individuelle. On n'y fait, juge-t-il dans une perspective très conservatrice, qu'encourager la paresse et l'immoralité du peuple. Cette réponse, il la jugera rapidement insuffisante et limitée. Mais il ne saura en dépasser les préjugés communs à la plupart des libéraux de la monarchie de Juillet. Comme eux, il sera effrayé en 1848 par les progrès des idées socialistes au point de revenir sur les termes du lucide programme d'un parti de « Jeune Gauche » qu'il a élaboré trois ans plus tôt. Pour autant, il n'a jamais totalement éludé la question sociale, qu'il a traitée pour l'essentiel de manière pratique, dans les termes d'une tradition aristocratique et catholique « instinctivement » toujours retrouvée – rédigeant ainsi, dans les années 1840, plusieurs rapports pour le conseil général de la Manche sur les enfants trouvés, ou participant à la fondation de la Société d'économie charitable du catholique social Armand de Melun, un an avant la révolution de 1848. C'est grâce à ses contacts avec la mouvance progressiste anglaise que Tocqueville a entamé sa réflexion sur le paupérisme, mais c'est dans cette perspective chrétienne traditionaliste que sa pensée s'est nourrie, notamment avec la lecture de l'important ouvrage, *Économie politique chrétienne ou recherches sur la nature et les causes du paupérisme en France et en Europe et sur les moyens de le soulager et de le*

******ebook converter DEMO Watermarks*******

prévenir, que le publiciste légitimiste Villeneuve-Bargemont a fait paraître en 1834.

Dix-huit mois après le premier voyage, c'est donc avec Beaumont qu'il repart pour l'Angleterre : il va voir le pays industriel, après une escale mondaine très dense à Londres. L'intérêt de ce nouveau séjour est certes personnel, tourné autant vers la vie sociale que vers les distractions ; il est aussi intellectuel, dans la continuité du premier. S'il ne s'agit pas de « reprendre la plume » immédiatement après le succès de la première *Démocratie en Amérique*, il en va toujours, raconte Tocqueville à Mathieu Molé, « de [s]e procurer le plaisir rationnel que donne la vue d'un peuple s'agitant au milieu d'une grande Révolution ». Cette révolution, il en analyse les progrès, particulièrement frappé par ceux de la centralisation administrative, son dangereux corollaire, prémisse de despotisme. Depuis 1832, en effet, la réforme électorale a selon lui « complètement changé l'esprit de la constitution », arrêtant « le mouvement de la haute aristocratie » pour « placer le gouvernement dans les Communes ». Lorsque Beaumont et lui arrivent au printemps 1835, les *whigs*, parmi les plus influents desquels ils vont frayer, sont au pouvoir. Les premiers pas d'une timide prise de conscience sociale sont esquissés qui seront loin d'atténuer la violence inégalitaire de l'époque victorienne que le romancier Charles Dickens commence alors à décrire avec un réalisme poignant.

L'analyse que fait Tocqueville est d'ailleurs partagée : « J'avais remarqué, il y a dix-huit mois, que les idées démocratiques qui faisaient des progrès rapides dans tout ce qui avait rapport à la société politique, paraissaient stationnaires dans tout ce qui touchait à la société civile ; en d'autres termes, que la nation était plus préoccupée de l'égalité des droits que de celle des conditions. [I]l me semble que la révolution a continué à marcher dans le premier sens, mais qu'elle est restée dans le second à peu près au point où je l'avais laissée. »

******ebook converter DEMO Watermarks*******

Tocqueville est encore à Londres lorsqu'il pose ce constat. Une nouvelle fois, il mesure ce que produit « l'excès du principe aristocratique » sur la société anglaise. Dans la fréquentation des radicaux qui s'y opposent, il admire « les amis de la démocratie », bien plus pertinents que les « sales démocrates » français toujours prompts à brandir la violence pour imposer leur modèle de société : « leur objet final me paraît être […] de mettre la majorité des citoyens en état de gouverner et de la rendre capable de gouverner. Fidèles à leurs principes, ils ne prétendent pas forcer le peuple à être heureux de la manière qu'ils jugent la plus convenable, mais ils veulent faire qu'il soit en état de la discerner ; et, en la discernant, de s'y conformer. » Et de conclure : « Je suis moi-même démocrate en ce sens. »

Plus que jamais, il est rebuté par l'importance que les Anglais accordent à l'argent : « Le respect qu'on porte en Angleterre à la richesse est une chose désespérante à voir », écrit-il à Marie, dès le mois de mai. Les notes de voyage sont particulièrement virulentes à cet égard : « Toute la société est bâtie sur le privilège de l'argent » ; et dorénavant, il régit même les affaires politiques :

> Depuis cinquante ans à peu près on peut considérer cette révolution comme accomplie en Angleterre. Depuis cette époque la naissance n'est plus qu'un ornement ou tout au plus une aide de l'argent. L'argent est la vraie puissance. La richesse n'est donc pas seulement devenue en Angleterre un élément de considération, de plaisirs, de bonheur ; mais encore un élément et, on pourrait presque dire, le seul élément de pouvoir, ce qui ne s'était jamais vu, à ce que je sache, chez aucune autre nation et dans aucun autre siècle.

Quand il écrit ces lignes, Birmingham, Manchester puis Liverpool viennent de lui offrir un spectacle qui a intensifié les termes d'une condamnation morale à laquelle font alors écho nombre de voyageurs.

******ebook converter DEMO Watermarks*******

Birmingham, « grande ville manufacturière des ouvrages de fer, de cuivre et d'acier », est « un immense atelier, une grande forge, une vaste boutique » où « tout […] est noir, sale et obscur, quoiqu'il s'en échappe à chaque instant de l'argent et de l'or », avec des millions d'armes. À Manchester, ville « des tissus, fils et cotons », Tocqueville est violemment impressionné – c'est cette ville qu'Engels fera visiter à Marx pour lui montrer la réalité sociale du pays : « Quelques grands capitalistes, des milliers de pauvres ouvriers, peu de classe moyenne », analyse Tocqueville. La population manufacturière croît « avec une rapidité prodigieuse » pour le plus grand profit des nouveaux barons de l'industrie. Et de s'effarer de « la réunion des avantages d'un peuple pauvre et d'un peuple riche, d'un peuple éclairé et d'un peuple ignorant, de la civilisation et de la barbarie ».

L'émotion lui inspire une longue description de ce qui lui semble les bas-fonds de l'industrie, un « nouvel enfer » où « au milieu d'[un] jour incomplet s'agitent sans cesse trois cent mille créatures humaines », où « mille bruits s'élèvent incessamment du milieu d'[un] labyrinthe humide et obscur » : « c'est au milieu de ce cloaque infect que le plus grand fleuve de l'industrie humaine prend sa source et va féconder l'univers. De cet égout immonde, l'or pur s'écoule. C'est là que l'esprit humain se perfectionne et s'abrutit, que la civilisation produit ses merveilles et que l'homme civilisé redevient presque sauvage. » La ville déploie aux yeux du voyageur une géographie et une architecture incertaines et informes, où la saleté « fangeuse » le dispute à la négligence et à la précarité des conditions de vie ; où le dernier degré de la misère trouve asile jusque dans les corridors tortueux de caves humides et répugnantes – « le Dante ne pourrait pas inventer pour les mauvais riches un plus affreux supplice, que de vivre dans ces hideuses demeures », se scandalise-t-il dans une lettre à Marie. Tout y est soumis à la domination des manufactures, qui décline la discrimination sur tous les plans, spatial, économique et humain.

******ebook converter DEMO Watermarks*******

Le spectacle de l'Angleterre industrielle vient compléter le tableau américain. Ces lignes indignées annoncent en effet les pages de la deuxième partie de la *Démocratie en Amérique* dans lesquelles, parmi les risques courus par une société démocratique, Tocqueville analyse « comment l'aristocratie pourrait sortir de l'industrie » (II, 20). Il y thématise l'altération des relations entre le maître et l'ouvrier, au fur et à mesure que se développent la division du travail et l'augmentation des profits avec celle de la production : « L'un ressemble de plus en plus à l'administrateur d'un vaste empire, et l'autre à une brute. […] L'un est dans la dépendance continuelle, étroite et nécessaire de l'autre, et semble né pour obéir, comme celui-ci pour commander. Qu'est-ce ceci, sinon de l'aristocratie ? » Pour autant, en homme issu de la noblesse d'Ancien Régime, il précise que cette aristocratie manufacturière, « une des plus dures qui aient paru sur terre », n'a pas d'unité ni d'ambition politique de classe : « Son but n'est point de gouverner [la population industrielle qu'elle dirige], mais de s'en servir. »

Après avoir vu Liverpool, Beaumont et Tocqueville se dirigent vers l'Irlande. À partir de Dublin, où ils passent un mois, de la mi-juillet à la mi-août, ils rayonnent dans un pays qui se donne à « voir dans toute sa misère ». Cette misère est celle d'un pays catholique occupé par l'Angleterre et gouverné comme une colonie par une dure aristocratie protestante. Les conséquences de cette pauvreté apparaissent sans nuance, en ville, notamment dans l'épouvantable « maison de mendicité » de la capitale, comme à la campagne, où c'est une désolation similaire que font apparaître les tableaux croqués par Tocqueville à la fin du mois de juillet dans les terres du sud-ouest de Dublin. Et pour soutenir ce peuple qui se meurt, il faut toute l'abnégation du clergé catholique, plongé dans les mêmes conditions économiques, et privé de tout pouvoir politique.

Cette fois, c'est Beaumont qui tirera un livre de ce voyage commun, *L'Irlande sociale, politique et religieuse,* qui paraîtra en 1839. Les deux amis, à Londres, se sont en effet répartis les sujets. Des notes du voyage de

******ebook converter DEMO Watermarks*******

1831, matière vive de la *Démocratie en Amérique*, Tocqueville a laissé inédit son récit de voyage à travers le Michigan, *Quelques jours dans le désert*, parce que Beaumont en fait les dernières scènes de *Marie* ; des notes de ce voyage britannique de 1835, il ne fera pas de livre, mais tirera d'importantes pistes de réflexion sur les mœurs aristocratiques, la démocratie et la révolution, qui infuseront ses ouvrages successifs.

L'Algérie

« Je n'ai jamais rien vu de semblable », s'exclame Tocqueville alors que la silhouette d'Alger, le 7 mai 1841, se dessine depuis la mer, découvrant « une immense carrière de pierre blanche étincelante au soleil » :

> Alger, raconte-t-il à Marie, était derrière [le cap Cascine]. L'atmosphère était très brumeuse. Devant nous s'étendait une longue chaîne de collines très accidentées et très vertes. Je croyais voir les côtes de notre chère Normandie du côté de la Hague. Bientôt le soleil a dissipé tout ce brouillard ; alors la véritable Afrique a paru. Nous avons vu l'Atlas, le grand golfe d'Alger, toutes les collines qui environnent la ville elle-même, tout cela étincelant et admirable au plus haut degré.

Le premier des deux séjours que Tocqueville va alors faire en Algérie, en compagnie de Beaumont et de son frère Hippolyte, ne durera qu'un mois, écourté par une grave dysenterie. Cinq ans et demi plus tard, il reviendra, avec Marie, à peine plus longtemps, du 1er novembre au 29 décembre 1846. La première fois, il s'agissait de visiter un pays en

******ebook converter DEMO Watermarks*******

guerre au cœur de toutes les actualités. La seconde, toujours dans un contexte militaire, il vient préparer des travaux parlementaires.

En Algérie, Tocqueville partage la conviction générale qui, en France, pousse à la colonisation du pays. Depuis qu'en 1828, le chasse-mouches du dey d'Alger, vassal du sultan de Constantinople, a souffleté le consul de France chargé des intérêts commerciaux du Royaume, l'Algérie est à ses yeux un sujet d'importance ; il y a travaillé et il a même compté sur son actualité pour favoriser son entrée en politique – « l'Afrique est le seul lieu où l'on entend aujourd'hui le bruit des armes. Tous les regards s'y dirigent », écrit-il en octobre 1841. Lorsqu'à l'été 1830, une expédition française a été mise sur pied, sa famille n'a pas été en reste : son frère Hippolyte a multiplié les démarches pour en être ; Kergorlay y a commandé une section d'obusiers en campagne. Et avec lui, Alexis s'est même imaginé en colon trois ans plus tard. Depuis, il n'a cessé de suivre la question pour alimenter une réflexion qui, circonstancielle et pragmatique, a suivi le cours d'une actualité controversée.

À l'été 1837, alors qu'il cherche à ancrer dans les esprits sa candidature à la députation, il publie deux « lettres sur l'Algérie » qui constituent la première synthèse d'une pensée qui s'inscrit sur fond de colonialisme d'époque – « avec du temps, écrit-il en effet, de la persévérance, de l'habileté et de la justice, je ne doute pas que nous ne puissions élever sur la côte d'Afrique un grand monument à la gloire de notre patrie ». À un tableau de la société indigène, il associe cependant une réflexion critique sur les conditions et les formes de la colonisation telle qu'elle s'engage, « au mépris du droit et des droits » ; et il se demande « comment faire vivre dans les mêmes lieux une population arabe et une population française », comment fonder un « lien durable » et même « former des deux races un seul peuple ». Il abandonne assez vite cette utopie métisse après avoir lu le Coran qui le convainc de l'irréductibilité d'une société arabe amalgamant droit civil et loi religieuse. Il ne renoncera en revanche jamais à la

******ebook converter DEMO Watermarks*******

conviction que l'occupation de l'Algérie, qui passe de fait par la « grande violence de la conquête », doive se penser dans une double perspective universaliste et humaniste de colonisation civile, capable d'éviter les écueils auxquels se sont heurtés les Américains avec les Indiens.

Au printemps 1841, il débarque donc dans un pays dont la conquête n'est pas achevée, où l'occupation militaire a créé « un état de société mauvais » avec un gouvernement « violent, arbitraire, tyrannique et, en même temps […] faible et impuissant » ; où il constate partout « l'activité malfaisante de l'administration d'Afrique » et où, globalement « la situation est intolérable : elle est ruineuse pour le Trésor, destructive de notre influence dans le monde et par-dessus tout précaire ». L'Algérie est certes éblouissante : « Nous avons vu la terre promise », s'enthousiasme-t-il après avoir visité les environs d'Alger. Rien n'est pourtant plus dangereux que ce paradis : « Quand on a fait environ trois lieues sur ces belles routes, il faut revenir sur ses pas, car à quelques toises plus loin, la promenade vous conduirait à vous faire couper le cou. Au-delà des derniers postes, la guerre et le désert commencent. »

Sa santé ne lui permet pas, comme il l'avait espéré, d'aller jusqu'à Mostaganem pour s'enfoncer dans les déserts de l'Ouest. Alors, après avoir vu Oran et Mers el-Kébir, il va longer la côte en bateau vers Philippeville – aujourd'hui Skikda –, à plus de quatre cents kilomètres à l'est d'Alger et à une soixantaine de Constantine, où il tombe malade. Comme à Alger, il est impressionné par l'activité qui règne dans cette « société en petite enfance » : « On trace des rues, on bâtit ; on est au milieu des maisons ; on est au milieu des décombres de toutes espèces. Et tout a une physionomie d'activité fébrile que je n'avais rencontrée nulle part depuis les États-Unis. » Pour autant, là encore, l'organisation des choses et surtout la guerre sont un danger qui obère l'avenir. De fait, explique-t-il le 15 juillet, « nous avons conduit des hommes en Afrique ; mais nous n'y avons pas créé de société ».

******ebook converter DEMO Watermarks*******

C’est le cœur de la synthèse qu’il rédige en Normandie où il est allé se rétablir. Il a, cette fois encore, rapporté des notes abondantes : sur la configuration du pays, sur la situation militaire, ainsi qu’une série d’entretiens avec des colons, des avocats, des administrateurs et des ecclésiastiques, dont l’évêque d’Alger. La compilation de cet ensemble produit un copieux « travail sur l’Algérie », daté d’octobre 1841. Il commence par y justifier la présence française sur cette côte africaine, avant de poser – et le sujet n’est pas des moindres pour l’auteur de la *Démocratie en Amérique* – la question des institutions et de l’état social à envisager dans ce territoire de colonie.

Dès longtemps, Tocqueville a été préoccupé du rôle de la France sur la scène internationale, réduit depuis les deux traités de Paris et de Vienne. À ses yeux, dès lors que la France entre en Algérie, il s’agit non seulement de tenir une position convoitée mais d’asseoir une présence qui tient à l’identité nationale – « tout peuple qui lâche aisément ce qu’il a pris et se retire paisiblement de lui-même dans ses anciennes limites, proclame que les beaux temps de son histoire sont passés ». L’Algérie est à bien des égards une place stratégique dans une « mer politique » comme la Méditerranée où, avec l’Angleterre en particulier, s’exacerbent les rivalités. Ses ports sont une escale vers le détroit de Gibraltar, seuil anglais de cette mer alors quasi close, à une époque où l’influence de l’Europe sur l’Asie apparaît comme « le mouvement du siècle », pour reprendre l’expression d’un de ses discours de 1839. Ainsi, conclut-il dans son « travail sur l’Algérie », « si nous pouvions en arriver à tenir fermement et à posséder tranquillement cette côte d’Afrique, notre influence dans les affaires générales du monde serait fort accrue », car « quoi qu’il arrive, l’Afrique est désormais entrée dans le mouvement du monde civilisé et n’en sortira plus ». Il s’agit, explique-t-il, d’occuper les points politiques de la côte et de coloniser autour. Toute la question est de définir le type de guerre nécessaire pour y parvenir – « J’ai rapporté d’Afrique qu’en ce moment

******ebook converter DEMO Watermarks*******

nous faisons la guerre d'une manière beaucoup plus barbare que les Arabes eux-mêmes. C'est, quant à présent, de leur côté que la civilisation se rencontre. »

Qu'entreprendre alors, pour conquérir les territoires visés ? Il faut se résoudre à se plier aux « nécessités fâcheuses » qui s'imposent pour, sans sortir du cadre des lois de la guerre, les adapter à ceux auxquels on fait face. Autrement dit, il s'agit de déployer « tous les moyens de désoler les tribus » en « n'exceptant que ce que l'humanité et le droit des nations réprouvent ». Quels que soient les moyens, il n'est rien de plus immoral que la guerre. Mais dès lors qu'on l'entreprend, on doit savoir être pragmatique : « S'il faut dire ma pensée, ces actes ne me révoltent pas plus ni même autant que plusieurs autres que le droit de la guerre autorise évidemment et qui ont lieu dans toutes les guerres d'Europe. En quoi est-il plus odieux de brûler des maisons et de faire prisonniers les femmes et les enfants que de bombarder la population inoffensive d'une ville assiégée ou que de s'emparer en mer de vaisseaux marchands ? »

Si la guerre risque de durer, il n'en faut pas moins organiser le territoire. À cet égard, ni les colonies civiles des utopistes saint-simoniens ni les colonies militaires envisagées par le maréchal Bugeaud ne sont la solution. Il s'agit donc d'envisager de petites communes dont la sécurité serait assurée par l'armée et le fonctionnement par une administration civile, contrôlée non pas depuis le ministère de la Guerre, mais par un ministère de plein exercice, à Paris – pour éviter, comme il le dira dans une lettre de 1846, de « planter des hommes comme on plante des asperges, un à un ». Là comme ailleurs, une société nouvelle requiert le respect des libertés individuelles, car « c'est sur l'action libre, passionnée et énergique de chaque homme qu'il faut principalement compter pour le succès ». Alors, poursuit-il, il faut envisager une réforme complète de ce que le pouvoir militaire a mis en place et qui constitue une série d'obstacles à l'œuvre de colonisation. Statut militaire du gouverneur, centralisation despotique,

******ebook converter DEMO Watermarks*******

absence de garanties de sécurité, de libertés civiles : tout doit être revu, à commencer par le « sentiment imbécile » de l'esprit militaire qu'incarne pour lui le Gouverneur général Bugeaud, avec « sa grossièreté et sa violence naturelles », et « sa haine ardente et inintelligente contre le civil ».

L'année qui suit, Tocqueville intègre la commission extraparlementaire consacrée à la colonie. Il intervient rarement, alors que la paix peine à s'installer. Il renouvelle cependant ses avertissements à l'encontre du pouvoir militaire, lorsque la Chambre, en 1846, discute l'attribution de crédits extraordinaires. En octobre de cette année-là, Marie et lui accompagnent sur place une délégation de députés. Le voyage prend la forme d'une tournée orchestrée par Bugeaud vers l'Ouest, dans la vallée du Chérif jusqu'à Orléansville ; avant quelques jours dans la Mitidja. Au retour, en février 1847, il se fait élire rapporteur et président de la commission parlementaire chargée d'examiner deux projets de loi déposés sur la question, dont l'un est à l'initiative du même Bugeaud contre lequel Tocqueville prend nettement position. Le rapport porte sa patte : il y reprend l'ensemble de ses idées sur l'organisation nécessaire de la colonie et les dysfonctionnements existants. Le texte manifeste en outre l'attention qu'il porte à la société musulmane, dont il déplore qu'elle ait été « rendue beaucoup plus misérable, plus ignorante et plus barbare qu'elle n'était avant de nous connaître ». Cherchant la forme du meilleur gouvernement possible, il exprime l'extrême difficulté à concilier conquête colonisatrice et valeurs humanistes : « Si nous enveloppions leurs populations, non pour les élever dans nos bras vers le bien-être et la lumière, mais pour les étreindre et les y étouffer, la question de vie ou de mort se poserait entre les deux races. »

Et c'est encore le voyageur du Nouveau Monde qui a le dernier mot :

> Ne recommençons pas, en plein XIX^e^, l'histoire de la conquête de l'Amérique. N'imitons pas de sanglants exemples que l'opinion du

******ebook converter DEMO Watermarks*******

genre humain a flétris. Songeons que nous serions mille fois moins excusables que ceux qui ont eu jadis le malheur de les donner ; car nous avons de moins qu'eux le fanatisme, et de plus les principes et les lumières que la Révolution française a répandus dans le monde.

******ebook converter DEMO Watermarks*******

V.

L’ÉCRIVAIN

******ebook converter DEMO Watermarks*******

Le premier XIX^e^ siècle a vu, selon une formule bien connue, le « sacre » de l'écrivain, dont la représentation, la valorisation et la fonction, dans un espace public révolutionné, furent profondément renouvelées. Sous l'effet conjoint de l'ébranlement des certitudes philosophiques produit par les Lumières et de l'effondrement des structures politiques et sociales déclenché par 1789, les formes traditionnelles d'autorité semblèrent avoir disparu. Il parut revenir à l'homme de lettres d'exercer un magistère nouveau, politique, pour penser à nouveaux frais la société, redéfinir la place de l'individu, désormais libre en droit. Et ceci en associant à la faculté sensible, proprement littéraire, de l'imagination l'ensemble des connaissances spéculatives pour mettre « tout ce qui concernait l'exercice de la pensée dans les écrits » au service d'une littérature d'idées, comme le formule Mme de Staël en 1801. C'est au sein de ce vaste mouvement libéral et romantique de refondation culturelle, idéologique et philosophique par les lettres que se situe Tocqueville lorsqu'il conçoit l'écriture comme « une façon puissante d'agir » : « Il ne faut pas songer à dire la vérité la plus complète, mais la plus saisissable et la plus utile », écrit-il dans un brouillon de la *Démocratie en Amérique*.

À ses yeux, en effet, ce sont les idées qui font les révolutions et peuvent mener le monde. Il en est convaincu lorsqu'il publie en 1835 la *Démocratie en Amérique* qui propose, dans les termes d'une éloquence philosophique, toute délibérative et polémique, « une science politique nouvelle pour un

******ebook converter DEMO Watermarks*******

monde tout nouveau ». Vingt ans plus tard, en 1856, il le réaffirme dans *L'Ancien Régime et la Révolution*, alors que la classe politique du Second Empire lui semble pourtant « se soucier très peu de ce que pensent ceux qui […] écrivent » : « Comme les mouvements des masses, même les plus grossières, prennent naissance dans des idées et souvent dans des idées très métaphysiques et parfois très abstraites […], il est toujours utile de jeter ces idées-là en circulation dans l'espérance que, si elles sont justes, elles finiront peu à peu par se transformer en passions et en faits », explique-t-il à Odilon Barrot, l'ancien président du Conseil de la II^e^ République avec qui, sous la monarchie de Juillet, il a cherché à construire une opposition parlementaire libérale.

Tocqueville à sa table

Écrire aura été pour Tocqueville « un rude et détestable métier ». Tout le montre dans la genèse de ses œuvres. C'est un lent et minutieux travail précédé d'une longue phase de préparation documentaire, ponctué de périodes de doute qui peuvent douloureusement interrompre le processus jusqu'à le transformer en un « paresseux mélancolique », selon une formule de 1856. Il sollicite les siens, sa famille et ses amis. C'est particulièrement visible lorsqu'il écrit son tout premier livre et le teste auprès de lecteurs qui, pour être bienveillants, n'en partagent pas pour autant a priori ses analyses du fait démocratique. Tout au long de la rédaction de la première partie de la *Démocratie en Amérique* (1835), il lit l'ouvrage à Beaumont et à Kergorlay ; son ami Hervé Bouchitté, philosophe légitimiste et professeur au collège royal de Versailles, en entend quatre versions. Il fait copier son manuscrit pour le soumettre à son père et à ses frères. La forme et le fond sont l'objet de tous ces échanges, souvent très scrupuleux : « Je finirais par vous demander conseil sur la manière de signer mon nom », plaisante-t-il

******ebook converter DEMO Watermarks*******

avec Beaumont. Pendant qu'il compose la deuxième partie de cette œuvre, mûrie durant quatre ans et publiée en 1840, il raconte ses difficultés à Royer-Collard :

> Je travaille souvent avec passion, mais bien rarement avec plaisir. Le sentiment de l'imperfection de mon œuvre m'accable. J'ai devant les yeux sans cesse un idéal que je ne puis atteindre et quand je me suis bien fatigué à en approcher, je m'arrête et reviens sur mes pas, plein de découragement et de dégoût. Mon sujet est bien plus grand que moi et je m'afflige en voyant le peu d'usage que je fais d'idées que je crois bonnes.

D'obligations politiques en infléchissements du projet initial, l'écriture de cette deuxième *Démocratie en Amérique* est devenue littéralement dramatique : « Il faut à tout prix que j'achève ce livre, confie-t-il à Beaumont en octobre 1839. Entre lui et moi, c'est un duel à mort ; il faut que je le tue ou qu'il me tue. »

Pour concevoir des livres qui soient des « semences » capables de convaincre et d'obtenir « l'effort intérieur et volontaire » des lecteurs, la méthode de travail de Tocqueville n'a guère varié en vingt ans, de la *Démocratie* à *L'Ancien Régime et la Révolution*. Tocqueville est un homme d'archives, de compilation, d'enquête qui refuse la seconde main : « J'ai besoin pour réussir de remonter toujours à des sources originales, moins pour apprendre des faits nouveaux que pour m'imprégner de l'esprit du temps dont je parle et des hommes que je fais agir », explique-t-il à Prosper Duvergier de Hauranne au sujet de *L'Ancien Régime et la Révolution* pour lequel il a « appris à fond l'Ancien Régime » pendant deux ans, entre 1852 et 1854, avant d'en écrire trois versions « obstinément, passionnément, tristement », durant deux autres années. Sur place, à Tocqueville, il a commencé par interroger les souvenirs autour de lui. Puis il a ouvert toutes

******ebook converter DEMO Watermarks*******

les archives qu'il trouvait : publiques et privées, notariales, administratives, familiales. À Paris puis à Tours, où il est allé se faire soigner fin 1853, il s'est plongé dans les archives de l'ancienne généralité, à l'hôtel de la préfecture. Aidé par l'archiviste local, impressionné, il a systématiquement étudié la Touraine du XVIII^e siècle : il a dépouillé les cahiers des trois ordres, consulté les registres de l'administration municipale, lu la correspondance des intendants de Tours avec leurs ministres. Fidèle à sa méthode comparative, il est allé à l'été 1854 à Bonn où, à l'université, il a compulsé ouvrages de philosophie, de droit et d'histoire pour voir en miroir un autre ancien régime que celui qu'il avait découvert dans la « masse de poussière » des documents d'origine. Telle est bien la méthode qu'il décrivait vingt ans auparavant, en 1835, dans la préface de la *Démocratie* :

> Lorsqu'un point pouvait être établi à l'aide de documents écrits, j'ai eu soin de recourir aux textes originaux et aux ouvrages les plus authentiques et les plus estimés. […] Quand il s'est agi d'opinions, d'usages politiques, d'observations de mœurs, j'ai cherché à consulter les hommes les plus éclairés. S'il arrivait que la chose fût importante ou douteuse, je ne me contentais pas d'un témoin, mais je ne me déterminais que sur l'ensemble des témoignages.

Au-delà du souci de véridicité, le témoignage direct, écrit ou oral, contribue seul à construire la pensée : « L'expérience m'a appris que, dès que je voulais écrire dans une vue préconçue, soutenir une thèse, je perdais absolument tout talent véritable et que je ne pouvais rien faire qui vaille, si je ne me bornais pas à vouloir rendre clairement ce qu'il y a de plus personnel et de plus réel dans mes impressions et dans mes opinions. » La lente et délicate évolution de la deuxième partie de la *Démocratie* a sans aucun doute contribué à forger cette conviction. Parce qu'il veut « retrouver par [lui-même] les faits qui ont déjà été l'objet de l'étude de bien d'autres,

******ebook converter DEMO Watermarks*******

[se] les approprier en quelque sorte et […] en tirer une nourriture intellectuelle qui [lui] soit particulière », il exclut ce qui a déjà été écrit sur ses sujets. Il synthétise sa méthode au début du mois de septembre 1856 :

> Il m'est impossible de lire aucun des livres qui ont été composés sur la même matière ; le contact des idées des autres m'agite et me trouble au point de me rendre douloureuse la lecture de ces ouvrages. Je m'abstiens donc, autant que je le puis, de savoir comment leurs auteurs ont interprété après coup les faits dont je m'occupe, le jugement qu'ils en ont porté, les idées diverses que ces faits leur ont suggérées (ce qui, par parenthèse, m'expose quelquefois à répéter, sans le savoir ce qui a été dit). Je me donne au contraire une peine incroyable pour retrouver moi-même les faits dans les documents du temps ; souvent j'obtiens ainsi, avec un immense labeur, ce que j'aurais trouvé aisément en suivant une autre route.

Viennent alors les moments du récolement des idées et de la conceptualisation :

> Cette récolte faite ainsi laborieusement, je me renferme en moi-même, comme dans un lieu bien clos, j'examine avec une extrême attention, dans une revue générale, toutes ces notions que j'ai acquises par moi-même, je les compare, je les enchaîne, et je me fais ensuite la loi d'exposer ces idées qui me sont spontanément venues dans ce long travail, sans aucune considération quelconque pour les conséquences que les uns ou les autres peuvent en tirer.

Découvrant l'étendue de la documentation convoquée pour la préparation de la *Démocratie en Amérique* de 1835, les exégètes de l'œuvre

******ebook converter DEMO Watermarks*******

n’ont en effet pas hésité à parler de « second voyage en Amérique ». C’est à partir du printemps 1833, au retour d’Angleterre, jusqu’en août 1834, que le travail sur le texte publié en 1835 a été accompli. Plus de douze mois durant, Tocqueville, « avec une sorte de fureur » qu’il qualifie de « monomanie américaine », mène une « existence toute de tête », dans une petite chambre, au 49 de la rue de Verneuil, chez ses parents, totalement absorbé par sa tâche à laquelle il ne se dérobe que pour rejoindre Marie, le soir. À partir des sources manuscrites dont il dispose, il établit d’abord une liste de soixante-quatre sujets qui mêlent aux observations concrètes des notions thématiques abstraites (centralisation, égalité, souveraineté du peuple…). S’ensuit, avec l’aide de son père et d’amis américains, l’établissement d’une bibliographie destinée à compléter le nombre des brochures et des livres rapportés dans les malles du voyage. Parmi eux, il médite notamment les *Mémoires* de Thomas Jefferson (1743-1826) dont la présidence, de 1801 à 1809, marqua un affermissement des institutions démocratiques, ou les écrits constitutionnels du juge à la Cour suprême, Joseph Story (1779-1845). Pendant quatre mois, il engage deux jeunes Américains chargés, plusieurs heures par jour, de « faire des recherches dans les lois politiques et dans les monuments historiques de [leur] pays » et d’établir des résumés d’ouvrages variés, du traité juridique au simple journal.

La même ambition documentaire préside à tout ce qu’il écrit. Avec opiniâtreté, et presque démesure pour son dernier projet, la deuxième partie de *L’Ancien Régime et la Révolution*, dont il n’écrira que deux brillants chapitres sur le Directoire. Elle le conduit ainsi à faire appel, depuis son château normand, à des conservateurs de bibliothèque. Il s’est lancé dans « l’étude acharnée de tout ce qui se rapporte de près ou de loin à la première époque de la Révolution », annonce-t-il à Pierre Freslon. La recherche d’une documentation originale doit lui permettre de « se plonger dans l’esprit du temps et vivre au milieu des passions qui l’agitaient et d’où la

******ebook converter DEMO Watermarks*******

Révolution allait sortir » pour en comprendre ce qu'il appelle le « mouvement général » et qui doit faire le sujet de ce livre qu'il n'achèvera pas. Il a étudié les actes de l'Assemblée constituante et les débats auxquels ils ont donné lieu ; dans les fonds de la bibliothèque l'Institut, au conservateur de laquelle il s'adresse, il a consulté les « principaux mémoires » disponibles, mais, ajoute-t-il en octobre 1856, « indépendamment des documents officiels qu['il] conna[ît] déjà en partie, mais qu['il a] besoin de revoir, cette période a donné naissance à une foule d'écrits, livres, brochures, feuilles volantes… ». Tout l'intéresse, « tous les livres, brochures, écrits quelconques parus dans le même espace et ayant trait à la politique », comme il l'écrit alors également à l'un des conservateurs de la Bibliothèque impériale. La tâche est formidable, et il en a conscience : « Pour l'Ancien Régime, l'embarras était dans l'absence de notions suffisantes et certaines ; dans la première époque de la Révolution, l'embarras vient de la multitude immense des écrits publiés par les contemporains. Lire tout est impossible ; choisir, dangereux », confie-t-il, décontenancé, à Duvergier de Hauranne.

Sur le plan stylistique, il s'impose une semblable rigueur : « La pensée est à la phrase ce que l'âme est au corps. L'âme vaut mieux que le corps assurément, mais comment se manifesterait-elle à nous et pénètrerait-elle si elle ne trouvait le regard pour s'y peindre et même la physionomie pour s'épanouir ? » explique-t-il en 1843. À chercher « comment rester clair, sans cesser d'être court » pour toucher le plus large public, le travail sur la formulation doit l'éloigner des « boursouflures » propres au style démocratique, comme il l'analyse dans la deuxième partie de la *Démocratie*. À rebours du « style ferme, simple, court, coupé, didactique » qu'il veut faire sien, l'exagération contemporaine des effets et des figures conduit en effet à des « combinaisons d'idées les plus étrangères les unes aux autres, [à des] associations d'objets les plus incomparables, ce qui forme un ensemble monstrueux ou burlesque ». Son idéal, tel qu'il le définit

******ebook converter DEMO Watermarks*******

en 1834, est donc celui du « bon sens appliqué au style », héritage classique pratiqué selon lui, au début du XIX^e^ siècle, par Mme de Staël et Chateaubriand :

> C'est le soin de présenter les idées dans l'ordre le plus simple et le plus facile à saisir. C'est l'attention de ne présenter jamais en même temps au lecteur qu'un point de vue simple et net, quelle que soit la diversité des objets dont traite le livre ; de telle sorte que la pensée ne soit pas pour ainsi dire portée sur deux idées. C'est le soin d'employer les mots dans leur vrai sens, et autant que possible dans leur sens le plus restreint et le plus certain ; de manière que le lecteur sache toujours positivement quel objet ou quelle image vous voulez lui présenter.

De la démocratie en Amérique I, 1835

« Ah ça ! mais il paraît que vous avez fait un chef-d'œuvre ! », s'est donc exclamé l'éditeur de la première *Démocratie en Amérique* lorsque, trois mois après sa publication, le 21 janvier 1835, il a vu s'épuiser le premier tirage. En 1833, c'est Henri Fournier, l'ami et compatriote tourangeau de Balzac, imprimeur de la troisième édition des *Œuvres complètes* de Chateaubriand, qui avait publié *Du système pénitentiaire*. Cette fois, c'est à Charles Gosselin, bientôt associé de son confrère, que Tocqueville a confié son manuscrit. Gosselin est un éditeur avisé et un homme d'affaires habile, prudent et pragmatique : selon Tocqueville, qui ne tarit pas de formules caricaturales à son égard, il est « l'homme le moins intellectuel du monde, [qui] ne voit dans les idées que des procédés pour avoir de l'argent ». Méfiant, il n'a d'ailleurs tiré son livre qu'à cinq cents

******ebook converter DEMO Watermarks*******

exemplaires, convaincu que la littérature politique, tributaire de l'actualité immédiate, souffre de la concurrence de la presse qui prend alors son plein essor.

Pourtant, le livre de Tocqueville rencontre un succès inattendu : pas moins de trois éditions en 1835, trois autres dans les trois années suivantes. Très vite, il est traduit en plusieurs langues et diffusé dans toute l'Europe – quatre contrefaçons belges sont mises en vente. Une trentaine de recensions dans la presse française en diffuse la pensée. Ce succès n'a pas été préparé. Tocqueville a même refusé la publication de « bonnes feuilles », ces extraits choisis confiés à certains périodiques – « Je suis convaincu que je me montrerai toujours à mon désavantage en me montrant ainsi en détail et que l'impression favorable, si elle existe, ne peut ressortir que de l'ensemble du livre », s'est-il justifié auprès de Beaumont en septembre 1834. Il est pourtant rapidement devenu celui que Balzac appelle « l'écrivain monobible », l'auteur d'une œuvre fondatrice, que l'on achète, même sans la lire, parce qu'on la dit incontournable.

Tocqueville a accès à différents réseaux de sociabilité mondaine où, dans une société noble comme dans une société plus bourgeoise, se mêle au monde littéraire et savant le monde politique, l'ensemble en somme du public qu'il veut toucher. Le faubourg Saint-Germain est son milieu naturel, pas toujours mélangé : il est reçu chez la duchesse de Rauzan, la fille de Mme de Duras ; chez Mme de Boigne, l'amie du chancelier Pasquier ; ou encore, parmi d'autres, chez Mme de Castellane, élue par son cousin Mathieu Molé. Il n'hésite pas à sortir de l'aristocratique faubourg et, grâce à ses dons de causeur, le spectre de ses relations dans le Tout-Paris apparaît assez large. Il participe aussi à ce qui constitue la manifestation publique des interrogations éthiques et politiques de la pensée contemporaine en ajoutant à ces relations mondaines la sociabilité intellectuelle de sociétés comme celle pour l'abolition de l'esclavage créée en 1834, celle de la

******ebook converter DEMO Watermarks*******

morale chrétienne, fondée en 1821, ou encore, beaucoup plus tard en 1847, celle d'économie sociale.

Les salons vont être une chambre d'écho importante pour la *Démocratie*. Tocqueville est ainsi devenu un hôte régulier du salon de Virginie Ancelot, une femme de lettres ambitieuse qui tient, sous la monarchie de Juillet, un influent salon académique réunissant en nombre hommes de lettres, hommes politiques et journalistes. C'est elle qui l'encourage à lancer la campagne de presse autour de la *Démocratie*. À la sortie du livre, Tocqueville bénéficie en outre, bienvenue dans ces lieux de sociabilité, de la notoriété de philanthrope que lui a donnée deux ans plus tôt le succès du *Système pénitentiaire*. Du haut de son autorité d'étendard du libéralisme politique, Royer-Collard va répétant que Tocqueville est le nouveau Montesquieu, l'auteur du « livre politique le plus remarquable depuis trente ans » et l'introduit chez la nièce de Talleyrand, la duchesse de Dino. D'autres salons s'ouvrent, comme celui de Juliette Récamier où l'emmène, dès mars 1835, l'enthousiaste lecteur de la *Démocratie* qu'est son oncle Chateaubriand : « Il parle de l'Angleterre et de l'Amérique comme un homme qui a cherché à les étudier », raconte un témoin en 1836. « Il a dans les manières une grâce et une politesse à laquelle la génération française actuelle semble attacher moins de prix que la génération précédente. "Quel est ce jeune homme ?", demandai-je à la personne qui m'accompagnait, car il m'avait frappé. "C'est M. de Tocqueville", me répondit-on ; c'est lui qui vient de publier un livre fort remarquable sur les États-Unis… il est recherché et aimé ; tous les salons veulent l'avoir. »

Le réseau académique, dont l'influence s'épanouit à bien des égards dans cette sociabilité mondaine, contribue à asseoir son magistère intellectuel. En 1835, Tocqueville est devenu membre des sociétés savantes de Cherbourg et de Versailles, et ses relations le poussent vers l'Académie des sciences morales. On crée pour lui une place vacante et, « presque malgré [lui] », assure-t-il, il y est élu le 6 janvier 1838 – il n'a que trente-

******ebook converter DEMO Watermarks*******

trois ans. À ce moment, il semble faire la fine bouche : il craint que cette élection ne l'empêche d'accéder à un fauteuil à l'Académie française, qui a attribué à *La Démocratie* un deuxième prix Montyon – il y sera élu en 1841. Pourtant, les Sciences morales vont se révéler une institution importante dans l'élaboration et la diffusion de sa pensée. À partir de 1842 et jusqu'à sa retraite politique, après le coup d'État de Louis-Napoléon Bonaparte, il en devient un membre assidu et actif, intervenant sur des sujets couvrant tout le domaine de cette académie : histoire, législation, science politique et morale.

Enfin, le succès de la première partie de la *Démocratie* tient à des circonstances politiques. À double titre. Au moment où le livre paraît, l'Amérique, avec laquelle la France est en conflit diplomatique, fait l'actualité. Le sujet du livre est de circonstance. Il présente le système politique américain : il en analyse les institutions régies par le principe de la souveraineté du peuple, à partir d'une distinction, qui structure l'ouvrage, entre les lois et les mœurs politiques, et suivant une approche historienne – il termine sur des réflexions relatives à l'avenir des Indiens et des esclaves, sans oublier celui de l'Union. Le livre tient autant du traité par sa visée scientifique, que de l'essai, dans sa mise en perspective polémique du sujet. À partir de ce tableau de l'Amérique qui, ironise-t-il, n'a pas pour « but de faire un cours de droit administratif » (I, 5), Tocqueville invite à penser « l'établissement de la démocratie » sur le Vieux Continent et en France : c'est à ses contemporains qu'il s'adresse lorsqu'il les engage à dépasser les préjugés à partir desquels se distribuent les forces sur l'échiquier politique, n'hésitant pas à s'opposer tant à l'extrême droite légitimiste qu'à l'extrême gauche révolutionnaire – « J'ai entrepris de voir, non pas autrement, mais plus loin que les partis », avertit-il dans un passage de l'Introduction qui formule le cœur de sa pensée et de sa méthode. Il s'en explique, un mois après la parution du livre :

******ebook converter DEMO Watermarks*******

> J’ai prétendu leur démontrer que, quelle que fût leur opinion à cet égard, il n’était plus temps de délibérer ; que la société marchait et les entraînait chaque jour avec elle vers l’égalité des conditions ; qu’il ne restait donc plus qu’à choisir entre des maux désormais inévitables ; que la question n’était point de savoir si l’on pouvait obtenir l’aristocratie ou la démocratie, mais si l’on aurait une société démocratique marchant sans poésie et sans grandeur, mais avec ordre et moralité, ou une société démocratique désordonnée et dépravée, livrée à des fureurs frénétiques ou courbée sous un joug plus lourd que tous ceux qui ont pesé sur les hommes depuis la chute de l’empire romain.

Sans méconnaître l’importance de l’histoire ou de la géographie, il part d’une idée-mère, celle du triomphe graduel de l’égalité, dont il fait, dans la lutte interne commencée dès l’Ancien Régime entre les principes aristocratique et démocratique, la « cause génératrice des lois et des mœurs ». Cette idée-mère et cette lecture de l’histoire ne sont pas nouvelles dans le champ des idées : elles sont présentes au cœur du libéralisme aristocratique de Chateaubriand comme dans la pensée libérale, dans l’œuvre de Benjamin Constant ou dans l’*Histoire de la civilisation en Europe* de Guizot, qui borne la fin de la révolution au règne des classes moyennes. Mais Tocqueville l’aborde sous un angle d’analyse original en affirmant d’emblée cette révolution démocratique « irrésistible », « providentielle », « universelle et durable » – il heurte ainsi, au premier chef, les contre-révolutionnaires qui voudraient ramener la Révolution à un accident de l’histoire. De surcroît, adoptant une distance critique qui conduit les républicains, comme Louis Blanc, à lui reprocher de ne pas croire au progrès, il n’hésite pas à en dénoncer les zones d’ombre et les dérives attentatoires à la liberté. Avec audace et intransigeance, il entend examiner dans toutes leurs dimensions les conséquences de l’égalisation des

******ebook converter DEMO Watermarks*******

conditions par la civilisation, fait générateur de la démocratie. L'Amérique, telle qu'il la représente comme le foyer spéculatif d'une « image de la démocratie elle-même », est le pivot épistémologique d'une démarche dialectique : elle fournit un exemple particulier de fonctionnement à l'état pur d'institutions à partir duquel penser un état de société et de gouvernement qui puisse être l'avenir de l'Europe, et de la France en particulier, où la démocratie a jusqu'alors été semblable à un enfant des rues « abandonné à l'état sauvage », n'a cessé « de marcher au milieu des désordres et de l'agitation d'un combat », prise entre les origines aristocratiques de la civilisation et ses tendances révolutionnaires.

« Les uns trouveront qu'au fond je n'aime point la démocratie et que je suis sévère envers elle ; les autres penseront que je favorise imprudemment son développement », prévoit Tocqueville en novembre 1834, avant même la sortie de son livre. Mais c'est justement « ce qu'il y a de fâcheux dans [s]a position » et les controverses que l'ouvrage suscite qui vont favoriser sa diffusion. À droite, s'il déplaît aux thuriféraires de la monarchie absolue, il séduit les légitimistes favorables au gouvernement représentatif et au suffrage universel. À gauche, si les socialistes lui reprochent son manque de foi progressiste, les réformateurs modérés l'accueillent bien. C'est un journal du centre gauche, *Le Courrier français*, qui fait sa campagne de presse, repris par le *National* du républicain Armand Carrel qui le cite tout au long de 1835 pour s'opposer à la politique gouvernementale. De fait, souligne Françoise Mélonio dans sa thèse consacrée à cette réception, Tocqueville, avec la première *Démocratie en Amérique*, fournit surtout « une culture d'opposition » : dans le vaste mouvement démocratique où la société française est prise, le régime des notables de la monarchie de Juillet est transitoire, parce qu'il est un « compromis instable et illégitime entre souveraineté de droit divin et souveraineté du peuple ».

******ebook converter DEMO Watermarks*******

De la démocratie en Amérique, II, 1840

Le livre de 1835 annonçait une suite. Tocqueville avait écrit vouloir « peindre dans une seconde partie l'influence qu'exercent en Amérique l'égalité des conditions et le gouvernement de la démocratie sur la société civile, sur les habitudes, les idées et les mœurs ». Après le tableau politique, le tableau moral. Et, tandis que son éditeur, impatient de prolonger le succès, l'annonçait dans la presse, il prévoyait de le publier dès le printemps suivant. Ce n'est pourtant que le 12 novembre 1839 qu'il remet un manuscrit intitulé *Influence de l'égalité sur les idées et les sentiments des hommes*. Le livre sera finalement publié en avril 1840 sous le titre commun à celui de 1835. L'avertissement pose le sujet :

> Les Américains ont un état social démocratique qui leur a naturellement suggéré certaines lois et certaines mœurs politiques.
> Ce même état social a, de plus, fait naître, parmi eux, une multitude de sentiments et d'opinions qui étaient inconnus dans les vieilles sociétés aristocratiques de l'Europe. Il a détruit et modifié des rapports qui existaient jadis, et en a établi de nouveaux. L'aspect de la société civile ne s'est pas trouvé moins changé que la physionomie du monde politique.

Il s'agit en somme d'évaluer comment, en régime démocratique, l'état social, « cause première de la plupart des lois, des coutumes et des idées qui règlent la conduite des nations », selon la définition de 1835, fait réagir les unes sur les autres les lois et les mœurs. Il en va, après l'analyse des institutions américaines, d'une réflexion relevant de l'éthique du politique, selon la formule de Jean-Claude Lamberti. L'analyse se répartit en trois parties destinées à appréhender l'influence de la démocratie « sur le mouvement intellectuel aux États-Unis », sur « les sentiments des

******ebook converter DEMO Watermarks*******

Américains », et enfin, sur « les mœurs proprement dites », avant de mesurer en retour, dans une quatrième partie qui va devenir célèbre, « l'influence qu'exercent les idées et les sentiments démocratiques sur la société politique ». Si les trois premiers titres généraux mettent toujours au premier plan l'Amérique, Tocqueville donne alors à son projet une dimension théorique qui recentre l'étude sur la démocratie en tant que telle.

Le délai de cinq ans qu'a nécessité l'achèvement de l'ouvrage tient à des raisons diverses, tant professionnelles que personnelles et conceptuelles. La première *Démocratie* a fait de Tocqueville un spécialiste consulté de la constitution américaine. Dès 1835, à la Chambre des députés, il fait un exposé sur les pouvoirs des présidents américains ; à Londres, devant le comité sur la corruption électorale de la Chambre des communes, il présente une comparaison entre les systèmes électoraux français et américains. Il voyage, en Angleterre et en Suisse, il se marie, il écrit, il est élu à l'Académie des sciences morales et grâce à sa notoriété, entame enfin une carrière politique puisqu'à partir de 1836, il s'engage dans deux campagnes électorales successives. Lorsqu'il achève la deuxième *Démocratie en Amérique*, il débute sa vie de parlementaire comme député de Valognes.

Pendant ce temps, la genèse de l'œuvre aura également été complexe et surprenante : « Je n'aurais jamais imaginé qu'un sujet que j'ai déjà retourné de tant de façons pût se présenter à moi sous tant de faces nouvelles », confie-t-il en novembre 1836 à son traducteur anglais Henry Reeve. Il est en effet passé du projet d'une étude des mœurs américaines à celui d'un tableau philosophique abstrait des sociétés démocratiques et de leur système de valeurs. Et il s'est appuyé pour cela sur trois exemples dont l'état social diffère : l'Amérique, où il est purement démocratique ; l'Angleterre, où il l'a vu composé d'aristocratie et de démocratie ; et enfin la France, où il l'a éprouvé révolutionnaire. À partir d'une typologie des mœurs en régime égalitaire, qu'il va décliner sous la forme d'une opposition structurante

******ebook converter DEMO Watermarks*******

entre principe aristocratique et principe démocratique, il a constitué ce que les sociologues, après Max Weber, appelleront un idéal-type, avec ses états et ses alternatives possibles. Ainsi s'est construite la thèse de l'ambivalence des sociétés démocratiques dans lesquelles l'égalité, leur fait générateur, produit deux tendances opposées, « l'une m[enant] directement les hommes à l'indépendance […], l'autre les condui[sant] par un chemin plus long, plus secret, mais plus sûr, vers la servitude » (IV, 1). Dans cette réflexion, l'Amérique est devenue l'outil empirique central à partir duquel alimenter, vérifier, enrichir l'idée-mère de démocratie ainsi composée autour du principe d'égalité ; l'Angleterre et la France illustrant l'existence de degrés et de variations qui, en tant que tels, permettent de comprendre que l'état social démocratique puisse aboutir à des conséquences opposées. La nature du raisonnement de Tocqueville a ainsi profondément évolué : a priori inductif, il est devenu hypothético-déductif, substituant « l'ordre des raisons à l'ordre des choses », selon la formule de sa meilleure spécialiste. Tocqueville a eu pleinement conscience de ce changement de perspective et de méthode, qui l'a contraint à plusieurs réécritures, comme il l'a expliqué à son ami philosophe, Hervé Bouchitté, en mai 1836 : « Il y a des moments où il me prend des sortes de terreurs paniques. Dans la première partie de mon ouvrage, je me retenais aux lois, qui étaient des points fixes et visibles. Ici il me semble que je suis en l'air ».

À cet infléchissement épistémologique s'est ajoutée une analyse de l'évolution de la société française. Tout au long de la monarchie de Juillet, Tocqueville s'est montré sensible à la dérive conservatrice des libéraux au pouvoir, emmenés par Guizot. Il les a vus, face à la contestation politique et sociale, faire adopter des lois répressives, n'hésitant pas à envoyer l'armée contre les manifestations et les premières grèves ouvrières, agitant l'épouvantail révolutionnaire pour résister au mouvement démocratique, attisant la méfiance à l'égard de la Chambre au profit du Roi et de son gouvernement, restreignant le droit de vote par le relèvement du cens. Les

******ebook converter DEMO Watermarks*******

campagnes électorales de Tocqueville et ses tournées parmi les électeurs normands vont en outre lui permettre de constater une indifférence grandissante à la chose publique – analogue à « l'indifférence en matière de religion » dénoncée en 1817 par le théologien réformateur, l'abbé de Lamennais, qu'il a lu. Un délitement de l'esprit public, en somme, plus dangereux que les risques de révolution – « une nation qui ne demande que le maintien de l'ordre est déjà esclave au fond de son cœur ; elle est esclave de son bien-être, et l'homme qui doit l'enchaîner peut paraître » (II, 14). Face à la « platitude du pot-au-feu démocratique et bourgeois », encourageant au progrès du bien-être individuel et à l'enrichissement personnel, face à « ce qu'il voit de l'intérieur du monde politique », il ne cesse de dénoncer la disparition des aspirations idéalistes : « ce qu'on rencontre le moins de nos jours », déplore-t-il en août 1840 dans une lettre à son ami proche, l'académicien Jean-Jacques Ampère, « ce sont des passions, de vraies et solides passions, qui enchaînent et conduisent la vie. Nous ne savons plus ni vouloir, ni aimer, ni haïr. Le doute et la philanthropie nous rendent incapables de toutes choses, du grand mal comme du grand bien, et nous voltigeons pesamment autour d'une multitude de petits objets dont aucun ne nous attire, ni ne nous repousse fortement, ni ne nous fixe ». Les mœurs politiques et privées accentuent dès lors la conviction de « l'impossibilité et [du] péril du gouvernement des classes moyennes » et de la « nécessité de tendre au gouvernement de tous par tous », comme il le note en marge de son manuscrit. Malgré les injonctions de Royer-Collard à rester indépendant ou à « briser sa plume », il s'engage contre l'idéologie dominante d'une classe moyenne devenue « maîtresse de tout comme ne l'avait été et ne sera peut-être jamais aucune aristocratie », selon une formule des *Souvenirs* (I, 1).

Ainsi la notion d'individualisme prend-elle de l'ampleur dans sa réflexion, jusqu'à devenir un principe explicatif majeur de l'instabilité démocratique. Le terme, à la fois flou et polémique, appartient alors à la

******ebook converter DEMO Watermarks*******

langue politique récente. Ce néologisme est entré d'abord dans le vocabulaire réactionnaire des années 1820 où il exprime le sentiment critique de malaise individuel et social provoqué par la Révolution française ; puis, comme cela a été montré, il s'est répandu tant dans la pensée libérale d'un Benjamin Constant, associé à une représentation optimiste de la liberté individuelle, que dans la réflexion néo-jacobine et socialiste qui l'oppose aux mécanismes de régulation de la société par l'État. Tocqueville va articuler le mot à son système de pensée. Il va lui donner un sens ambivalent qui sera le pivot du système conceptuel de la deuxième *Démocratie*.

« D'origine démocratique », écrit-il, l'individualisme est la conséquence directe d'un véritable progrès : il est l'expression de cet esprit d'examen qui est la condition même de l'égalité des conditions (I, 1), le principe d'émancipation individuelle qui fonde les valeurs sur un usage commun de la raison et fait disparaître les anciennes tutelles du clan, de l'ordre, de la classe (II, 2). Pour autant, si chacun peut, selon son libre arbitre et en toute indépendance, autoriser ses relations et sa place dans la société, cet individualisme draine aussi un « jugement erroné » qui conduit à la destruction des chaînes de solidarité et d'identification traditionnelles : « ainsi non seulement la démocratie fait oublier à chaque homme ses aïeux, mais elle lui cache ses descendants et le sépare de ses contemporains ; elle le ramène vers lui seul et menace de le renfermer dans la solitude de son propre cœur » (II, 2). Tout en cultivant « une présomptueuse confiance dans ses forces », alors qu'elle le pousse, au nom de nouvelles ambitions particulières, à « préférer faire de petites choses à soi seul que de grandes en commun », elle peut isoler l'individu et le placer dans une situation de faiblesse et d'asservissement.

L'égalité, devenue la passion dominante, source d'une inquiétude permanente, accentue le sentiment de similitude entre les individus : elle « détend sans bruit » les aspirations tout en adoucissant les sentiments et les

******ebook converter DEMO Watermarks*******

mœurs, elle développe les sciences et les arts techniques, au nom d'une « médiocratie » matérialiste et jalouse qui, promouvant l'intérêt particulier, éloigne dangereusement de la participation à la chose publique. Et elle pousse les individus en régime démocratique à refuser toute forme de dépendance au point de préférer, par un renversement fatal, s'en remettre à un État central tentaculaire, responsable du bien-être individuel au nom duquel les individus renoncent peu à peu à leur liberté. Le tableau qui conclut la quatrième et dernière partie de son livre, où Tocqueville, parvenant aux « limites du raisonnement », décrit « les traits nouveaux [sous lesquels] le despotisme pourrait se produire dans le monde », semble presque relever de la tradition dystopique :

> Je vois une foule innombrable d'hommes semblables et égaux qui tournent sans repos sur eux-mêmes pour se procurer de petits et vulgaires plaisirs, dont ils emplissent leur âme. Chacun d'eux, retiré à l'écart, est comme étranger à la destinée de tous les autres : ses enfants et ses amis particuliers forment pour lui toute l'espèce humaine ; quant au demeurant de ses concitoyens, il est à côté d'eux, mais il ne les voit pas ; il les touche et ne les sent point ; il n'existe qu'en lui-même et pour lui seul, et, s'il lui reste encore une famille, on peut dire du moins qu'il n'a plus de patrie.
>
> Au-dessus de ceux-là s'élève un pouvoir immense et tutélaire, qui se charge seul d'assurer leur jouissance et de veiller sur leur sort. Il est absolu, détaillé, régulier, prévoyant et doux. […] Il travaille volontiers à leur bonheur ; mais il veut en être l'unique agent et le seul arbitre ; il pourvoit à leur sécurité, prévoit et assure leurs besoins, facilite leurs plaisirs, conduit leurs principales affaires, dirige leur industrie, règle leurs successions, divise leurs héritages ; que ne peut-il leur ôter entièrement le trouble de penser et la peine de vivre ?

******ebook converter DEMO Watermarks*******

> C’est ainsi que tous les jours il rend moins utile et plus rare l’emploi du libre arbitre ; qu’il renferme l’action de la volonté dans un plus petit espace, et dérobe peu à peu à chaque citoyen jusqu’à l’usage de lui-même. L’égalité a préparé les hommes à toutes ces choses : elle les a disposés à les souffrir et souvent même à les regarder comme un bienfait.
>
> Après avoir pris ainsi tour à tour dans ses puissantes mains chaque individu, et l’avoir pétri à sa guise, le souverain étend ses bras sur la société tout entière ; il en couvre la surface d’un réseau de petites règles compliquées, minutieuses, uniformes, à travers lesquelles les esprits les plus originaux et les âmes les plus vigoureuses ne sauraient se faire jour pour dépasser la foule ; il ne brise pas les volontés, mais il les amollit, les plie et les dirige ; il force rarement d’agir, mais il s’oppose à ce qu’on agisse ; il ne détruit point, il empêche de naître ; il ne tyrannise point, il gêne, il comprime, il énerve, il éteint, il hébète, et il réduit enfin chaque nation à n’être plus qu’un troupeau d’animaux timides et industrieux, dont le gouvernement est le berger. (IV, 6)

Dramatisé par cette spectaculaire vision finale, ce scénario donne à voir l’autre monde possible de la démocratie, tel que l’a analysé Jean-Claude Lamberti. Il vient s’opposer avec fracas aux passages où s’affirme la tendance optimiste, celle qui définit « l’idéal vers lequel tendent les peuples démocratiques » comme « un point extrême où la liberté et l’égalité se touchent et se confondent », où « les hommes seront parfaitement libres, parce qu’ils seront tous entièrement égaux ; et ils seront tous parfaitement égaux parce qu’ils seront entièrement libres » (II, 1). Mais comme le monde contemporain est en pleine transition, il convient d’insister sur les périls pour comprendre qu’il est « possible de les conjurer » : « Les nations ne sauraient faire que dans leur sein les conditions ne soient pas égales ; mais

******ebook converter DEMO Watermarks*******

il dépend d'elles que l'égalité les conduise à la servitude ou à la liberté, aux lumières ou à la barbarie, à la prospérité ou aux misères. » Tout le propos de Tocqueville, en dénonçant l'inquiétante ambivalence des tendances démocratiques, est de proposer une prophylaxie de cet individualisme qu'il appelle « la maladie du siècle ».

Il s'agit de donner aux hommes des temps démocratiques le goût d'une liberté adaptée à l'égalité et capable d'en réguler les désirs. Et Tocqueville de donner à penser ce que peuvent être les formes de la liberté dans une « nation démocratique, libre et éclairée », « quand les patrimoines se divisent et que la lumière et la liberté se répandent ». Il n'y a pas véritablement de définition de la liberté chez Tocqueville. Pour lui, il s'agit d'abord d'une éducation à la vie collective : il faut « forcer » les citoyens à s'entraider, les « arracher » aux « instincts qui les séparent », « tant on a tort de confondre l'indépendance avec la liberté. Il n'y a rien de moins indépendant qu'un citoyen libre », écrira-t-il dans *L'Ancien Régime et la Révolution*. La liberté n'est pas dans la nature de la démocratie : elle impose un effort de chacun. Ce sont les institutions qui doivent en réguler les passions, en commençant par convaincre les citoyens que leurs intérêts peuvent converger avec ceux des autres, selon ce que l'on appelle la doctrine du bien entendu, « doctrine peu haute mais claire et sûre, à la portée de toutes les intelligences, form[ant] une multitude de citoyens réglés, tempérants, prévoyants, maîtres d'eux-mêmes » (II, 8). L'institution du jury, l'administration communale, les associations, qui sont comme de « grandes écoles gratuites », les caisses de secours mutuel, les libertés locales, qui « font qu'un certain nombre de citoyens mettent du prix à l'affection de leurs voisins et de leurs proches [parce qu'elles les] forcent à s'entraider », ou encore la presse et la religion sont autant d'étapes grâce auxquelles l'égalité et la liberté peuvent venir « se toucher », permettant à la « passion exclusive » pour la première de s'équilibrer dans le « goût naturel » pour la seconde.

******ebook converter DEMO Watermarks*******

Tocqueville ne cite pas la célèbre conférence que Benjamin Constant a prononcée en 1819, « De la liberté des Anciens comparée à celle des Modernes ». Le texte pourtant résonne chez son lecteur. Constant y reprenait la définition de la liberté des Anciens comme exercice d'une souveraineté collective adossé à la reconnaissance de l'autorité du corps social sur tous les aspects de la vie individuelle. Après les excès révolutionnaires commis au nom de cette toute-puissance de la souveraineté du peuple, il lui opposait la liberté des Modernes qui garantit la liberté individuelle et les droits de l'individu contre toute forme d'emprise collective. La liberté selon Tocqueville adapte cette perspective. Issue d'une représentation aristocratique construite à partir de lointains souvenirs d'avant l'absolutisme, elle se fonde sur un sentiment de parité, de réciprocité et d'indépendance. Universalisée et tempérée par le christianisme, elle prend racine chez les Modernes : elle se définit pour chacun individuellement comme « un droit égal et imprescriptible à vivre indépendant de ses semblables en tout ce qui n'a rapport qu'à lui-même, et à régler comme il l'entend sa propre destinée ». Politique, elle impose l'exercice d'une souveraineté populaire régulée par une pratique médiatisée, décentralisée et autorégulatrice des pouvoirs. Ainsi conçue, elle est une exigence impérieuse de participation à la vie collective, destinée à lutter contre l'indifférence en matière de politique. Selon ce libéralisme « d'une espèce nouvelle », la vertu de l'action publique, devoir civique, fait du citoyen un être par essence politique qui, en tant que tel, protège les droits individuels, même si « on tire difficilement un homme de lui-même pour l'intéresser à la destinée de tout l'État parce qu'il comprend mal l'influence que la destinée de l'État peut exercer sur son sort » (II, 4)

Lorsque la seconde partie de *La Démocratie* paraît le 25 avril 1840, la presse reste relativement silencieuse : l'actualité fait alors la part belle aux questions sociales, et l'Amérique souffre d'une image de moins en moins bonne. Comptant sur la réputation de son auteur, Gosselin a pourtant tiré à

******ebook converter DEMO Watermarks*******

2 500 exemplaires en grand format, plus 900 en petit format. En amont, il a fait paraître quelques bonnes feuilles : le chapitre « Des révolutions dans les sociétés nouvelles » a ainsi été publié, dix jours avant la sortie du livre, dans l'influente *Revue des deux mondes*. L'ensemble des exemplaires s'écoulera doucement jusqu'à ce que Laurent-Antoine Pagnerre, éditeur républicain, profite de la révolution de 1848 pour publier une nouvelle édition de la *Démocratie* en deux volumes.

Tocqueville, lui, n'est pas vraiment surpris. Il a d'une certaine manière prévu le moindre succès de ce second ouvrage qui allait pourtant devenir, au XX^e^ siècle, le plus lu de son œuvre et l'un des classiques mondiaux de la science politique : « Je crains l'ennui du lecteur parce que mon livre est non seulement continuellement grave, mais d'une gravité qui se répand sans cesse autour d'une même idée », écrit-il dès janvier 1840. Pour Stuart Mill, correspondant de choix, il précise : « J'ai voulu peindre les traits généraux des sociétés démocratiques dont aucun complet modèle n'existe encore. C'est ici que l'esprit du lecteur ordinaire m'échappe. »

******ebook converter DEMO Watermarks*******

VI.

L’HOMME POLITIQUE

******ebook converter DEMO Watermarks*******

Très jeune, Tocqueville a conçu l'action politique comme un accomplissement. Le 11 mars 1839, neuf jours après avoir été élu député de Valognes, il écrit à Beaumont qu'il « v[a] jouer la partie de [sa] vie ». L'étape est à ses yeux essentielle, préparée et attendue. Il n'y aura pour autant pas de rupture entre l'écriture et la vie politique : selon les principes du « sacre romantico-républicain » du premier XIX^e^ siècle, le magistère intellectuel et littéraire ne se conçoit pas sans le pontificat et l'autorité politiques. Un homme l'incarne alors avec lequel Tocqueville va siéger, sans pour autant s'associer à ce qu'il jugeait ses « vieilleries révolutionnaires enveloppées d'une certaine couleur moderne, brillante et honnête ». Poète le plus célèbre de l'époque, Alphonse de Lamartine fut, dans cette génération d'écrivains, celui qui a personnifié avec le plus de flamboyance la complémentarité entre politique et littérature : l'homme qui a donné au siècle, en 1820, l'œuvre fondatrice du romantisme poétique, les *Méditations poétiques*, n'a pas hésité à se présenter devant les électeurs pour se faire député en 1834 ; il est devenu, par la force oratoire de son lyrisme démocratique, le héraut des idées réformatrices jusqu'à proclamer la République à l'Hôtel de ville, le 25 février 1848.

En 1835, la première *Démocratie en Amérique* a fait de Tocqueville un penseur reconnu. Elle lui a donné la possibilité de jouer un rôle public, et il va rapidement saisir l'occasion d'« incorporer » sa pensée, comme le lui a recommandé Lamartine après avoir lu son livre. Dès octobre 1836, il

******ebook converter DEMO Watermarks*******

entame sa course à l'élection parlementaire. Il remplit les conditions imposées par le mode électoral censitaire : il a tout juste l'âge requis – trente ans dorénavant ; et grâce au château de Tocqueville, il va bientôt être en règle fiscalement. Après des hésitations sur le lieu de sa candidature puis un échec en 1837, il est élu en Normandie le 2 mars 1839 au terme d'une campagne efficace : « Je me suis borné à faire un appel énergique aux passions les plus honnêtes du cœur humain, et j'ai réussi », se réjouit-il auprès de son ami Stöffels. C'est le début d'une longue carrière de représentant sous la monarchie de Juillet et la II^e^ République, à laquelle s'ajoutera, à partir de 1842, celle de conseiller général pour les cantons de Montebourg et Sainte-Mère-Église, et la présidence du Conseil général, sept ans plus tard. En 1849, Odilon Barrot, devenu président du Conseil, l'appellera même pour quelques mois au gouvernement, en lui confiant le portefeuille de ministre des Affaires étrangères.

À l'Institut

L'œuvre intellectuelle et les mandats officiels ne vont plus jamais se distinguer. Une grande cohérence idéologique relie en effet ces deux aspects de la vie de Tocqueville – et parfois les complique lorsque, « pour conserver [s]on esprit libre », il affirme « vouloir vivre seul », revendiquant, dans sa ligne de conduite politique comme dans ses livres, une indépendance, qui le prive des moyens d'agir à la Chambre. Cette imbrication de l'action et de la pensée apparaît à travers deux épisodes de sa vie académique, tant à l'Académie des sciences morales qu'à l'Académie française.

L'institution académique est, au XIX^e^ siècle, un lieu de pouvoir. À l'articulation du spirituel et du temporel, la charge académique étant l'un des offices de l'État, on y cherche à concilier, non sans résistances internes, ordre politique et ordre intellectuel. Napoléon, en son temps, avait voulu

******ebook converter DEMO Watermarks*******

réorganiser l'Institut pour l'avoir à sa main ; en les reconstituant en 1832, Guizot désirait faire des Sciences morales un laboratoire de son projet conservateur. Tocqueville a bien compris le caractère stratégique de l'institution. Dans un important discours prononcé lors de la séance publique annuelle du 3 avril 1852, c'est là qu'il formule sa conception du magistère de l'écrivain, homme de lettres et homme politique. Et, convaincu du « rapport nécessaire qui unit les grands mouvements intellectuels aux grands mouvements politiques », il explique ce qui se joue en termes de responsabilité, à un moment crucial pour lui puisqu'il est à quelques jours de renoncer à sa carrière politique en refusant de prêter serment à l'Empire.

Il l'a mis en pratique dès son arrivée. Le 21 avril 1842, le jour de sa réception au fauteuil du comte de Cessac, son premier discours à l'Académie française a été un acte et une déclaration politiques. Chargé de prononcer l'éloge de son prédécesseur, ministre de l'Administration de la guerre de Napoléon, il brosse à larges traits les étapes de la carrière de ce haut fonctionnaire et, par un jeu de miroir inversé, dessine les lignes de sa propre éthique d'homme politique. Le portrait est cinglant. Cessac, explique-t-il, a mis ses forces intellectuelles au service du pouvoir absolu, renonçant à toute liberté. Né en 1752, l'homme « n'avait pas le naturel révolutionnaire », bien qu'il eût suivi le mouvement général et siégé en 1791 à l'assemblée législative – il sera de toutes les institutions, au Conseil des Anciens puis au Conseil des Cinq-Cents. Il « appartenait, explique Tocqueville, à cette race destinée par la Providence à faire la force et l'honneur des monarchies absolues ; race secondaire mais grande encore ». La plus éminente qualité de ces hommes est « l'extrême obéissance » au prince jusqu'à « se déserter eux-mêmes » : « Pour mieux coopérer à l'exécution de ces desseins dans lesquels ils sont entrés sans les avoir discutés ni conçus, [ils] semblent […] se transporter au point de vue de celui qui les dirige. »

******ebook converter DEMO Watermarks*******

Au fond, cet académicien ne fut, à ses yeux, que le zélé serviteur de l'Empire – auteur d'un *Guide de l'officier en campagne* en 1786, il était entré à l'Institut national lors de sa fondation par la Convention en 1795 avant d'être, sans élection, confirmé dans son fauteuil par Napoléon en 1803 lorsque ce dernier entreprit de le réorganiser. Ce général comblé d'honneurs, qui fut fait comte d'Empire, grand aigle de la Légion d'honneur, ministre à vie, ne fut qu'un rouage de l'organisation mise en place par l'Empereur, véritable cible du discours, un peu moins de deux ans après le retour de ses cendres, alors que la légende napoléonienne se diffuse. Tocqueville y met en effet en perspective la carrière de ce haut fonctionnaire impérial pour reprendre les termes de son analyse des dangers encourus par la démocratie : l'Empire et Napoléon sont en quelque sorte une forme primitive de la dérive vers le despotisme dénoncée dans la deuxième partie de la *Démocratie en Amérique*. Analyse historique rapide, le discours préfigure avec force l'un de ses derniers textes écrit pour la deuxième partie de *L'Ancien Régime et la Révolution*, « Comment la République était prête à recevoir un maître ». Profondément libéral et anti-bonapartiste, il rend inévitables son refus de prêter serment au Second Empire et sa démission du mandat de président du conseil général de la Manche, le 29 avril 1852. Il met en évidence la stricte cohérence de la pensée et de l'action tocquevilliennes.

Si, dans ce discours, Tocqueville célèbre en 1789 le moment où « l'humanité venait de prendre une force nouvelle » et s'il y conspue « l'Ancien Régime au milieu de ses inégalités abusives, de ses erreurs et de ses vices », il suit le schéma d'analyse de la deuxième partie de la *Démocratie* : « Du XVIII^e^ siècle et de la Révolution, comme d'une source commune étaient sortis deux fleuves : le premier conduisait aux institutions libres, tandis que le second les menait au pouvoir absolu. » Or, le second allait être le plus puissant :

******ebook converter DEMO Watermarks*******

> Le XVIII^e^ siècle et la révolution, en même temps qu'ils introduisaient avec éclat dans le monde de nouveaux éléments de liberté, avaient déposé, comme en secret, au sein de la société nouvelle, quelques germes dangereux dont le pouvoir absolu pouvait sortir.
> La philosophie nouvelle, en soumettant au seul tribunal de la raison individuelle toutes les croyances, avait rendu les intelligences plus indépendantes, plus fières, plus actives, mais elle les avait isolées. Les citoyens allaient bien s'apercevoir que désormais il leur faudrait beaucoup d'art et d'efforts pour se réunir dans des idées communes, et qu'il était à craindre que le pouvoir ne vînt enfin à les dominer tous, non parce qu'il avait pour lui l'opinion publique, mais parce que l'opinion publique n'existait pas.
> Ce n'était pas seulement l'isolement des esprits qui allait être à redouter, mais leurs incertitudes et leur indifférence ; chacun cherchant à sa manière la vérité, beaucoup devaient arriver au doute, et avec le doute pénétrait naturellement dans les âmes le goût des jouissances matérielles, ce goût si funeste à la liberté et si cher à ceux qui veulent la ravir aux hommes.

Et Tocqueville de montrer l'enlisement amer et le fourvoiement triste des passions révolutionnaires ; ceux-là mêmes qu'il constatera « après soixante ans de révolution » en voyant dès 1849, en Louis-Napoléon Bonaparte, « un monomane qui n'abandonnera l'idée impériale qu'à son dernier soupir ». Dans l'une de ses dernières lettres à Royer-Collard, le 15 octobre 1843, il évoque « cet abattement et cette stérilité qui suivent pour les peuples comme pour les individus les longs et pénibles efforts » : « La destinée des nations ne ressemble pas à une ligne droite et continue qui aille soit au haut soit au bas, mais plutôt à des courbes en sens contraires qui vont s'abaissant et se relevant un grand nombre de fois. »

******ebook converter DEMO Watermarks*******

Dans la continuation de 1793, le mouvement révolutionnaire subit cette « usure morale », que décrit le chapitre de la deuxième partie de *L'Ancien Régime et de la Révolution*. Napoléon, qui « vit que ses contemporains étaient plus près de l'obéissance qu'ils ne le croyaient eux-mêmes », n'eut qu'à s'emparer des « facilités » ouvertes à ses ambitions et à son génie par le cours désormais fatal de la démocratie. Dans cette société égalitaire en déshérence, achevant de confisquer les libertés, il se fit l'organisateur d'une « entreprise inouïe » : « il rebâtit tout l'édifice social en même temps et sur un plan unique, pour y loger commodément le pouvoir absolu ».

1839-1848 : « conserver nos libertés plutôt que les augmenter »

Lors de sa première campagne électorale à Valognes, en 1837, l'adversaire politique de Tocqueville avait répandu un mot d'ordre : « Point de nobles ! » En 1842, en campagne pour un second mandat de député, Tocqueville racontait encore : « On faisait insinuer ou on disait ouvertement que je trompais le pays et que sous couleur de libéralisme je voulais ramener Henri V », le petit-fils de Charles X. Et de commenter : « Succomber sous une attaque semblable, c'était perdre plus que son siège à la Chambre. Je me suis défendu comme un diable » – et sa réélection fut large. Ne pas être pris pour un légitimiste masqué, un aristocrate d'extrême droite : voilà pourquoi, dès son premier mandat en 1839, il s'est montré très soucieux de sa place dans l'hémicycle. On lui avait attribué un siège au centre droit, il s'assit du côté gauche. Sa profession de foi, « libérale mais non révolutionnaire », était des plus claires : « Je suis un homme nouveau qui n'apporte dans les circonstances nouvelles qui se présentent qu'un esprit libre, un amour ardent et sincère du gouvernement représentatif et de

******ebook converter DEMO Watermarks*******

la dignité du pays. » Et d'affirmer cette indépendance qui allait le caractériser : « Je suis fermement attaché à des principes, mais je ne suis pas lié à un parti. » Il venait de fait de décliner les offres d'alliance ministérielle de son cousin Matthieu Molé, et avait refusé la Légion d'honneur deux ans auparavant.

Pourtant, malgré son intelligence brillante et sa bonne volonté, sa carrière politique, sous la monarchie de Juillet, ne sera pas à la hauteur de ses espérances et de son talent – pour au moins deux raisons, l'une, personnelle et physique, l'autre, structurelle et intellectuelle.

La première vient de ce qu'il est, on l'a vu, un orateur médiocre, dépourvu du don tribunicien de l'improvisation et de la stature pour l'imposer. Il n'a pas l'éloquence d'un Lamartine, d'un Royer-Collard ou d'un Berryer, qui savent asseoir par la parole leur autorité intellectuelle. « C'est un homme de tête, qui a peu d'élans et poursuit jusqu'au-dessous de glace les arguments de sa logique : aussi ses discours ont-ils un éclat froidureux comme de la glace taillée », raconte Heinrich Heine après l'avoir entendu à la tribune en 1844. Tocqueville en a d'ailleurs bien conscience, comme il le confiera dans ses *Souvenirs* (II, 3) : « Il n'y a rien qui ressemble moins à un bon discours qu'un bon chapitre. Je m'en aperçus bientôt et je vis bien que j'étais rangé parmi les parleurs corrects, ingénieux, quelquefois profonds, mais toujours froids et par conséquent sans puissance. » Aussi s'est-il « toujours senti comprimé et opprimé dans le sein de ce monde parlementaire » où il n'a pu jouer « le rôle brillant qu'il avait rêvé ».

La seconde raison est beaucoup plus fondamentale : elle tient à son refus de se soumettre à un parti qui ne correspondrait pas exactement à ses convictions. Lorsque Tocqueville y est élu, la Chambre de la monarchie de Juillet, pour n'être pas divisée en partis ou en groupes parlementaires *stricto sensu*, n'en est pas moins clairement clivée. La vie politique y est prévisible, d'un renouvellement à l'autre : « Deux grands partis égaux.

******ebook converter DEMO Watermarks*******

Entre eux une poignée d'intrigants faisant alternativement passer la victoire d'un bord à l'autre », résume-t-il en août 1842. À droite, à côté des légitimistes, « bâtons flottants sur un océan de vanité », les libéraux conservateurs composent le parti dit de la « résistance » qui facilite la « marche rétrograde » des gouvernements successifs : représentés par Guizot, « antipathique à [s]a manière de sentir et de penser », et par Molé, son cousin mais « le plus sale intrigant » qui soit, ils rassemblent les partisans d'une interprétation de la Charte qui ne cesse de restreindre les libertés au profit de la bourgeoisie. De l'autre côté de l'hémicycle, celui du « mouvement », une partie de la gauche ne lui semble « bonne qu'à annoncer des révolutions nouvelles ou à faire le lit du despotisme », selon une formule de 1842. Il vise ici la nébuleuse républicaine, alors à peine structurée, sans nom propre puisqu'il est interdit, et parmi lesquels certains, « les sales démocrates », confondent violence, coercition et réforme, tandis que Lamartine avec son « parti social » paraît pourtant capable de rassembler la « gauche vive » sans « se jeter ostensiblement dans le parti radical ». À côté des républicains, le centre gauche ne suscite pas un jugement plus positif : soucieux de « changer la manière de gouverner mais […] à l'aide de maximes et par l'action d'hommes qui [lui] répugnent », il est incarné par Adolphe Thiers, sorte de Machiavel au petit pied, « le symbole le plus complet […] de l'insincérité et de l'intrigue en matière de politique ». Et enfin, il y a l'opposition dynastique. Menée par Odilon Barrot, à qui le liera « une vive amitié », celle-ci revendique une réforme progressive du système censitaire dans le cadre d'une monarchie parlementaire. C'est le plus souvent vers cette opposition que penchera Tocqueville, sans pour autant s'y rallier. Car « le parti *libéral, mais non révolutionnaire* qui seul [lui] conviendrait n'existe pas », explique-t-il en 1841. Parmi tous ces groupes, « je n'en vois pas un seul avec lequel je voulusse contracter un lien ». Il n'épargne personne : « Les uns me semblent avoir un entraînement exagéré, pusillanime et mou pour la paix, et

******ebook converter DEMO Watermarks*******

leur amour de l'ordre n'est le plus souvent que la peur. Les autres mêlent à leur orgueil national et à leur goût pour la liberté (deux choses que je prise beaucoup en elles-mêmes) des passions grossières et anarchiques qui me repoussent. » Au fond, avouera-t-il un peu plus tard à Beaumont, « la déconfiture du libéralisme en France ne vient pas seulement des fautes et des vices de la nation, mais surtout des vices et des erreurs de l'opposition qui, à l'heure qu'il est, ne représente rien que l'esprit révolutionnaire et serait incapable de se transformer au besoin en gouvernement ».

Toute la difficulté pour lui sera donc de trouver sa place afin de pouvoir agir, dans le respect des institutions, au nom des principes de 1789 qui seuls permettent de « travailler au bien général » – même si, comme le racontent encore les *Souvenirs*, l'esprit de débat collectif n'est pas de son caractère : « J'avais fini par découvrir que je manquais absolument de l'art nécessaire pour grouper et mener ensemble beaucoup d'hommes. Je n'ai jamais pu avoir de dextérité que dans le tête-à-tête, et me suis toujours trouvé gêné et muet dans la foule » (II, 3). Dès la première session parlementaire à laquelle il participe, il confie ses difficultés et sa déception face au « désarmement universel, paisible et complet de tous les partis » :

> Entrer dans un parti par ambition de place, par camaraderie, par irritation contre le voisin, je ne saurais le faire, ma nature s'y refuserait, lorsque ma volonté m'y inclinerait. Ne verrons-nous donc jamais s'élever de nouveau le vent des véritables passions politiques […], de ces passions violentes, dures, cruelles quelquefois, mais grandes, désintéressées, fécondes ; ces passions qui sont l'âme des seuls partis que je comprenne et auxquels je me sentirais volontiers disposé à livrer mon temps, ma fortune et ma vie. Je ne m'accoutume point à ce que nous avons sous les yeux. Je ne m'y accoutumerai jamais.

******ebook converter DEMO Watermarks*******

S’il manque à cette assemblée le souffle de l’enthousiasme libéral, c’est aussi une question d’hommes – « malgré [s]es efforts[,] l’impossibilité où [il se] trouve d’agir en commun avec les hommes qui seuls peuvent rendre l’action efficace, [le] rejette dans l’immobilité et [le] cloue sur [s] on banc », se désole-t-il dès 1841. La domination exercée par les grandes figures du régime annihile en effet toute initiative – au lendemain de la révolution de Février, Tocqueville dira « respire[r] en ne [s]e sentant plus enchaîné par les liens de cette espèce de trinité ministérielle qui a été la divinité de ces dix-huit dernières années. Nous verrons pire, mais enfin nous ne reverrons pas cela et c’est déjà quelque chose. La dynastie Thiers, Molé, Guizot est renversée, Dieu merci, avec la dynastie royale ». Au fond, il sait la nécessité de s’inscrire dans un groupe à partir duquel faire circuler sa pensée, mais cela ne correspond pas à son tempérament : « Je sais très bien, écrit-il alors à Jules-Armand Dufaure, qu’il faut pour que plusieurs hommes agissent en commun qu’il s’établisse entre eux une hiérarchie et nul plus que moi n’est disposé à en reconnaître une, mais à une condition c’est d’être placé dans un parti dont j’approuve réellement le but et dont les chefs méritent ma confiance et l’inspirent. Autrement, quelque pénible qu’il soit d’être seul, je préfère l’isolement. »

Cet isolement n’est pas pour autant une tour d’ivoire. C’est ainsi qu’on le voit, de juillet 1844 au printemps suivant, participer à la rédaction du journal *Le Commerce*, qu’il veut consacrer au « grand parti national qui n’a cessé de travailler, à travers toutes les vicissitudes d’un demi-siècle de révolutions, à constituer parmi nous la liberté politique et l’égalité devant la loi », selon les termes du manifeste publié le 24 juillet et probablement sorti de sa plume. La presse, regrette-t-il en novembre 1845, quelques mois après la disparition du *Commerce*, est un outil capital pour cette gauche qu’il souhaite faire vivre avec un journal représentant « le véritable et grand esprit de la Révolution française ».

******ebook converter DEMO Watermarks*******

À la Chambre, de même, il ne cesse d'en appeler à « une grande opposition, qui puisse ranimer la nation sans la révolutionner ou l'effrayer, qui soit à la fois honnête et expérimentée, modérée et ferme, dans laquelle enfin le pays puisse voir les éléments d'une administration meilleure, et se soutenir dans cette espérance », comme il l'écrit à Odilon Barrot le 16 septembre 1842, alors que la configuration des forces semble plutôt favorable. Et de préciser pour Beaumont : « Nous avons l'honnêteté qui manque à M. Thiers et l'esprit de conduite qu'on ne rencontre pas dans la gauche » pour lutter contre la pente conservatrice du régime, car « la question actuelle n'est évidemment pas de faire des *progrès*, mais d'arrêter les pas rétrogrades et de regagner l'espace perdu ; de conserver nos libertés plutôt que de les augmenter ». Le programme, qu'il décrit à Barrot, est dans la ligne la plus pure de sa pensée :

> Aimer la liberté pour elle-même, respecter sincèrement l'indépendance et les droits du voisin lors même que l'exercice de ces droits ne plaît pas, tenir en bride le pouvoir gouvernemental et limiter son action, même quand ce pouvoir agit dans le sens de nos désirs ; décentraliser graduellement et raisonnablement l'administration.

En 1846, dans le programme d'une Jeune Gauche qu'il espère fédérer, il ajoute les questions sociales, devenues centrales et qu'il ne veut pas abandonner aux théoriciens du socialisme : « Un parti qui se donnerait pour mission principale de travailler activement, pratiquement au bien-être moral et matériel des classes inférieures sans caresser les préjugés ni enflammer leurs passions, prendrait un rôle tout à la fois plein de nouveauté et de grandeur. » Il lui semble alors possible de fonder un groupe selon ses vœux, très idéalistes, dans ce que, depuis 1843, il appelle « le respect de la moralité politique ».

******ebook converter DEMO Watermarks*******

Et pendant tout ce temps, il accomplit diligemment son travail de parlementaire. Il prend la parole sur des sujets d'importance et qui lui tiennent à cœur. Il prononce, en juillet 1839 et en octobre 1840, deux discours de politique internationale : à propos de la rivalité franco-britannique en Orient, il défend son idée de la grandeur nationale. Il siège régulièrement dans des commissions. Dès juin 1839, il est rapporteur de celle qui est chargée de réfléchir sur les modalités de l'abolition de l'esclavage dans les colonies françaises. Le rapport qu'il dépose le 23 juillet est sans appel. Il porte la marque de l'émotion ressentie dans l'Ohio : « Il ne s'agit point de savoir si l'esclavage est mauvais, et s'il doit finir, mais quand et comment il convient qu'il cesse. » Et pour cela, l'émancipation doit être immédiate et totale, sans passer par des étapes d'affranchissement : « L'expérience seule de la liberté […] peut suggérer et donner à l'homme les opinions, les vertus, les habitudes qui conviennent au citoyen d'un pays libre. » Louis-Philippe refusera pourtant l'émancipation ; il faudra attendre 1848. En 1840, c'est la question de la réforme pénitentiaire qui l'amène à la tribune où il dépose un rapport de commission, le 20 juin : dépassant les conclusions du *Système pénitentiaire* signé avec Beaumont en 1833, il s'y prononce en faveur de l'enfermement cellulaire.

Dans cette vie politique souvent décevante où, comme il l'explique à son frère Édouard en août 1842, il aura cherché à « se conserver libre et intact au milieu de ce labyrinthe de misérables et vilaines passions, dans cette fourmilière d'intérêts microscopiques qui s'agitent en tous sens », il aura appris à aimer ce qu'il appelle le « côté local ». Il aura découvert que les électeurs ont besoin de connaître leur représentant et que, par des « rapports personnels » ou de « grandes mangeries » qui malmènent son « pauvre estomac », il faut savoir « prendre chacun d'eux à part pour le convaincre entre quatre yeux qu'on est le premier homme du monde » : « c'est une collection d'amitié et de bienveillance qui font chez nous les hommes publics ». Convaincre les électeurs « par des opinions politiques

******ebook converter DEMO Watermarks*******

seules, c'est une utopie ». Il n'aura de cesse d'intervenir dans les ministères pour se rendre utile aux intérêts de ses électeurs normands, auxquels il se sera « attaché ».

Ses mandats successifs au conseil général vont approfondir cette relation avec son « pays » : « aux grandes affaires, ont succédé les petites, raconte-t-il à la fin de l'été 1843 ; à la Chambre, le Conseil général. J'ai rencontré là une bienveillance presque universelle qui m'a touché et, dans les matières que j'ai eu à traiter, un intérêt dont je ne me faisais pas d'avance l'idée ». Tocqueville y est très actif et va déposer plusieurs rapports, sur les enfants trouvés, sur les biens communaux, sur les condamnés libérés avant de se pencher, entre 1844 et 1846, sur le projet stratégique de création d'une ligne ferroviaire entre Paris et Cherbourg. En associant la représentation nationale à l'action locale au niveau départemental, il applique en somme les termes de son idéal démocratique décentralisateur.

1848-1852 : « et voici la Révolution française qui recommence, car c'est toujours la même »

> On dit qu'il n'y a point de péril, parce qu'il n'y a pas d'émeute ; on dit que, comme il n'y a pas de désordre matériel à la surface de la société, les révolutions sont loin de nous. Messieurs, permettez-moi de vous dire que je crois que vous vous trompez. Sans doute, le désordre n'est pas dans les faits, mais il est entré bien profondément dans les esprits. Regardez ce qui se passe au sein de ces classes ouvrières, qui, aujourd'hui, je le reconnais, sont tranquilles. Il est vrai qu'elles ne sont pas tourmentées par des passions politiques

******ebook converter DEMO Watermarks*******

> proprement dites, au même degré où elles en ont été tourmentées jadis ; mais ne voyez-vous pas que leurs passions, de politiques, sont devenues sociales ? Ne voyez-vous pas qu'il se répand peu à peu dans leur sein des opinions, des idées, qui ne vont point seulement à renverser telles lois, tel ministère, tel gouvernement même, mais la société, à l'ébranler sur les bases sur lesquelles elle repose aujourd'hui ?

Ce 27 janvier 1848, Tocqueville est monté à la tribune de la Chambre. À peine un mois avant la chute de Louis-Philippe, il avertit les députés et le gouvernement de sa « conviction profonde » : « Je crois que nous nous endormons à l'heure qu'il est sur un volcan, j'en suis profondément convaincu… est-ce que vous ne sentez pas… que dirais-je ?… un vent de révolution qui est dans l'air ?

L'hémicycle est bouleversé par ces avertissements. D'un côté, les acclamations de l'opposition ; de l'autre, des rires insultants – Thiers, qui sait à qui s'adressent les attaques contre la corruption des élites, a glissé à son voisin Charles de Rémusat : « C'est un méchant homme ! », lui en donnant pour preuve « la lividité du teint cruellement maladif du malheureux Tocqueville ». Il faut dire que l'année 1847 a été particulièrement agitée : la crise économique a durement touché les classes populaires, et elle a été d'autant plus violemment ressentie que s'accumulaient, dans les hautes sphères, scandales financiers, affaires de mœurs et procès en concussion. Dans une lettre d'août 1847, Tocqueville pointe le « défaut de moralité dans l'administration » : « Le degré où chacun est convaincu que rien ne se fait ni ne s'obtient sans payer, soit en argent, soit en services politiques, est effrayant à voir. Il n'y a pas d'agitation, pas même de vive et bruyante indignation ; mais un tranquille mépris pour ceux qui gouvernent. Je me refuse à croire qu'un tel état de choses puisse durer longtemps. » En tout cas, estime-t-il, les réformes sont

******ebook converter DEMO Watermarks*******

plus que jamais nécessaires : réforme de l'administration bien sûr, mais aussi des finances « qui consisterait à remanier tout le système de manière à diminuer la charge des pauvres en augmentant un peu celle des riches ».

La révolution, il a eu raison, a été inéluctable. Dans ses *Souvenirs*, Tocqueville en donne une explication synthétique, distinguant les causes accidentelles – « les passions malhabiles de l'opposition dynastique préparant une émeute en voulant faire une réforme » – des causes structurelles :

> La révolution industrielle qui depuis trente ans avait fait de Paris la première ville manufacturière de France et attiré dans ses murs tout un nouveau peuple d'ouvriers, auquel les travaux des fortifications avaient ajouté un autre peuple de cultivateurs maintenant sans ouvrage ; l'ardeur des jouissances matérielles qui, sous l'aiguillon du gouvernement, excitait de plus en plus cette multitude elle-même, le malaise démocratique de l'envie qui la travaillait sourdement ; les théories économiques et politiques, qui commençaient à s'y faire jour et qui tendaient à faire croire que les misères humaines étaient l'œuvre des lois et non de la Providence et qu'on pouvait supprimer la pauvreté en changeant la société d'assiette ; le mépris dans lequel était tombée la classe qui gouvernait et surtout les hommes qui marchaient à sa tête, mépris si général et si profond qu'il paralysa la résistance de ceux mêmes qui avaient le plus d'intérêt au maintien du pouvoir ; la centralisation qui réduisit toute l'opération révolutionnaire à se rendre maître de Paris et à mettre la main sur la machine toute montée du gouvernement ; la mobilité enfin de toutes choses, institutions, idées, mœurs et hommes, dans une société mouvante remuée par sept grandes révolutions en moins de soixante ans (II, 1).

******ebook converter DEMO Watermarks*******

S’il n’a pas participé à la campagne des banquets avec Odilon Barrot pour réclamer au gouvernement conservateur de Guizot des réformes, Tocqueville va assister, dans la rue et à la Chambre, à tous les événements de cette fulgurante « Révolution de février » 1848 – et les rapporter avec d’autant plus de distance qu’il ne destine pas ses *Souvenirs* à la publication. C’est ainsi que la démission du gouvernement puis la chute de Louis-Philippe, le 24, provoquent en lui un profond soulagement à l’idée que le monde parlementaire et ses chemins « scabreux » ont disparu et que vont enfin se dessiner des lignes claires de conduite, individuelle et collective :

> Il ne restait plus aucun champ libre à l’incertitude de l’esprit : ici, le salut du pays, là, sa perte. Il n’y avait plus à se tromper sur le chemin à suivre. On allait y marcher au grand jour, soutenu et encouragé par la foule. La route paraissait dangereuse, il est vrai. Mais mon esprit est ainsi fait qu’il redoute bien moins le péril que le doute. Je sentais, d’ailleurs, que j’étais encore dans la force de l’âge ; je n’avais pas d’enfants ; je ressentais peu de besoins, et surtout je trouvais dans ma maison l’appui, si rare et si précieux en temps de révolution, d’une femme dévouée, qu’un esprit ferme et pénétrant, et une âme naturellement haute devaient tenir sans effort au courant de toutes les situations, et au-dessus de tous les revers.
> Je me décidai donc à me jeter à corps perdu dans l’arène, et à me dévouer à la défense, non pas de tel gouvernement, mais des lois qui constituent la société même, ma fortune, mon repos et ma personne.
> Le premier point était de se faire élire et je partis aussitôt pour mon pays de Normandie, afin de me présenter aux électeurs (II, 3).

Il s’agit, écrit-il à un proche, « d’arrêter l’anarchie » en organisant la république : « Je n’avais nulle foi monarchique, nulle affection ni regrets pour un prince ; point de cause à défendre sinon celle de la liberté et de la

******ebook converter DEMO Watermarks*******

dignité humaines. Protéger les anciennes lois de la société contre les novateurs à l'aide de la force nouvelle que le principe républicain pouvait donner au gouvernement ; […] vaincre ainsi la démagogie par la démocratie, telle était ma seule visée. » Dans la Manche où il se présente à l'élection de la future Assemblée constituante, les commissaires de la République, dépêchés par Ledru-Rollin pour faire triompher les « républicains de la veille », « n'osent pas l'écarter tout à fait », et il est inscrit sur toutes les listes, comme il l'explique à Marie le 30 mars. Son programme de « républicain du lendemain » – rallié au nouveau régime – rassure les électeurs : le 24 avril, sa victoire est très large. Il entre à l'Assemblée dans la majorité des républicains modérés, ceux qui s'accordent pour refuser les deux extrêmes, la république sociale et le retour de la monarchie.

À ses yeux, le véritable danger est dans la première : « Le socialisme restera le caractère essentiel et le souvenir le plus redoutable de la révolution de Février », explique-t-il dans les *Souvenirs* (II, 2). Comme il l'écrit dès avril 1848 à Nassau Senior, les doctrines des « novateurs » socialistes ne font qu'aggraver des revendications justes en les détournant avec « des idées chimériques sur la condition relative de l'ouvrier et du capital, des théories exagérées sur le rôle que pouvait remplir le pouvoir social dans les rapports de l'ouvrier et du maître, des doctrines ultra-centralisantes qui avaient fini par persuader à des multitudes d'hommes qu'il ne dépendait que de l'État non seulement de les sauver de la misère mais de leur donner l'aisance et le bien-être ». On ne s'étonnera pas que, le 12 septembre, à la tribune, il s'oppose à l'inscription dans la constitution du droit au travail, « nouvelle formule de la servitude ».

Depuis le mois de mai, dans la « fureur des passions démagogiques » et sur fond de guerre civile, Tocqueville a été désigné, avec Beaumont et Barrot, pour siéger à la Commission de rédaction de la constitution. Mais dans les tumultes du moment, c'est en vain qu'il défend, au nom de la

******ebook converter DEMO Watermarks*******

modération, un bicaméralisme à l'américaine, l'institution d'une deuxième chambre, qui « donne le temps de s'asseoir », pour permettre de tempérer le pouvoir législatif et d'équilibrer les rapports entre le parlement et le président de la République – le texte final prévoit une seule assemblée de 760 représentants élus pour trois ans. En revanche, Tocqueville parvient – il s'en repentira – à faire adopter une disposition empêchant le renouvellement du mandat présidentiel avant un intervalle de quatre ans.

La constitution votée le 4 novembre, associant le système monocaméral de 1791 au système présidentiel américain, met ainsi en place deux pouvoirs forts sans arbitre ni contre-pouvoir. Et c'est dans ce cadre fragile que, le 10 décembre 1848, le prince Louis-Napoléon Bonaparte est élu président de la République au suffrage universel, avec près de 75 % des voix. Tocqueville, lui, a soutenu le général Cavaignac, l'homme qui, jusque dans le sang, lors des « Journées » insurrectionnelles de juin, a cherché à protéger la jeune République. C'est un vote par défaut, comme il l'explique à un proche le 18 novembre, car il se méfie du neveu de Napoléon : voter pour lui, « c'est voter pour une crise qui dans un délai court nous fera sortir de la République je ne sais comment, pour nous conduire je ne sais où. […] Vous savez que je n'ai pas accepté volontiers la République. Mais je l'ai acceptée librement. Cela me suffit pour décider mon vote. »

Il est en Allemagne, parti observer la situation révolutionnaire qui déchire les États germaniques, lorsqu'il est élu en mai suivant à l'assemblée législative. Il est bien décidé à œuvrer pour gouverner la République « d'une façon régulière, modérée, conservatrice et toute constitutionnelle ». Barrot est devenu chef du gouvernement : il accepte le portefeuille des Affaires étrangères à partir de juin. Il n'y reste que cinq mois, impuissant et indigné que la France ne se donne pas les moyens d'exercer l'influence qu'elle réclame dans le concert des nations : Louis-Napoléon désavoue l'action de la France en Italie qui aura oscillé entre soutien aux républicains

******ebook converter DEMO Watermarks*******

de Mazzini et acceptation du rétablissement du pouvoir autoritaire de Pie IX.

Tocqueville va dès lors s'éloigner progressivement de la politique. Les premiers crachements de sang dus à la tuberculose qui finira par l'emporter lui imposent en effet de prendre six mois de congé, et c'est de son château qu'il observe les restrictions de liberté qui se succèdent. Le 27 août 1850, il est réélu à la tête du conseil général de la Manche. C'est malade qu'il reçoit le Prince-président venu en visite officielle à Cherbourg, avant de partir pour Sorrente se soigner. Il est temps pour lui de revenir à l'écriture, en entamant la rédaction de ses *Souvenirs* : « Il me semble, commente-t-il dans une lettre à Kergorlay, que ma vraie valeur est surtout dans ces travaux de l'esprit, que je vaux mieux dans la pensée que dans l'action et que s'il reste jamais quelque chose de moi dans ce monde, ce sera bien plus la trace de ce que j'ai écrit que le souvenir de ce que j'aurai fait ». À son retour, il ne peut que constater le fossé qui s'est creusé entre l'Assemblée et le Président. En mai 1851, ce dernier, qui rassemble alors ses forces à Paris et dans le pays, ménage une rencontre avec Tocqueville à l'Élysée. Mesurant les risques de coup d'État alors qu'approche la fin du mandat présidentiel, Tocqueville se fait élire président de la commission parlementaire chargée de la révision de la constitution : il y propose l'élection d'une assemblée constituante, mais le 8 juillet, sa proposition est rejetée. « La fin de tout ceci serait de me faire quitter la vie publique, annonce-t-il alors à l'économiste anglais Nassau W. Senior, afin de ne pas me mêler à un gouvernement qui tenterait de détruire en droit ou d'annuler en fait les institutions constitutionnelles, et peut-être y réussirait pour quelques années, grâce à la fatigue des esprits. »

Le 2 décembre au matin, les proclamations de Louis-Napoléon Bonaparte sont affichées sur les murs de Paris : l'Assemblée est dissoute, le suffrage universel rétabli, l'état de siège proclamé, les chefs de l'opposition arrêtés. Les députés sont expulsés du Palais-Bourbon et trouvent refuge à la mairie d'arrondissement : avec Beaumont, Barrot et Tocqueville, quelque

******ebook converter DEMO Watermarks*******

trois cents députés rédigent et signent les décrets de destitution du Président au moment où la troupe vient les arrêter pour les incarcérer à la caserne du quai d'Orsay. Victor Hugo, dans *Histoire d'un crime*, raconte que Tocqueville « malade, jet[te] son manteau sur le carreau dans l'embrasure d'une fenêtre, et s'y couch[e]. Il rest[e] ainsi étendu à terre plusieurs heures ». Le 3 décembre, les députés sont répartis dans plusieurs prisons : Tocqueville est envoyé à Vincennes dont il sort le lendemain. Trois jours plus tard, il prend la plume pour rassurer Édouard :

> Tu n'avais pas besoin de me recommander de ne pas comploter contre le nouveau gouvernement. Je ne suis pas un enfant et j'ai l'expérience des affaires. Je sais que le coup est fait, le crime accompli et qu'il n'y a pour le moment qu'à se soumettre.
> Il était inutile aussi de me faire savoir que les populations s'arrangeaient très bien du nouveau régime et le tenaient d'avance quitte de la liberté et de la légalité. Je savais cela, car je connais cette France fatiguée, énervée, à moitié pourrie, qui ne demande qu'à servir sous celui qui assurera son bien-être matériel.

Le résultat du plébiscite qui achève de légitimer le coup d'État ne le surprend pas. Le 29 avril 1852, il démissionne de la présidence du conseil général de la Manche : il lui est impossible de prêter serment au nouveau régime et à l'homme dont il a brossé dans ses *Souvenirs* un portrait sans aménité, notant combien « son intelligence était incohérente, confuse, remplie de grandes pensées mal appareillées, qu'il empruntait tantôt aux exemples de Napoléon, tantôt aux théories socialistes, quelquefois au souvenir de l'Angleterre où il avait vécu ; sources très différentes et souvent fort contraires […] péniblement ramassées dans des méditations solitaires, loin du contact des faits et des hommes, car il était naturellement rêveur et chimérique ».

******ebook converter DEMO Watermarks*******

Quant à lui, il va se retirer à Tocqueville. Entre ses livres et ses amis, il se sentira « passer à l'état de débris antédiluvien », devenir un « homme fossile », se privant de la lecture des journaux politiques, trop douloureuse, et menant « une vie de bénédictin » dont il s'étonnera en 1855 : « Ma petite maison, maître, gens et chiens, est réglée comme une pendule dont je suis le balancier […]. Je m'étonne quelquefois qu'un homme, qui a tant aimé le mouvement et le bruit, puisse si bien se réduire à faire *tic-tac* pendant des mois entiers. »

L'Ancien Régime et la Révolution

Dès le début des années 1850, alors qu'il entreprend la rédaction de ses *Souvenirs*, Tocqueville pense à un autre ouvrage, un livre de réaction où il entend « dire [s]a pensée tout entière sans égard pour qui que ce soit », comme il l'expliquera à Odilon Barrot en 1856. Même s'il se méfie des parallèles historiques, il a en tête les *Considérations sur les causes de la grandeur des Romains et de leur décadence* de Montesquieu. Le coup d'État du 2 décembre 1851, en le rendant à la vie privée, va le pousser dans la voie, nouvelle, de l'histoire, et plus particulièrement de la philosophie de l'histoire. C'est naturellement l'Empire qui est alors l'objet de ses réflexions : il s'agit, pour comprendre le Deux-Décembre, de revenir sur le coup d'État du 18 Brumaire, et sur la figure de Napoléon pour éclairer celle de son neveu. Développant une idée de 1842, Tocqueville cherche à comprendre « avec quel art incomparable [l'oncle de Napoléon III] a découvert dans les œuvres de la Révolution […] tout ce qui était propre au despotisme, et l'en a fait naturellement sortir ». Au fond, ce qui l'intéresse est « l'effort de cette intelligence presque divine, grossièrement employée à comprimer la liberté humaine ». À partir de là, il va s'attacher à penser « ce que signifie l'Empire dans la Révolution française, la place que doit

******ebook converter DEMO Watermarks*******

occuper cet acte singulier dans cette étrange pièce dont le dénouement nous échappe encore ».

L'œuvre va rester inachevée. Il est vrai qu'elle a pris de l'ampleur, progressivement conçue comme un diptyque. Une première partie devait être consacrée aux origines lointaines et générales de la Révolution dans l'Ancien Régime : c'est ce qui sera publié par Michel Lévy en 1856, avec un très grand succès, car elle fut lue comme la virulente revendication de liberté politique qu'elle était. À partir de la critique de l'Ancien Régime, Tocqueville donnait à comprendre, avec une grande originalité, les racines des traditions françaises jacobines et bonapartistes. La deuxième partie aurait dû « peindre le mouvement des sentiments et des idées qui ont successivement produit les événements de la Révolution », comme Tocqueville l'explique dans une lettre de cette année-là, et la manière dont le mouvement révolutionnaire va subir cette « usure morale » que décrit le chapitre consacré au Directoire, période de confusion « où les Français, qui avaient aimé ou plutôt cru aimer la liberté en 1789, ne l'aimaient plus en 99 sans avoir attaché leur cœur à rien d'autre », la République n'ayant été finalement « qu'une servitude agitée ». Mais à l'été 1858, après deux ans de recherches et de travail écrasant, la maladie interrompt le travail.

En plongeant à partir de 1853 dans les archives de l'Ancien Régime, Tocqueville a remis en quelque sorte ses pas dans le chemin tracé par la *Démocratie en Amérique*. Mais il a cette fois adopté l'angle historique. Comme le montre Jean-Claude Lamberti, la première partie de *L'Ancien Régime et la Révolution* propose en effet une véritable « archéologie de l'individualisme dans les siècles démocratiques ». Le lent processus d'égalisation des conditions les lui fait apercevoir bien avant la Révolution. La société d'Ancien Régime, comme il le découvre dans les archives, n'a subsisté qu'en apparence au fur et à mesure que le pouvoir central et ses fonctionnaires supprimaient les rouages intermédiaires de décision. Au XVIII^{e} siècle, « la France était le pays où les hommes étaient devenus le plus

******ebook converter DEMO Watermarks*******

semblables entre eux » : « tous les hommes placés au-dessus du peuple se ressemblaient ; ils avaient les mêmes idées, les mêmes habitudes, suivaient les mêmes goûts, se livraient aux mêmes plaisirs, lisaient les mêmes livres, parlaient le même langage. Ils ne différaient plus entre eux que par les droits. » Et cette évolution allait de pair avec un isolement grandissant : « ces mêmes Français, qui avaient entre eux tant de traits de ressemblance, étaient cependant plus isolés les uns des autres que cela ne se voyait nulle part ailleurs », car « chacun des mille petits groupes dont la société française se composait ne songeait qu'à lui-même. C'était, si je puis m'exprimer ainsi, une sorte d'individualisme collectif qui préparait les âmes au véritable individualisme que nous connaissons ». Cette « maladie », « la plus mortelle » de celles qui rongeaient l'Ancien Régime, fut aggravée, explique-t-il encore, par la division « criminelle » de la société en classes du fait des impôts : dès le XV^e^ siècle, « chaque année l'inégalité d'impôt sépar[a] donc les classes et isol[a] donc les hommes plus profondément qu'ils n'avaient été isolés jusque-là ».

Toutefois, si les hommes de l'Ancien Régime renoncèrent à leurs libertés politiques avec l'évolution centralisatrice de l'État, si puissante qu'elle triompha de toutes les révolutions, ils n'avaient pas l'esprit asservi comme les sujets de Napoléon III : « La France n'était pas encore devenue le lieu sourd où nous vivons. » En effet, « ils ne savaient pas ce que c'était que se plier sous un pouvoir illégitime ou contesté, qu'on honore peu, que souvent on méprise, mais qu'on subit volontiers, parce qu'il sert ou peut nuire. Cette forme dégradante de la servitude leur fut toujours étrangère ».

À partir de là, toute la question était de comprendre l'échec de 1789, cet élan inédit et sublime de libération. Pour Tocqueville, c'est la puissance de cet individualisme qui le brisa et allait reconduire sans cesse la France de révolutions en despotisme : « Quand les différentes classes qui partageaient la société de l'ancienne France rentrèrent en contact, il y a soixante ans, après avoir été isolées si longtemps par tant de barrières, elles ne se

******ebook converter DEMO Watermarks*******

touchèrent d’abord que par leurs endroits douloureux, et ne se retrouvèrent que pour s’entredéchirer. Même de nos jours leurs jalousies et leurs haines se survivent. »

Amère conclusion, où l’on devine en bruit de fond ce qui est en train de se passer dans la France de Napoléon III : jamais aucune liberté régulière ne réussira à s’implanter dans ces conditions.

******ebook converter DEMO Watermarks*******

VII.

LA FIN

******ebook converter DEMO Watermarks*******

« La santé est le boulet que je traîne après moi », confie Tocqueville à son ami d'enfance Eugène Stöffels en janvier 1842. « Celui-là est souvent bien lourd. J'ai pris cette année-ci des précautions de malade qui, jusqu'à présent, me réussissent. Je ne sors pas le soir et ne vais jamais dîner en ville. De cette manière, je suis sûr de suivre un bon régime et d'avoir de bonnes nuits. Quoi qu'il en soit, il est triste, à mon âge, de vivre ainsi en vieillard. » Il déplore régulièrement l'insuffisance de ses forces. À trente-quatre ans déjà, regrettant « le corps de fer qui se prêtait complaisamment à toutes les passions et à l'activité extrême de l'âme », il doute pouvoir vivre « de bien longues années ».

Sans doute à cause de son tempérament dépressif, Tocqueville a toujours eu peur de la maladie. Dès son voyage en Amérique, il « classait les misères humaines » et faisait apparaître celle-ci au premier plan, avant la mort et le doute. Il en a guetté très tôt les signes : « Je suis effrayé, écrit-il à Beaumont dès 1829, de la place que mes maux d'estomac tiennent dans mon imagination, du dégoût qu'ils me donnent souvent pour l'étude ; pour toute espèce d'avenir, pour l'ambition, autant dirait pour la vie. » Les portraits qu'ont brossé de lui ses contemporains, comme Charles de Rémusat, attestent cette double fragilité physiologique et mélancolique :

> C'était un petit homme sans tournure, d'une figure agréable et régulière, mais maladive, ombragée d'une masse de cheveux bruns et bouclés qui lui conservaient un air de jeunesse ; sa physionomie

******ebook converter DEMO Watermarks*******

> inanimée et triste prenait plus d'expression quand il causait. La pâleur livide de son teint annonça de bonne heure des maux organiques et le faisait soupçonner par les malveillants d'être bilieux, envieux et tout ce qu'il s'ensuit. Il n'en était rien ; il n'était qu'un peu défiant, souvent souffrant, souvent découragé de lui-même.

Pourtant, s'il a régulièrement souffert de migraines, de maux digestifs et de crampes, Tocqueville n'en a pas moins mené une vie des plus actives, et son corps a résisté à des conditions souvent extrêmes durant ses voyages ; et il a enduré les « tournées gastronomico-électorales » qu'il redoutait.

Au début de l'année 1858, une rechute de la tuberculose, dont il a subi les premières atteintes huit ans plus tôt, interrompt ses activités, et un voyage de santé est prévu. Cette maladie impose un climat méditerranéen : début novembre, il s'installe donc avec Marie à Cannes dans une villa confortable entourée d'orangers, un peu à l'écart de la ville. La vie y est monotone et silencieuse comme dans « une société de trappistes », d'autant que la santé de Marie s'altère aussi à partir du moment où elle acquiert la certitude qu'Alexis ne s'en remettra pas : « On ne se réunit qu'aux repas et on reste ensemble après le dîner. Tant qu'il fait jour, je puis lire et me promener et mon état de mutisme me rend la société peu nécessaire. Mais le morceau le plus difficile à avaler, c'est la soirée. Elle est longue. Je ne puis parler, je ne saurais lire aux lumières, cela me fait monter le sang à la tête », confie-t-il à Beaumont, en décembre 1858 alors qu'il lui semble pourtant reprendre des forces.

Mais la santé promise par les médecins ne revient pas. Ponctué de toux sanglantes, le mois de janvier est « horrible » : « Cela me jette souvent dans des abîmes de noir à donner envie de pleurer. » Le mal progresse et le 4 mars, Tocqueville appelle Beaumont au secours : « Que vous dirais-je, mon ami, si ce n'est : venez. Venez le plus vite que vous pourrez. Vous seul

******ebook converter DEMO Watermarks*******

pouvez nous remettre en campagne. Votre gaieté, votre courage, votre entrain, la connaissance complète que vous avez de nous et de nos affaires, vous rendront facile ce qui serait impraticable à un autre. Venez. Je sais que je vous demande une preuve immense d'amitié. Je le sais ; mais je sais à qui je m'adresse. » Il a compris qu'il ne reverra plus son cher château de Tocqueville. Il confie ainsi à Bouchitté qu'il préférerait « vivre sous son ciel tantôt si tristement doux, tantôt si orageux et si terrible, que de respirer l'air le plus embaumé de l'univers, sur les bords de la mer la plus bleue et la plus tranquille. Mais ma pensée ne se tourne vers lui en ce moment qu'avec quelque mélancolie ; car je ne pense pas que son climat puisse s'arranger d'une manière habituelle avec ma santé, et je désespère de passer de nouveau sous mon toit ces longs hivers qui me paraissent si courts. »

Entouré de Marie, de ses frères, de son neveu et de son cousin Kergorlay, il meurt le 16 avril 1859, quelques jours après le départ de Beaumont. Il a cinquante-quatre ans. Selon ses vœux, il est inhumé au cimetière de Tocqueville, où Marie le rejoint cinq ans plus tard. En 1854, il avait imaginé faire mettre sur son tombeau « l'épitaphe qu'un Allemand […] avait fait graver sur le sien. C'était un homme du siècle dernier (j'oublie son nom) dégoûté de ce qui se passait dans son pays. Il accourut en France au bruit de nos prémisses [de] révolution et s'enivra de nos espérances ; déçu bientôt de ce côté, il alla dans les autres contrées de l'Europe où l'ancien ordre de choses tombant successivement en ruine lui faisait espérer de voir enfin apparaître un nouvel ordre qui le satisfît ; toujours troublé et enfin désabusé de ses vaines recherches, il mourut à Paris en ordonnant de mettre sur sa tombe : *Civis civitatem quaerens obiit octogenarius*. »

« Citoyen cherchant sa cité… »

******ebook converter DEMO Watermarks*******

Épilogue

Ne pas avoir d'enfant pour un aristocrate, même libéral, c'était interrompre la continuité du lignage. Ce drame, intime et familial, Tocqueville l'a dépassé en s'attachant à ses neveux et en se persuadant qu'il y avait un autre moyen de laisser une trace dans la mémoire : son œuvre écrite. Et l'auteur de *La Démocratie en Amérique* ne s'est pas trompé : son œuvre lui a valu, non seulement une célébrité mondiale, mais une immortalité, moins symbolique que celle du célèbre habit vert qu'il a porté.

À une époque où il faut plusieurs jours pour aller de Paris à Cannes et de longues semaines pour traverser l'Atlantique du Havre à Newport, le caractère international de sa notoriété se confirme dans les mois qui suivent la publication de *La Démocratie*, en janvier 1835 : on en parle dans les grandes revues britanniques et américaines, on entreprend de traduire son livre en anglais et en allemand, comme on fera pour les suivants ; et on multiplie les éditions, ainsi que l'attestent les catalogues des grandes bibliothèques publiques. Par-delà la référence au Nouveau Monde, le caractère universel du sujet, la rigueur de la construction et l'originalité du propos ont immédiatement assuré à l'œuvre de Tocqueville le statut de classique mondial de la sociologie et de la philosophie politique.

Et cette immédiateté est tout le contraire d'un feu de paille : avec des éclipses certes, qui correspondent à la vogue plus ou moins prononcée du libéralisme qu'il a fini par incarner, la pensée de Tocqueville, contrairement à celle des plus célèbres publicistes ou hommes d'État contemporains, les

******ebook converter DEMO Watermarks*******

Guizot, Thiers, Royer-Collard ou Odilon Barrot, n'a jamais cessé d'alimenter les débats et les controverses. Douze ans, vingt ans, cent ou cent-cinquante ans après sa mort, on continue de s'y référer, que ce soit sur la question de la démocratie ou du totalitarisme – bien que le concept et le terme soient évidemment absents de ses livres –, de l'organisation de l'État, de la décentralisation, de l'individualisme ou du parlementarisme. On écrit des thèses sur ses textes ou sa postérité, on emprunte son nom pour baptiser des prix ou des fondations ; on discute ses théories constitutionnelles dans les facultés de droit et l'on fait étudier son œuvre par les candidats au concours de l'agrégation de lettres ou par les lycéens dans la spécialité Histoire, géopolitique et sciences politiques.

En somme, on reconnaît pour l'un de nos contemporains ce « libéral d'une espèce nouvelle » qui, bien que baigné dans la tradition de ses pères, réagit avec lucidité, clairvoyance et conviction aux crises et aux révolutions des temps démocratiques.

******ebook converter DEMO Watermarks*******

Chronologie

******ebook converter DEMO Watermarks*******

1805	29 juillet : naissance à Paris d'Alexis-Charles-Henri de Tocqueville, fils d'Hervé-Louis-François-Bonaventure Clérel de Tocqueville et de Louise-Madeleine-Marguerite Le Peletier de Rosambo.
1805-1814	Enfance entre Paris et le château de Verneuil-sur-Seine, dont Hervé est maire depuis 1804.
1814	30 mars : retour à Paris. 15 juin : Hervé de Tocqueville est nommé préfet du Maine-et-Loire.
1815	13 juillet : Hervé de Tocqueville est nommé préfet de l'Oise.
1816	31 janvier : Hervé de Tocqueville est nommé préfet de la Côte d'Or.
1817	mars : Hervé de Tocqueville est nommé en Moselle, sa femme demeure à Paris avec Alexis.
1820	avril : Alexis rejoint son père à Metz. Il passe son baccalauréat.
1823	Il débute ses études de droit à Paris.
1826	29 août : Alexis est licencié en droit.
1827	décembre – avril : voyage en Italie. 5 avril : Alexis est nommé juge auditeur surnuméraire attaché au tribunal de Versailles, préfecture de Seine-et-Oise. 5 novembre : Hervé de Tocqueville est nommé à la Chambre des pairs par Charles X.
1830	16 août : Alexis prête serment à la monarchie constitutionnelle ; son père fait partie de la liste des exclus de la pairie.
1831	2 avril : Alexis et Gustave de Beaumont s'embarquent du Havre pour les États-Unis.

******ebook converter DEMO Watermarks*******

	mai-juin : New York.
	juillet-septembre : les grands Lacs et le Canada
	octobre-novembre : côte Est.
	décembre : descente vers le Sud et la Nouvelle-Orléans.
1832	janvier : Washington.
	20 février : de New York, Alexis et Beaumont s'embarquent pour la France.
	21 mai : Alexis démissionne de la magistrature par solidarité avec Beaumont qui a été révoqué.
1833	janvier : parution de *Du système pénitentiaire aux États-Unis et de son application en France*
	3 août-7 septembre : premier voyage en Angleterre.
1835	21 janvier : publication de *De la démocratie en Amérique*.
	23 avril – 23 août : second voyage en Angleterre, puis en Irlande avec Gustave de Beaumont.
	26 octobre : mariage avec Marie Mottley à l'église Saint-Thomas d'Aquin à Paris.
1836	janvier : mort de la mère de Tocqueville. Alexis hérite du château de Tocqueville et du titre de comte de son père, qu'il ne portera pas.
	17 juillet – septembre : voyage en Suisse avec sa femme.
1837	4 novembre : défaite aux élections législatives à Valognes.
1838	6 janvier : élection à l'Académie des sciences morales et politiques.
1839	2 mars : élu député de Valognes.
1840	24 avril : publication de la seconde partie de *De la démocratie en Amérique*.
1841	4 mai – 11 juin : premier voyage en Algérie.
	23 décembre : élu à l'Académie française.
1842	27 novembre : élu conseiller général de la Manche par les

******ebook converter DEMO Watermarks*******

	cantons de Saint-Pierre-Église et Montebourg.
1844	29 juin : entre dans la société d'exploitation du journal d'opposition *Le Commerce*.
1845	juin : se retire de la rédaction du *Commerce*.
1846	septembre : il crée le groupe parlementaire de « la Jeune Gauche ». 28 octobre – 29 décembre : second voyage en Algérie en tant que parlementaire.
1847	mai-juin : deux rapports parlementaires sur l'Algérie.
1848	27 janvier : discours sur la réforme électorale et les menaces de révolution. 24 avril : élu député de Valognes à l'Assemblée constituante ; il siège au centre droit avec les députés du lendemain, ralliés à la République. 17 mai : élu membre de la commission qui, jusqu'au 17 juin, prépare la Constitution. août : élu conseiller général dans la Manche. 5 octobre : se prononce en faveur de l'élection du président au suffrage universel.
1849	7 – 23 mai : voyage en Allemagne avec Mary. 14 mai : élu très largement député à l'assemblée législative. 2 juin : nommé ministre des Affaires étrangères dans le cabinet Odilon Barrot ; celui-ci est renvoyé le 31 octobre à la suite du siège de Rome par les républicains.
1850	6 mars : la tuberculose le contraint à prendre un congé de l'assemblée pour six mois. juin-juillet : commence la rédaction de ses *Souvenirs*. août : réélu président du conseil général de la Manche. 31 octobre : départ pour l'Italie avec sa femme.

******ebook converter DEMO Watermarks*******

	12 décembre – avril : séjour à Sorrente, près de Naples.
1851	10 juin – 8 juillet : rapporteur de la commission de révision de la Constitution qui propose l'élection d'une Constituante pour éviter le coup d'État que laisse entrevoir l'impossibilité de réélection du président. 25 au 28 août : réélu président du conseil général de la Manche. 2 – 4 décembre : arrêté avec les députés protestataires qui votent la destitution de Louis-Napoléon, il est incarcéré à la caserne du Quai d'Orsay et à Vincennes.
1852	25 mars : réélu président du conseil général de la Manche. 29 avril : refuse de prêter serment à l'Empire et démissionne.
1853	1er juin : séjourne dans la région d'origine de Beaumont, à Saint-Cyr-les-Tours. Travaille aux archives de Tours pour préparer la première partie de *L'Ancien Régime et la Révolution*.
1854	juin – septembre : voyage en Allemagne : à Bonn, il étudie l'Ancien Régime allemand.
1856	9 juin : mort d'Hervé de Tocqueville. 16 juin : parution de la première partie de *L'Ancien Régime et la Révolution*. juillet : il commence à préparer la deuxième partie, consacrée à la Révolution et à l'Empire.
1857	juin – juillet : à Londres, travaille sur la correspondance diplomatique des années 1787-1793. Il rentre malade. octobre – janvier : rédaction des chapitres sur la Révolution qui vont être la seule partie rédigée de la deuxième partie de *L'Ancien Régime et la Révolution*.
1858	28 octobre : séjourne à Cannes avec sa femme.

******ebook converter DEMO Watermarks*******

1859	16 avril : meurt à Cannes. 10 mai : inhumation au cimetière de Tocqueville.
1860	décembre : publication des *Œuvres et correspondances inédites*, éditées par Gustave de Beaumont, Marie de Tocqueville et Louis de Kergorlay.

******ebook converter DEMO Watermarks*******

Sources bibliographiques

On trouvera ici les textes dont cette réflexion a été nourrie et sur laquelle elle s'est appuyée.

Œuvres des Tocqueville

Alexis DE TOCQUEVILLE, *De la démocratie en Amérique*, Paris, GF-Flammarion, t. I (préface de François Furet), t. II, 1981.

–, *De la démocratie en Amérique : Souvenirs, L'Ancien Régime et la Révolution*, Jean-Claude LAMBERTI & Françoise MÉLONIO (éd.), Paris, Robert Laffont, coll. « Bouquins », 1986.

–, *L'Ancien Régime et la Révolution*, Françoise MÉLONIO (éd.), Paris, GF-Flammarion, 1988.

–, *Lettres choisies. Souvenirs, 1814-1859*, Françoise MÉLONIO & Laurence GUELLEC (éd.), Paris, Gallimard, coll. « Quarto », 2003.

–, *Œuvres*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », t. I, André JARDIN, Françoise MÉLONIO et Lise QUEFFÉLEC (éd.), 1991 ; t. II, André JARDIN, Jean-Claude LAMBERTI et James T. SCHLEIFER (éd.), 1992.

******ebook converter DEMO Watermarks*******

–, *Œuvres complètes*, *Œuvres, Papiers et Correspondances*, éd. sous la direction de la Commission nationale pour la publication des œuvres de Tocqueville, Paris, Gallimard, 1954-2021, t. I-XVIII.

–, *Sur l'Algérie*, Seloua Luste Boulbina (éd.), Paris, GF-Flammarion, 2003.

Hervé de Tocqueville, *Mémoires*, éd. Jean-Louis Benoît, Nicole Fréret et Christian Lippi, Chicoutimi, Québec, Les Classiques des sciences sociales, 2018.

Sur Tocqueville

Jean-Louis Benoît, *Tocqueville, un destin paradoxal*, Paris, Perrin, coll. « Tempus », 2013.

–, *Tocqueville moraliste*, Paris, Honoré Champion, 2004.

Laurence Guellec, *Tocqueville et les langages de la démocratie*, Paris, Honoré Champion, 2004.

André Jardin, *Alexis de Tocqueville, 1805-1859*, Paris, Hachette, coll. « Pluriel », 1984.

Lucien Jaume, *Tocqueville. Les sources intellectuelles de la démocratie*, Paris, Fayard, 2008.

Brigitte Krulic, *Tocqueville*, Paris, Gallimard, coll. « Folio biographies », 2016.

Jean-Claude Lamberti, *Tocqueville et les deux démocraties*, Paris, PUF, 1983.

Pierre Manent, *Tocqueville et la nature de la démocratie*, Paris, Gallimard, 1982.

******ebook converter DEMO Watermarks*******

Charlotte MANZINI, *Qui êtes-vous, M. de Tocqueville ?*, Saint-Lô, archives départementales de la Manche, 2005.

Françoise MÉLONIO, *Tocqueville et les Français*, Paris, Aubier, coll. « Histoires », 1993.

–, *Alexis de Tocqueville*, Paris, CulturesFrance, 2006.

Françoise MÉLONIO & José-Luis DIAZ (dir.), *Tocqueville et la littérature*, Paris, PUPS, 2005.

Sophie VANDEN ABEELE-MARCHAL, « Les valeurs aristocratiques dans la *Démocratie en Amérique* », dans *Tocqueville et la littérature*, p. 125-145.

–, « La “maison mal bâtie” de la II^e^ République. Vigny et Tocqueville sur les “assemblées délibérantes” en 1848 », *Revue d’histoire littéraire de la France*, 2015, p. 93-113.

Olivier ZUNZ, *Tocqueville, l’homme qui comprit la démocratie*, Paris, Fayard, 2022.

******ebook converter DEMO Watermarks*******

Retrouvez toutes les nouveautés et les essentiels des Éditions du Cerf :

www.editionsducerf.fr

******ebook converter DEMO Watermarks*******